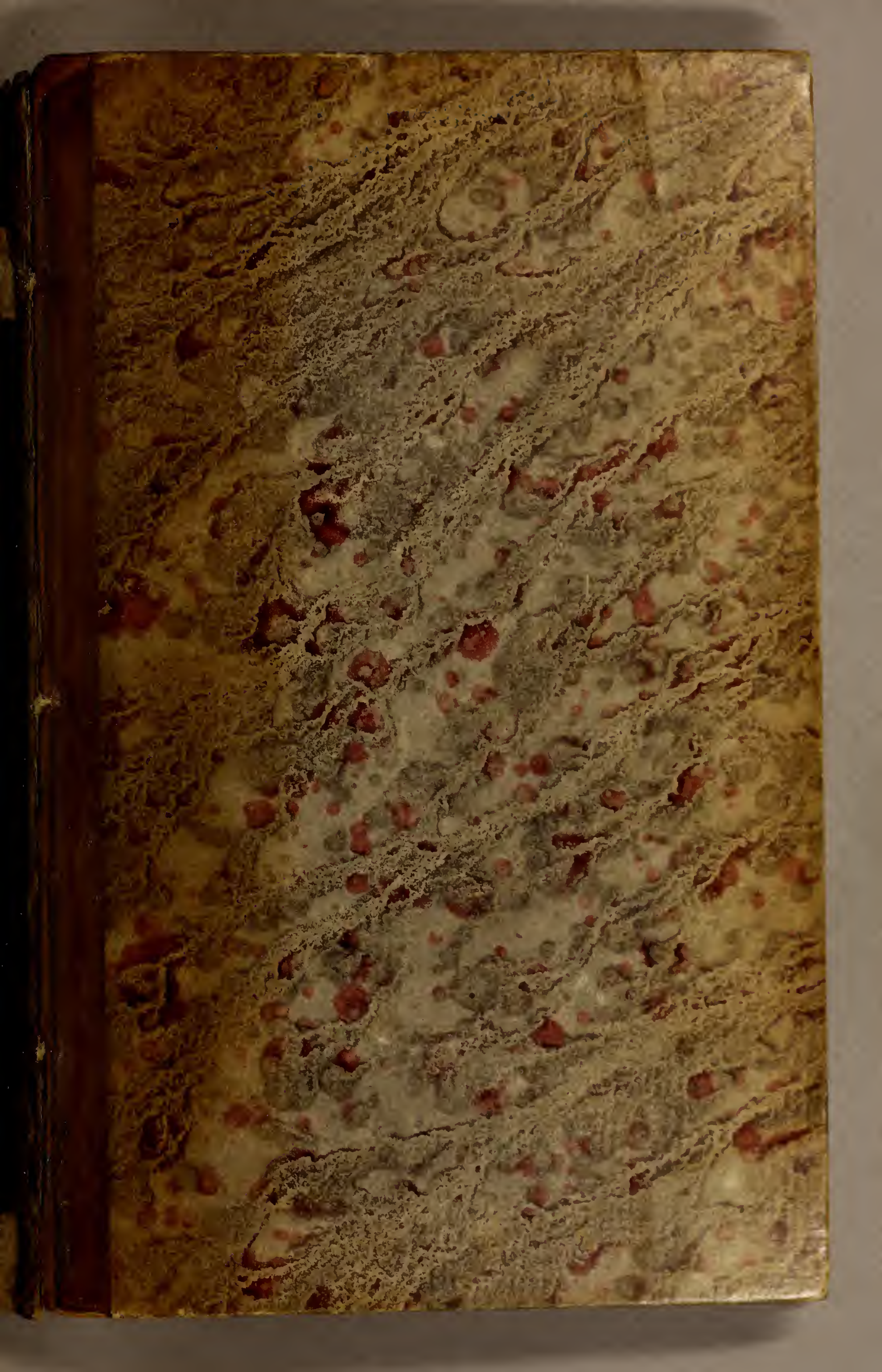
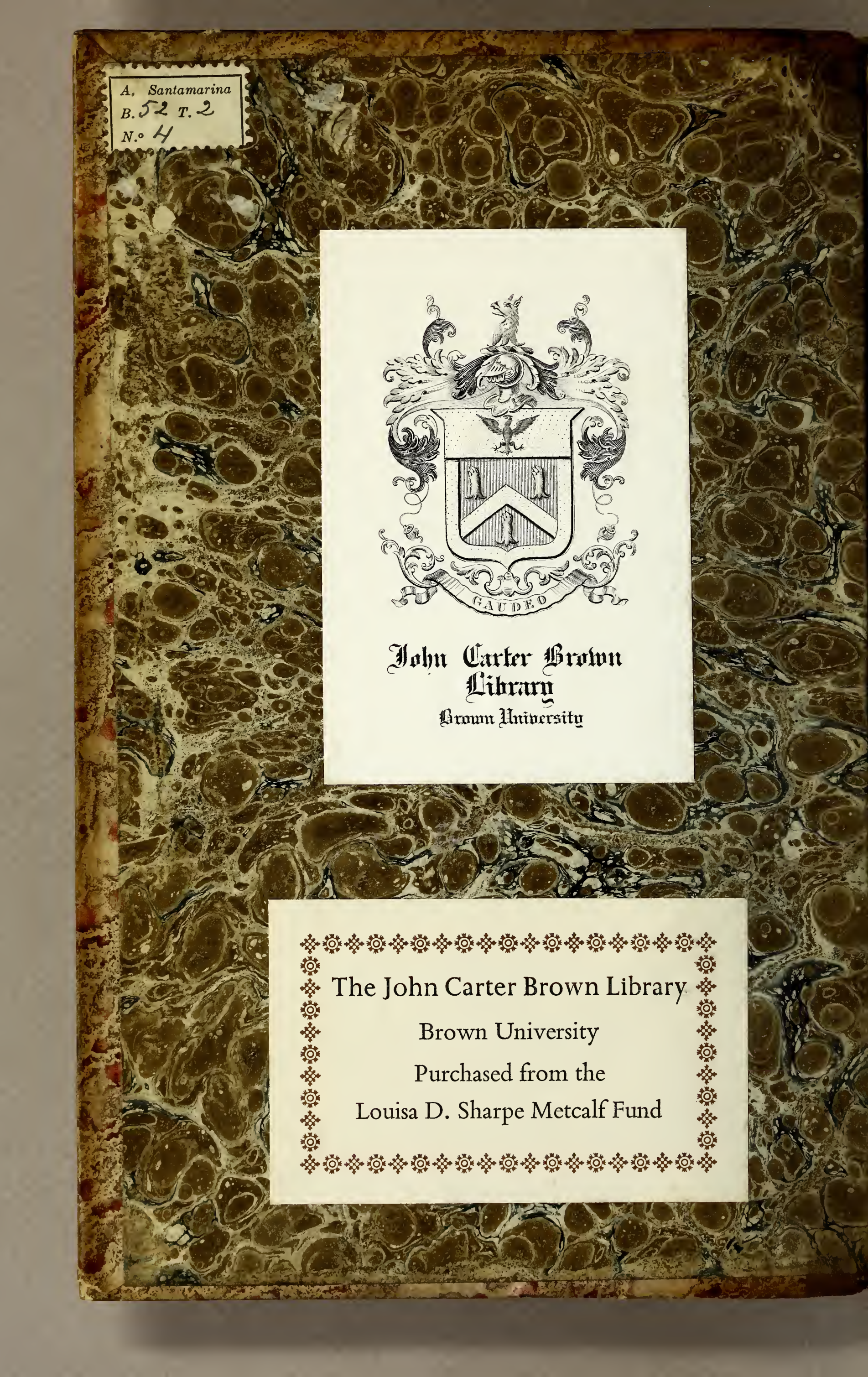
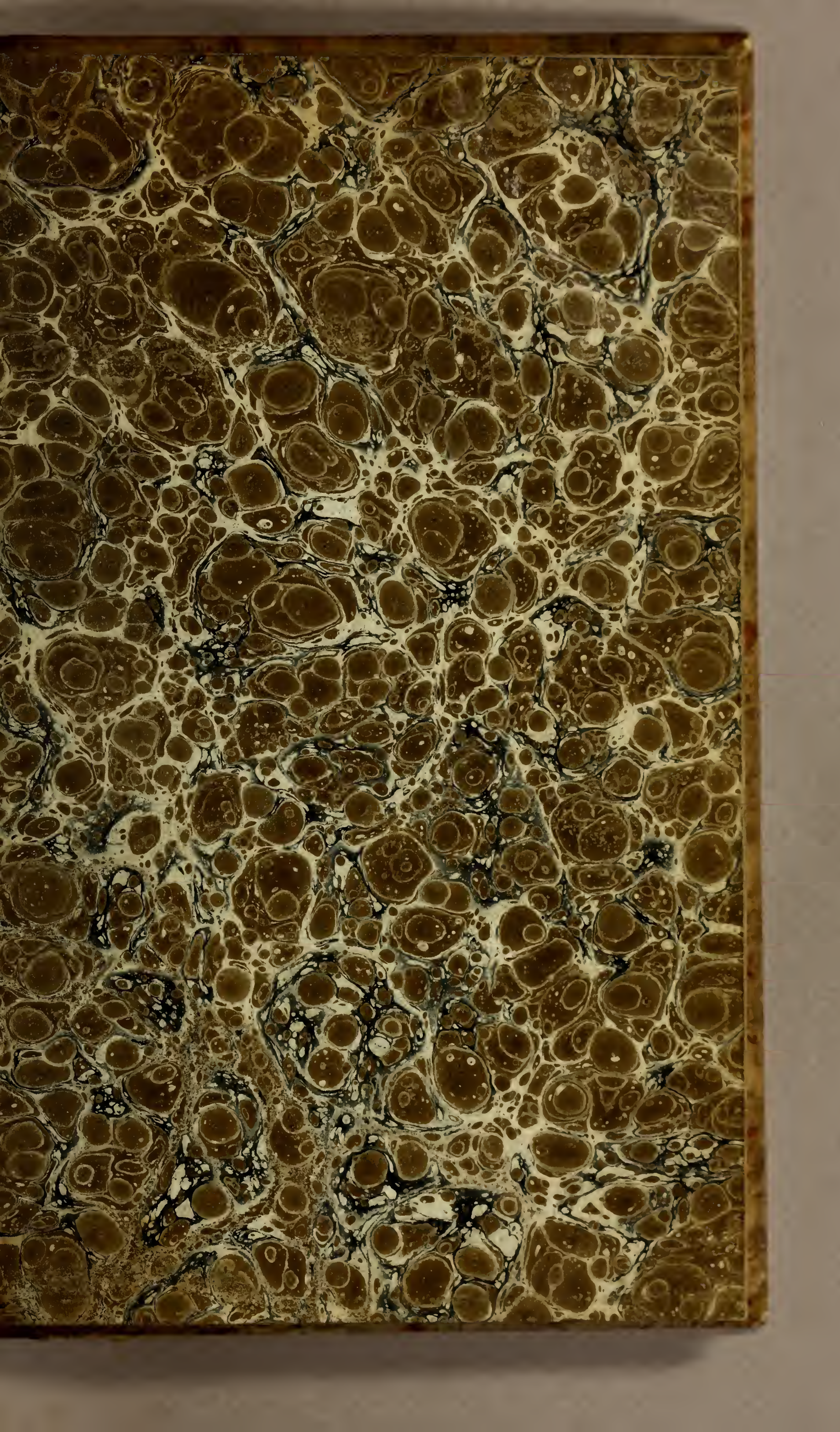



A. Santamarina
B. 52 T. 2
N.o 4

GAUDEO
John Carter Brown Library
Brown University

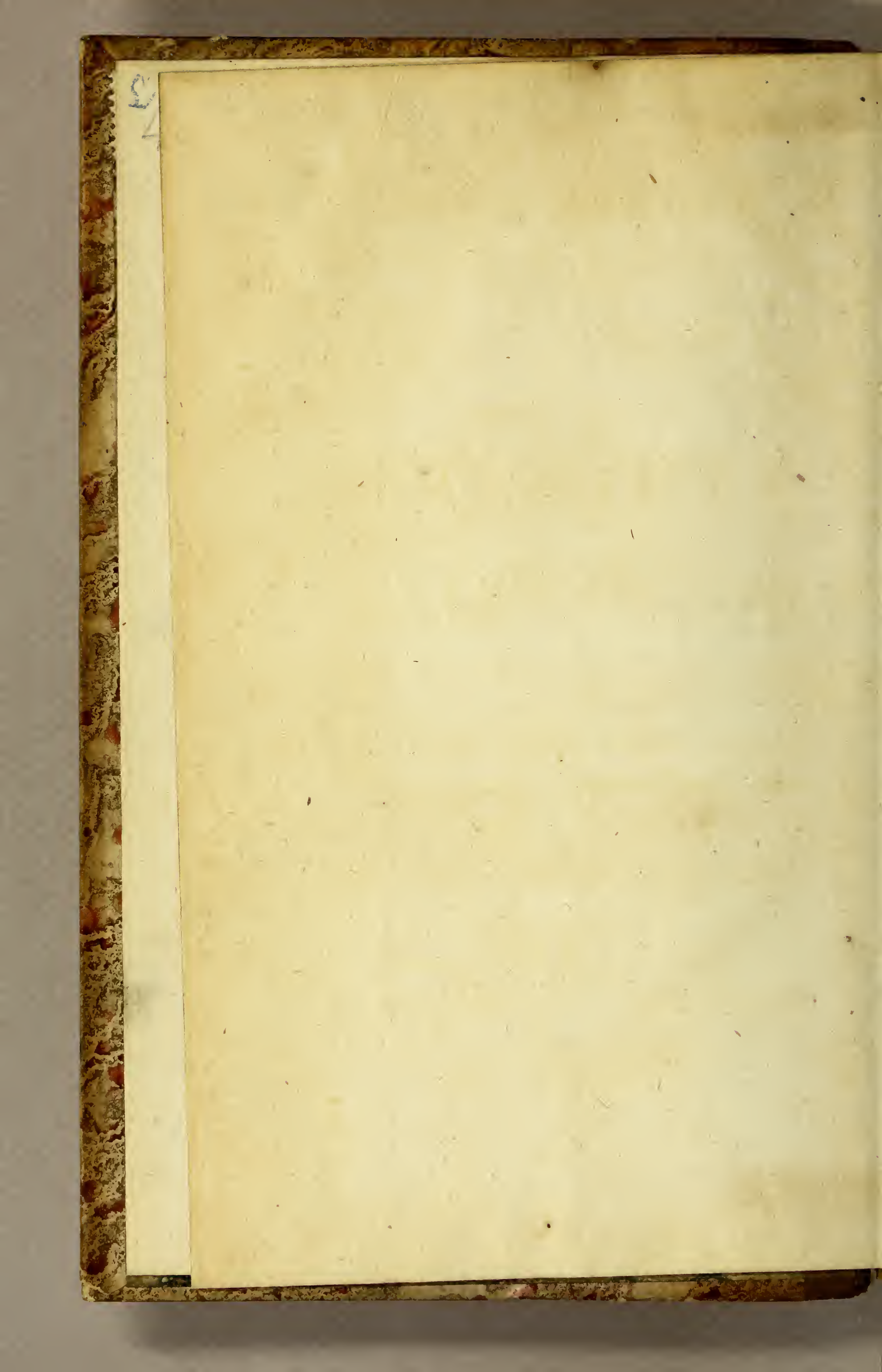
The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



498 Secção F. Estante 4 - Nº 11 - Vol.
1236

2555 3-2

912



VOYAGE

AU BRÉSIL.


RPJCB

VOYAGE
AU BRÉSIL;

OÙ L'ON TROUVE

La description du pays, de ses productions, de ses habitans, et de la ville et des provinces de *San-Salvadore* et *Porto-Seguro*.

Avec une Table correcte des latitudes et longitudes des ports de la côte du Brésil, ainsi qu'un Tableau du change, etc.

Par THOMAS LINDLEY;

Traduit de l'anglais par FRANÇOIS SOULÉS.

A PARIS,

Chez LEOPOLD-COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, nº 4.

1806.

RPJCB

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

M. Lindley, détenu pendant un an au Brésil, a publié un journal de sa captivité, qui, dans bien des endroits, n'offre rien d'intéressant. Que peut voir, que peut entendre un prisonnier dans son cachot, sinon des araignées, des insectes de toute espèce, des rats ou des souris? Mais quand on lui accorda la liberté de parcourir le pays, il fit des remarques susceptibles d'être utiles au négociant et au navigateur. Nous avons en conséquence élagué la plus grande partie de son journal pour n'offrir au lec-

teur que ce qui nous a paru digne de son attention. Si cependant il se trouvoit des individus qui desirassent voir le journal en entier, ils n'auroient qu'à faire connoître leur intention au Libraire, et il seroit facile de satisfaire leur curiosité dans une seconde édition.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

DANS tous les états dont le commerce est la principale source de leurs richesses, il faudroit prendre le plus grand soin de le mettre à l'abri des déprédations et des violences qui peuvent provenir de la jalousie ou de l'envie des nations moins habiles dans cette branche d'industrie. Ce fut ce qui excita la Grande-Bretagne à repousser toutes les attaques faites à son commerce dans le cours du siècle dernier, dont la plus hardie doit être dans la mémoire de tous les lecteurs, celle des Espagnols dans le Sund de Nootka, dont elle a par bonheur eu pleine satisfaction.

Il existe actuellement une sembla-

ble jalousie contre notre commerce dans les colonies portugaises du Brésil, et elle a malheureusement été dirigée avec plus de succès, probablement à cause de l'état incertain des affaires du temps, et de la guerre dans laquelle nous sommes engagés.

Pour relever la trop grande uniformité de son ouvrage, l'auteur l'a entre-mêlé de descriptions du pays, de ses habitans et de leurs mœurs, et y a ajouté celle de deux de ses principales provinces, qui sont la scène de sa captivité et des autres aventures qu'il veut offrir au public.

Malgré le nombre de voyages qui ont été dernièrement publiés, et les progrès qu'a faits la géographie, le Brésil reste en quelque sorte caché à la plus grande partie du monde ; tous les efforts pour obtenir des instructions sur ce pays étant soigneusement

réprimés par le gouvernement portugais, tant dans la colonie qu'en Europe. Pendant un siècle, après sa découverte, les missionnaires jésuites furent infatigables dans leurs recherches pour obtenir quelque connoissance de l'intérieur du Brésil, de ses productions animales, végétales et minérales, et les découvertes qu'ils firent étant tous les ans envoyées au collége des jésuites à Bahia, étoient imprimées dans les chroniques de l'ordre, et faisoient la base de toutes les publications subséquentes sur cette partie de l'Amérique méridionale. Ces Pères avoient les communications les plus étendues, par le moyen de leur correspondance avec toutes les parties de l'Amérique méridionale, et surtout avec leurs confrères du Pérou et du Paraguay, et conséquemment les nombreux documens que possédoient

les différens supérieurs auroient formé un ouvrage complet et scientifique; mais ce projet fut détruit en naissant par la fatale jalousie du gouvernement, qui, vers la fin du dix-septième siècle, en défendit la continuation et ne voulut plus permettre qu'on publiât la moindre chose sur ce sujet. Il y eut cependant des communications secrètes et des relations écrites par le collége; mais elles sont probablement perdues pour le monde, puisqu'elles restent ensevelies, avec nombre d'autres manuscrits, dans une chambre contiguë au dernier monastère de l'ordre, où elles sont négligées depuis plus de quarante ans, et dépérissent tous les jours.

En les voyant ainsi oubliées, et en apparence méprisées, on s'imagineroit qu'il est facile d'y avoir accès; mais il s'en faut de beaucoup; les cu-

rieux même parmi eux en sont écartés, et à plus forte raison les étrangers.

Il est bien malheureux que pendant que la Hollande possédoit les provinces les plus centrales, les plus pittoresques et les plus fertiles du Brésil, espace de plus de trente ans, les Hollandais ne se soient jamais occupés de l'histoire du pays; mais la guerre continuelle dans laquelle ils furent engagés, soit avec les forces réglées du Portugal ou des colonies, ne leur en laissa peut-être pas le loisir; ou, ce qui est plus probable, ils n'eurent point occasion de pénétrer dans l'intérieur.

En 1730, Rocha Pitta, Brésilien fort intelligent et bien instruit, membre de l'Académie royale d'histoire de Lisbonne, etc., fit un vol. in-4°. de l'histoire du Brésil, d'après les

chroniques des jésuites et d'autres autorités et ses propres connoissances locales. Cet ouvrage contient abondance de particularités sur les fondemens de la colonie, sur ses gouvernemens successifs, ses églises, ses monastères et ses couvens; mais est borné et défectueux à l'égard de son histoire naturelle, de ses productions, de son commerce, en un mot de toute information utile : il est aussi écrit dans le stile le plus ampoulé. Malgré cela le gouvernement portugais, quelques années après son impression, en défendit publiquement la lecture sous les peines les plus sévères, et on ne le trouve aujourd'hui que dans les cabinets des curieux, très-soigneusement caché.

Voltaire et l'abbé Raynal ont aussi diffusément écrit sur le Brésil ; le premier, à plusieurs égards, d'une ma-

nière erronnée ; et les calculs politiques et arithmétiques du dernier sont certainement mal fondés, quoique présentés sous le point de vue le plus spécieux et le plus amusant.

Comme l'histoire de cette partie de l'Amérique méridionale nous manque, que l'auteur de ce volume seroit heureux s'il pouvoit pleinement suppléer à ce *deficit* ! Mais maintenant cela est impossible, quoiqu'il ait beaucoup de matériaux pour remplir cet objet. Il espère cependant donner de nouvelles lumières sur le pays, et pouvoir exciter l'émulation de quelque voyageur plus instruit, auquel il prêtera volontiers son assistance pour completter les documens dont ces pages ne donneront qu'une idée superficielle. Le lecteur peut néanmoins compter sur l'exacte vérité de tout ce qu'il a avancé, et être assuré que l'au-

teur ne s'est jamais abandonné au ressentiment qu'auroit pu inspirer le traitement rigoureux qu'il a éprouvé.

Il finit par soumettre son ouvrage à la candeur du public; et, quel qu'en soit le sort, il se console de la réflexion que son seul motif, en le publiant, a été d'être utile au commerce britannique, et de s'efforcer de payer sa petite portion de contributions à la masse générale des connoissances humaines.

VOYAGE AU BRÉSIL.

PREMIÈRE PARTIE.

La nouvelle de la paix, qui arriva au cap de Bonne-Espérance en décembre 1801, causa de vives alarmes à plusieurs négocians anglais résidans dans cet établissement, parce qu'ils avoient en magasin une quantité énorme de marchandises, et que la vente cessa tout-à-coup, les Hollandais ne voulant plus acheter, dans l'espoir de les avoir au plus bas prix lorsque les marchands seroient obligés d'évacuer la colonie.

Il fallut donc chercher d'autres marchés; et l'on fréta des navires pour l'île Maurice, la rivière la Plata, et divers autres lieux.

Je voulus aussi spéculer comme tant d'autres, et j'achetai un brigantin que je frétai

pour Sainte-Hélène, en me chargeant de toute la direction. Nous partîmes du cap le 25 février 1802, et arrivâmes à Sainte-Hélène au commencement de mars, où nous restâmes environ trois semaines. Peu de jours après en être sortis, nous éprouvâmes une bourrasque qui causa des avaries au brigantin, et nous força de chercher le port le plus proche sur la côte du Brésil. Nous entrâmes à Saint-Sauveur (San-Salvadore), ville maintenant appelée *Bahia* par les habitans, vers le milieu d'avril.

Aucun vaisseau étranger ne peut commercer avec cette ville; il est même expressément défendu aux navires qui ne sont pas portugais d'entrer dans le port, à moins qu'ils n'aient besoin de subsistances, d'eau ou de réparations. Pour prévenir toute possibilité de commerce, six douaniers se rendent à bord de chaque vaisseau à son arrivée, et un bateau de garde est attaché à la poupe, qui contient un lieutenant et des soldats. Outre cela, un administrateur de la justice, un colonel, des officiers de marine, avec un charpentier, vont faire une inspection, examinent les papiers et la cause réelle ou prétendue qui a fait entrer le bâtiment, et dressent procès-verbal du tout. Ce

procès-verbal est ensuite mis sous les yeux du gouverneur général, qui fixe le temps de leur séjour : ce qui est ordinairement de quatre à vingt jours, selon le plus ou le moins d'avarie, ou la nature du rapport. Les marins peuvent aussi aller à terre sous l'inspection immédiate du bateau de garde.

Malgré cette rigueur apparente, il s'y faisoit cependant un grand commerce d'interlope, auquel le lieutenant et les douaniers préposés pour l'empêcher participoient souvent, soit en fermant les yeux sur la fraude, soit en y jouant eux-mêmes des rôles; mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit maintenant ainsi. Les lois, qui autrefois n'existoient que pour la forme, sont aujourd'hui en vigueur; divers douaniers ont été sévèrement punis, et de nouveaux édits envoyés de Lisbonne pour prohiber la vente des marchandises étrangères dans la province ou le gouvernement de Bahia, et pour les faire passer directement dans cette capitale.

J'étois dans une singulière position à mon arrivée au Brésil. Le brigantin avoit besoin d'être radoubé, et je n'avois pas de quoi payer les frais de réparation, ni liquider les autres dépenses que je pourrois faire. Après un sé-

jour d'un mois je levai néanmoins toutes ces difficultés, réparai le navire, et fis voile de la baie de Tous-les-Saints, vers le milieu de mai, dans l'intention d'aller à Rio-Janeiro, où j'espérois vendre promptement ma cargaison aux Espagnols qui font le commerce de la rivière la Plata, et retourner au cap de Bonne-Espérance. Mais à peine étois-je sorti de la baie, que le vent tourna au sud, et j'eus alors à lutter contre lui, pendant six jours, sur une côte dangereuse. Il se porta finalement à l'est et nous poussa droit sur la côte, dont nous n'étions plus éloignés que d'une lieue et demie. Un bateau pêcheur venant alors à passer, nous informa que nous étions à la hauteur de Porto-Seguro (Port sûr), en offrant de nous y conduire. Je crus qu'il étoit prudent d'accepter cette offre, et d'attendre un vent plus favorable.

En y entrant, le brigantin toucha sur un banc de rocher, et eut son gouvernail emporté.

Le gouverneur civil, ou juge de la province, et le capitaine militaire nous reçurent avec beaucoup d'hospitalité, nous donnèrent permission de commercer, firent construire un autre gouvernail, et nous offrirent tous les rafraîchissemens de l'endroit.

Il n'y avoit pas long-temps que ce juge, nommé M. *Jozes Dantes Coelho*, étoit dans le pays ; il avoit quitté Lisbonne, deux ans auparavant, avec sa famille. L'un de ses fils, appelé *Gaspard*, faisoit les affaires du bureau de son père, tandis que l'autre, M. *Antonio*, résidoit à Rio-Grande, à l'extrémité de la capitainerie, pour surveiller les revenus provenant du bois coupé près de la rivière.

Le lendemain de mon arrivée, M. Gaspard, en conversant avec moi, en présence de son père, sur les différentes productions du pays, fit mention de l'énorme quantité de bois de Brésil qu'il contenoit, de la cherté de ce bois en Europe, et m'offrit d'en échanger une portion pour d'autres marchandises, si cela m'étoit agréable. La proposition étoit si avantageuse qu'il n'y avoit que l'incertitude de la légalité de l'exportation qui pût me faire hésiter; mais comme elle venoit de la part du gouverneur, je regardai toutes les prohibitions qui pouvoient exister comme nulles, et mes doutes étant ainsi dissipés, je consentis à cet échange.

En conséquence, Gaspard vint le jour suivant choisir une quantité de marchandises équivalente à une cargaison de bois pour le

brigantin, qui devoit être livré à la rivière *Grande* aussitôt qu'il seroit prêt. Il partit sur-le-champ pour l'endroit désigné, afin de donner les ordres nécessaires. Il revint cependant, une semaine après, avec la désagréable nouvelle qu'il falloit renoncer à cette affaire, parce qu'il couroit un bruit général que « ceux qui » devoient être les gardiens du commerce al- » loient eux-mêmes s'engager dans un com- » merce illicite. »

Le père et le fils parurent également fâchés de ce contre-temps, et je ne le fus pas moins. Mais ils me consolèrent en disant que je pourrois me procurer le bois dont j'avois besoin par un autre canal, et que je n'éprouverois aucun empêchement ni opposition de leur part. Encouragé par cette promesse, je profitai d'une offre que l'on m'avoit faite dans l'intervalle, et fis marché, sur les lieux, pour une petite quantité de bois qui devoit m'être fournie sous dix jours; mais, avant cette époque, je fus attaqué d'une fièvre maligne, à laquelle je faillis succomber. Pendant ma convalescence le particulier avec qui j'avois contracté, m'informa qu'une partie du bois étoit prête, et qu'il en enverroit le lendemain un

canot chargé à bord de mon navire. J'en instruisis M. Gaspard, qui me conseilla, dans les termes les plus énergiques, de ne pas le prendre, et me dit qu'il avoit des raisons très-prépondérantes pour me donner cet avis. Je renonçai pour lors à cette affaire, voyant que le bois étoit très-prohibé, et qu'on ne pouvoit s'en procurer sans courir de grands risques.

Je résolus en conséquence de continuer mon voyage dès que mon gouvernail seroit fini ; la raison pour laquelle il avoit été si long-temps à faire, c'est qu'il n'y avoit dans l'endroit qu'un charpentier déjà vieux et mauvais ouvrier. En le posant on découvrit d'autres avaries dans la poupe ; mais, impatient de partir, je fis clouer du plomb sur la partie endommagée, et je mis en mer le 25 juin.

Nous nous aperçumes le lendemain, quoiqu'il fît beau temps, que nous nous étions trompés dans notre estimation du dommage de la poupe ; car le navire fit tant d'eau, et étoit si peu propre à tenir la mer, que je fus obligé de relâcher dans la rivière de Caravellos, qui n'étoit pas éloignée, pour examiner et réparer oomplètement les avaries de la poupe.

Nous y trouvâmes de bons charpentiers qui déclarèrent que l'étambord étoit pourri. Le 2 juillet, les réparations étant presque achevées, quel fut mon étonnement de voir venir à bord un officier accompagné de soldats, avec un ordre de s'emparer du navire, de le conduire à Porto-Seguro, et d'envoyer l'équipage au même endroit par terre !

Toute résistance étoit inutile; les matelots furent à l'instant débarqués; mais, par une faveur extraordinaire, on me permit, ainsi qu'à mon épouse, de rester à bord.

Les réparations furent bientôt terminées, et le 13 juillet je revins pour la seconde fois à Porto-Seguro, où il y avoit une commission envoyée par le gouvernement de Bahia pour m'arrêter, ainsi que tous ceux qui avoient eu affaire avec moi.

Ce qui avoit donné lieu à notre arrestation étoit la dénonciation d'un habitant de cet endroit, qui s'étoit exprès rendu à Bahia, pour se venger du gouverneur civil, qui avoit refusé de lui payer une somme d'argent que le premier prétendoit lui être due. Il avoit accusé le gouverneur d'avoir fait avec moi le commerce de bois de Brésil, et dit que mon na-

vire en étoit chargé. Il avoit également déposé que les deux fils du gouverneur et le capitaine militaire avoient remonté la rivière Grande, suivis de domestiques, d'Indiens et autres, pour inspecter une mine de diamans située sur ses rives, et en avoient rapporté une quantité considérable de pierres précieuses, et il prétendoit finalement que le gouverneur avoit été coupable d'exactions et de tyrannie envers toutes les classes d'individus immédiatement sous ses ordres.

Ces accusations avoient fait partir un vaisseau avec la Commission dont j'ai fait mention, et à notre arrivée à Porto-Seguro, nous fûmes mis en prison de la manière qui suit. Les deux fils du gouverneur, le capitaine militaire et nombre d'agens subalternes furent aussi arrêtés.

Le lendemain de notre arrivée, le 14 juillet, la Commission se rendit à bord. Elle étoit composée de Claudio-Joze-Perriera da Costa, ministre de la justice criminelle, de Bras-Cardozo-Barreto Pimentel, capitaine de vaisseau, de deux commis et d'un interprète nommé *Rinaldo-Joze de Arraya*. Ils demandèrent les papiers du navire, le livre de loc et le jour-

nal, qui leur furent livrés à l'instant. Après avoir examiné le livre de loc avec la plus scrupuleuse attention, l'avoir comparé avec le journal, fait des questions sur toutes les particularités, et m'avoir interrogé pendant cinq heures, ils se retirèrent dans la polaque qui les avoit amenés de Bahia. Ils revinrent au bout d'une heure, et nous dirent qu'il falloit que nous allassions en prison, sans daigner faire la moindre réponse aux diverses questions que je leur fis pour connoître la cause de notre arrestation.

Ils m'ordonnèrent de leur remettre mes clefs et tous les papiers que je pouvois avoir, en me disant que toute tentative pour les cacher seroit sévèrement punie; ils fouillèrent aussi un lit et un petit coffre de hardes qu'ils nous permirent d'emporter, après quoi nous fûmes fouillés à notre tour, et l'on me prit mon porte-feuille. Je fus donc obligé de leur donner plusieurs papiers importans que j'aurois bien voulu conserver. Tout cela dura jusqu'au soir; ensuite nous entrâmes dans un bateau qui nous conduisit le long de la côte jusqu'à une montagne au haut de laquelle étoit la prison de la ville: quand nous y fûmes arrivés

on ouvrit une trape, et l'on nous fit descendre par le moyen d'une échelle, dans une espèce de cachot souterrain qui avoit quarante pieds de profondeur, d'où il sortoit une odeur très-désagréable, et où il faisoit tout-à-fait obscur.

Le geolier nous ayant apporté une lumière, nous mit à même de découvrir notre affreuse situation. Dans trois des coins étoient amoncelés des décombres, des ordures, des pelures d'orange, d'autres végétaux, etc, dans l'état de putréfaction; l'autre coin étoit encore plus dégoûtant par les excrémens des malheureux qui avoient été renfermés dans ce cachot, qui sembloit n'avoir jamais été nettoyé depuis qu'il étoit fait. Quatre de nos matelots y avoient été détenus pendant huit jours, et on les avoit transférés dans une autre prison pour me faire place; tout son ameublement consistoit en un lit de camp composé de deux planches. Il y faisoit d'ailleurs une chaleur excessive, et l'exhalaison du mauvais air nous rendit malades. J'étois d'autant plus affecté de ces calamités, que je ne faisois que de relever de maladie. Nos facultés morales alloient de pair avec nos facultés physiques; les énormes bareaux de nos fenêtres, le nombre de grosses

araignées suspendues au plancher et autour des sombres murs, l'humidité de la terre, tout conspiroit pour nous inspirer des craintes horribles.

Une grande jarre d'eau étoit placée en dehors de la fenêtre pour notre usage; on nous passoit nos nourritures par le même trou, mais il falloit que nous en fissions les frais, le Gouvernement ne nous accordant rien.

Par grace spéciale, on nous permit de faire du feu par terre pour aërer l'endroit, et malgré la chaleur, nous le tenions constamment allumé, comme le seul moyen de dissiper le mauvais air.

Il fut absolument défendu de me laisser communiquer avec qui que ce fùt, ou de me fournir aucun moyen d'écrire; j'éludai cepencette défense en cachant un crayon et en me procurant environ une demi-main de papier. Le premier usage que j'en fis fut pour demander un petit coffre de médecines que j'avois à bord, et qu'on eut l'humanité de m'accorder.

Paroissant oubliés, et ce suspens devenant tous les jours plus cruel, j'écrivis, le 19 juillet, au ministre Claudio pour obtenir une audience; mais il répondit avec hauteur que lorsqu'on

auroit besoin de moi, on m'enverroit chercher. Les trois jours suivans, je vis néanmoins mes matelots passer devant mes fenêtres pour être entendus, ce qui me fit espérer que mon tour ne tarderoit pas à venir. En effet, le 24 j'eus le plaisir de voir descendre l'échelle; on m'ordonna de monter et je fus conduis sous escorte à l'hôtel de la Commission. J'y subis un interrogatoire qui dura depuis trois heures jusqu'à huit uniquement sur l'affaire du bois de Brésil. On me dit ensuite qu'on me rappeleroit bientôt de nouveau et l'on me remena en prison, où je trouvai madame Lindley fort alarmée de ma longue absence. L'espérance commença à renaître dans mon sein, et le bon air que j'avois respiré me donna la force d'attendre patiemment jusqu'au 27, jour où mon interrogatoire fut terminé.

Je représentai fortement l'horreur de notre position, et l'on promit de nous donner un autre local. Vers les quatre heures du soir, on nous conduisit dans un petit appartement où il y avoit une cloison, et l'on nous permit de nous promener dans un autre qui y étoit contigu. Ils ont chacun une fenêtre sans barreaux et une libre circulation d'air. On mit

une sentinelle à notre porte. Nous éprouvâmes dans ce local des incommodités d'une nature contraire à celles de notre premier cachot. Car, comme ces appartemens étoient sans plafonds et ouverts jusqu'au toît, où il manquoit plusieurs tuiles, le vent y pénétroit en sifflant d'une manière désagréable. Pour completter les agrémens de cette nouvelle demeure, nombre de chauves-souris qui prennent refuge dans ce bâtiment, voltigeoient toutes les nuits sur nos têtes, et nous amusoient de leurs cris.

Le jour que l'on avoit saisi mon navire, la Commission avoit trouvé dans mon secrétaire un papier contenant une petite quantité de poudre d'or, entre-mêlée de sable couleur d'or, qui m'avoit été apportée comme échantillon par un habitant de Porto-Seguro. Cette circonstance avoit singulièrement excité sa curiosité, et le jour suivant je subis un rigoureux interrogatoire à ce sujet. Je ne fis pas un secret de la manière dont cette poudre m'étoit parvenue; mais je déclarai que j'ignorois le nom et la résidence de la personne de qui je la tenois, quoique je crusse néanmoins qu'elle habitoit dans un établissement éloigné.

La Commission dit qu'elle étoit résolue de découvrir cet individu, et voulut que je fisse un voyage avec elle pour cet objet. Je ne m'y refusai pas (sachant que ce seroit inutile); mais je me promis bien que ce voyage ne leur serviroit de rien, quand même nous trouverions ce pauvre diable, ce qui n'arriva pas. Le soir l'interprête vint m'informer qu'il falloit que j'accompagnasse le ministre le lendemain matin, et que je n'avois qu'à me tenir prêt pour cinq heures.

Le 2 août, à six heures, nous montâmes à cheval, au nombre de sept, et prîmes la plage vers le sud. Au bout d'une heure, nous tournâmes subitement à l'ouest, entrâmes dans les terres, et après avoir monté une colline assez roide, nous arrivâmes à la chapelle de Nostra-Senhora de Judæa (Notre-Dame de Judée), située sur le sommet. De-là, la perspective est vraiment superbe; on découvre non-seulement les pays des environs, mais même l'Océan, sur lequel les murailles blanches de la chapelle forment une excellente marque pour les marins; la Vierge, qui en est la patrone, est particulièrement invoquée par les navires qui font le cabotage et par les bateaux pêcheurs, en cas de dé-

tresse ou de vents contraires ; elle a même la réputation de guérir plusieurs maladies lorsqu'on l'invoque avec *la foi nécessaire*. L'intérieur de l'édifice est décoré de dessins grossiers de vaisseaux dans la détresse, et de chambres de malades, avec des inscriptions indiquant les différentes circonstances dont ils veulent perpétuer la mémoire.

Après avoir mangé un biscuit et bu un peu de la bonne *eau du curé*, nous visitâmes plusieurs plantations et *ingenios* (1) du voisinage, dans l'une desquelles nous nous procurâmes un guide indien. Suivant le cours de la rivière, nous parcourûmes une belle plaine, qui n'avoit besoin que de culture pour former une excellente prairie ; son sol étoit un terreau noir, tantôt graveleux, tantôt argileux, et quelquefois sablonneux.

Quittant la campagne ouverte, nous nous enfonçâmes, par un sentier étroit où il ne pouvoit passer qu'un cheval à la fois, dans des bois aussi anciens que le temps, impénétrables aux rayons brûlans du soleil, et dont les branches étoient quelquefois incommodes. Après

(1) Sucreries.

deux heures de marche assez rapide, nous revîmes le pays ouvert, et traversâmes plusieurs plantations de cannes à sucre, de manioc, etc., avec des morceaux de terre en partie défrichés, et d'autres susceptibles d'une très-grande fertilité, comme pâturages ou terres de labour. La scène se changea alors en une chaîne de côteaux à l'est et à l'ouest, dans la direction de la rivière vers laquelle ils s'inclinoient de notre côté; mais sur la rive opposée, ils formoient une falaise escarpée, couverte d'une verdure perpétuelle. Après avoir suivi la ligne parallèle à ces côteaux, nous arrivâmes à environ une heure à la plantation et à l'*Ingenio* de Joao Furtado. Nous y descendîmes, croyant y trouver plus de commodités qu'à Villa-Verde, qui est un peu plus loin, parce que, comme c'est un établissement des plus éloignés, il n'est habité que par un curé (missionnaire), trois blancs et quelques Indiens convertis.

Notre hôte étoit un vieux célibataire de soixante-dix ans, résidant avec une vieille sœur à-peu-près du même âge. Le vieillard me dit qu'il etoit né près de cet endroit; que sa vie avoit été une suite continue de travaux, et que l'*In-*

genio, les bâtimens, les meubles, etc., étoient presque l'ouvrage de ses mains. Je le trouvai très-instruit dans l'histoire naturelle du pays des environs, particulièrement dans l'ornithologie, et je fus fâché que notre court séjour ne me permît pas de recueillir plus de renseignemens.

Le mot *Ingenio* indique en portugais une sucrerie. Les sucreries sont ici très-simples ; elles consistent en trois rouleaux d'un bois fort lourd, de deux pieds de diamètre et de trois de longueur, qui marchent horizontalement dans un cadre : la partie supérieure du rouleau du centre se joint à une poutre carrée, qui passe à travers le cadre ou la forme, et à laquelle sont attachées des traverses assez basses pour y harnacher deux chevaux qui font mouvoir toute la machine. Les rouleaux des côtés sont mus par des dents du rouleau du centre. Sous cette machine est une longue crêche oblique qui reçoit le jus de la canne pressée par les rouleaux. Ce suc est ensuite conduit dans une chaudière peu profonde, de six pieds de diamètre, et écumé. Quand il est refroidi dans un autre vase, on y met un alcali de cendres de bois ; on le laisse reposer pendant

quelques jours; on fait ensuite passer la liqueur pure dans la même chaudière, où elle s'évapore jusqu'à ce que le sucre soit formé: le résidu est distillé, et on en fait une espèce d'esprit très-fort. Quelle différence entre ces machines primitives et les énormes machines employées par nos planteurs des Antilles!

Je trouvai la maison beaucoup plus commode que je ne m'y attendois, à cause de la pauvreté universelle de Porto-Seguro; et véritablement c'est la meilleure que j'aie rencontrée dans cette partie du Brésil. Nous fûmes reçus avec aisance; les vivres étoient bien accommodés pour le pays, et passablement propres. Nous dînâmes par terre, sur des nattes couvertes d'une nappe blanche. Il y avoit abondance de poterie (chose rare dans ces cantons), des cuillers d'argent et des couteaux avec des manches du même métal. La nuit le lit fut décent et bon.

Le 3 je me levai avec le soleil, et fus enchanté de la campagne qui environnoit la plantation. La maison étoit entourée de bananiers, de cotonniers, de cocotiers et d'orangers; un peu plus loin, on voyoit des enclos de cannes à sucre, de manioc, etc.; à l'ouest étoit une

vaste étendue de pâturages irrégulièrement close de haies vives; en descendant vers la rivière, le terrein étoit inégal et formoit de beaux creux parsemés de bouquets d'arbres qui, avec son courant et les bestiaux paissant sur ses rives, offroient la perspective la plus délicieuse.

En me promenant le long des bois, je vis des oiseaux du plumage le plus éclatant, dont l'un étoit à-peu-près de la grosseur d'un dindon. Le *mouton* est particulièrement beau, d'un bleu foncé, tirant sur le noir, avec une tête et des yeux superbes; les toucans y sont nombreux et plusieurs autres oiseaux fort élégans. On trouvoit des marmousets gris et poil de lion dans tous les buissons; mais leur cri perçant est désagréable, et quand ils sont près de vous, il pénètre jusqu'au cerveau. Je crois avoir entendu les cris éloignés des onces (1), qui y sont nombreuses, et font de grands ravages, formant avec les serpens le principal fléau des planteurs.

Après dîner, nous revînmes par la même route; nous passâmes devant quelques plan-

(1) Espèce de panthère.

tations éparses situées près de la rivière, pour faciliter le transport de leurs productions à Porto-Seguro, etc.; tout le terrein, outre ces plantations, qui s'étend des deux côtés jusqu'aux ports de mer, est entièrement négligé; quoiqu'il soit par-tout entrecoupé de petits ruisseaux, où la canne à sucre, le coton et le manioc croîtroient pour ainsi dire sans travail, ainsi que l'immense variété des autres productions des tropiques, et où la nature offre ses dons d'elle-même, et semble inviter la main de l'homme. Mais ce superbe pays, l'un des plus beaux du monde, est entièrement perdu, faute d'habitans, de culture et d'industrie; des mines de richesses, bien supérieures à celles de leurs minéraux et de leurs métaux, restent ainsi ensevelies.

Absorbé par ces réflexions, je m'avançai avec notre compagnie qui étoit fort silencieuse, et probablement chagrine de ne pas avoir découvert ce *vassal présomptueux* qui avoit osé toucher et penser à une marchandise aussi prohibée que l'or. Mais quoique l'oiseau fût envolé, son précieux nid restoit. Ils trouvèrent la rivière sur les bords de laquelle l'or avoit été découvert. On y plaça aussitôt des

gardes, et toute approche à ses rives fut interdite au nom terrible de sa majesté très-fidelle; ils en prirent un plus grand échantillon pour en faire l'inspection et l'essai lorsque la Commission seroit de retour à Bahia. Nous arrivâmes fort tard à Porto-Seguro, et je fus relégué dans ma prison, tout-à-fait épuisé.

Deux jours après notre tournée, le ministre Claudio, avec ses commis, fit un second voyage à Carevellos, pour les affaires de la province, laissant en sa place, durant son absence, le commandant Bras Cardozo. Celui-ci paroît avoir plus d'humanité que son collègue, parce qu'il eut égard à une autre plainte que je fus obligé de faire en faveur des matelots de mon équipage, qui n'avoient jusqu'ici reçu qu'une très-petite portion de nourriture, nullement suffisante pour le soutien de la vie. On ne leur avoit donné la veille que quatre onces de tripes bouillies, aussi dures que le cuir de l'animal d'où elles sortoient, et une petite quantité de farinha (1) pour six hommes. Le commandant ordonna sur-le-champ que la

(1) Espèce de farine de manioc.

quantité de vivres fût augmentée, et qu'on leur distribuât régulièrement du bœuf fumé et du poisson salé; mais les geoliers sont en général de si grands vauriens, que j'ai peur qu'ils ne trouvent aisément moyen d'éluder ce sage réglement.

Quand mon brigantin étoit arrivé pour la première fois à Porto-Seguro, j'avois été visité par presque tous les habitans qui, comme des singes, furetoient sottement par-tout. Ils n'eurent pas plutôt aperçu mon coffre de médecines, et su à qui il appartenoit, qu'ils jugèrent qu'il falloit que je fusse médecin, et comme étranger, très-célèbre dans ma profession.

Avant la nuit, plusieurs canots m'abordèrent avec des malades, des boiteux et des aveugles, tous dans la détresse et tous pauvres (d'après leur récit); les uns demandant *pour l'amour de Dieu*, les autres m'implorant au nom *de la Vierge Marie;* et lorsque j'eus une fois établi un système gratuit, ils ne voulurent jamais m'en laisser départir, jusqu'à ce qu'en visitant un pauvre homme qui avoit la fièvre maligne, j'attrapai moi-même la maladie, et je fus par bonheur débarrassé de tous mes malades. Ils reviennent maintenant en

aussi grand nombre qu'auparavant, quoiqu'il me soit défendu de parler; chaque sentinelle est malade, ou m'amène un parent, un ami ou un voisin à guérir, outre ceux qui ont la permission du commandant. En un mot, ils ont augmenté si rapidement, et tellement diminué le contenu de mon pauvre coffre, que le seigneur Thomas (nom qu'ils me donnent) voudroit n'avoir jamais professé l'art de guérir, ou au moins l'avoir exercé en homme de la faculté, et s'être bien fait payer pour ses remèdes.

Le 13 août, le commandant m'envoya prier de visiter un malade dans un village au-dessous de la ville. J'y allai accompagné d'un soldat: c'étoit signor Rodriguez de Fonta, que je connoissois un peu. Il avoit eu la veille une attaque d'apoplexie, et il étoit alors fort mal; sa respiration étoit difficile et précipitée, son pouls foible et tremblant, cessant par intervalles; en un mot, tous les symptômes annonçoient qu'il approchoit de sa fin, et toutes les médecines que je lui appliquai intérieurement ou extérieurement n'eurent pas le moindre effet, la nature ayant perdu tous ses pouvoirs. Le pauvre homme étoit dans une chambre

close, où il n'y avoit pas d'air frais ni d'autre lumière qu'une chandelle au-dessus de sa tête, tandis qu'il étoit sans mouvement sur un grand bois de lit. Le bois de lit occupoit un coin de la chambre, et avoit la tête et un des côtés contre la muraille, entre laquelle et le malade il y avoit un espace où étoient accroupies sa femme et une autre personne, qui enjamboient, quand l'occasion le demandoit, par-dessus le corps de Rodriguez de Fonta. Au haut du lit, étoient placées plusieurs petites images, une jambe et un pied, une petite épée avec d'autres reliques, et une guirlande de branches entrelacées étoit suspendue sur lui; le tout formant un curieux mélange de maladie, de bêtise et de superstition. La chambre étoit remplie de parens, de voisins et de domestiques, ce qui la rendoit extrêmement chaude, et même étouffante. Je me trouvai fort heureux quand je fus dehors, mes secours ne pouvant être d'aucun service dans l'état actuel du pauvre diable.

Rodriguez mourut le lendemain avant minuit, et les cloches sonnèrent toute la journée pour annoncer son enterrement, qui eut lieu vers les huit heures. La bannière de l'église, sur-

montee d'une grande croix d'argent, marchoit la première, suivie de plusieurs plus petites croix, et des principaux habitans de l'endroit au nombre d'environ cent cinquante, portant chacun un cierge; de trois prêtres, de chantres, de la musique, etc. Le corps étoit dans un cercueil ouvert, la face tournée vers le ciel, revêtu de l'habit gris d'un Franciscain avec son cordon, etc. Le cortège s'arrêtoit par intervalles, et l'on chantoit des *requiem* en pleins choeurs.

Le silence de la nuit, les hymnes funèbres solemnellement chantées, les échos de la vallée et de la montagne menaçante de Saint-François, répétant ces sons lugubres, rendoient la scène vraiment intéressante.

Le 15 août, je demandai permission de prendre l'air avec madame Lindley. A quatre heures de l'après-midi, l'interprète vint pour nous accompagner et nous servir de garde; nous allâmes à la belle vallée, autrefois des Franciscains, qui est délicieuse sous tous les points de vue. Retournant par la falaise, nous passâmes devant la ville et nous rendîmes à la colline qui descend au village intérieur, où nous nous assîmes pour contempler la pers-

pective sans bornes de la campagne et de la vallée au-dessous. Les rayons du soleil couchant reflétaient sur les eaux serpentines de la rivière, ce qui faisoit un beau contraste avec l'obscurité impénétrable des bois par où elles prenoient leur cours pour se perdre dans l'ouest.

Nos sentinelles étoient quelquefois des soldats, et quelquefois des bourgeois, qui se relevoient régulièrement. Nous avions, le 16, pour garde, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, mais le plus vigoureux et le plus vif pour son âge que j'aie jamais vu. Ses yeux avoient encore tout leur feu; il marchoit d'un pas assez ferme, et son pouls étoit plein et régulier (ce que l'on ne rencontre pas toujours, même chez les jeunes gens, dans ce climat affoiblissant). Il étoit fort gai, et conversa librement avec moi, quoique cela lui fût défendu. Il me raconta plusieurs anecdotes de la ville et de l'établissement pendant sa jeunesse, et comme la plupart des vieilles gens, il vanta beaucoup le temps passé. Cependant, pour rendre justice au vieillard, je dois déclarer que ses remarques, quant à Porto-Seguro, ne sont pas mal fondées: on y voit des signes évidens de négligence et de décadence.

Le 17 août, on recut des nouvelles de Tranquoso que les Indiens s'étoient avancés la veille sur le bord des bois près du village, et avoient tué deux mulâtres : l'un d'eux, atteint d'une flèche dans l'estomac, tomba et fut à l'instant massacré ; son compagnon, blessé au bras et au dos, échappa pour le moment, mais mourut le même jour. On envoya sur le champ dix fusils avec de la poudre et des balles aux habitans pour qu'ils pussent se défendre.

Les arcs des Indiens ressemblent aux longs arcs anglais; ils ont environ six pieds six pouces de long, sont forts et d'un bois pesant, mais particulièrement élastiques ; leurs cordes sont faites des boyaux secs d'un animal, et quelquefois d'un coton préparé. Leurs flèches ont trois ou quatre pieds de longueur, sont bien garnies de plumes, et formées d'un morceau de bois léger. Les pointes des plus grandes ne sont autre chose que le bois arrondi par le bout puis entaillé l'espace d'environ huit pouces, pour empêcher qu'elles ne partent trop aisément ; les plus courtes ont une tête d'environ quatre pouces de long et d'un pouce de large au milieu, qui s'arrondit et va en diminuant vers la pointe et vers l'endroit où elle se joint

à la corde : cette tête est très pointue et fort dangereuse. Ils durcissent les deux bouts dans le feu, et quoique la flèche soit fort légère et ne paroisse pas susceptible de percer à une certaine distance, elle tue cependant à une grande distance que les fusils de l'Europe.

La Commission, pour saisir le brigantin, étoit accompagnée d'une garde de vingt soldats, s'imaginant peut-être que c'étoit une entreprise dangereuse, quoique nous n'eussions d'autres armes que deux fusils rouillés. Ces soldats ont depuis été employés à garder la prison, qui s'est remplie si rapidement, que l'on fut obligé de demander un renfort avec du boeuf fumé et d'autres subsistances; le reflux soudain d'un si grand nombre d'individus ayant causé dans la ville une famine momentanée.

Le 20, il arriva un navire avec quarante soldats et des provisions, et le lendemain tous les militaires allèrent à la messe précédés d'un tambour. Les hommes, les femmes et les enfans accoururent de tous côtés pour les voir passer : la plus belle procession n'auroit pas attiré plus de monde que cette nouveauté. Les plus anciens habitans de Porto-Seguro ne se rappeloient pas d'avoir jamais rien vu de pareil.

Le commandant s'étant foulé la cuisse à cheval, m'envoya chercher, et je saisis cette occasion pour tâcher d'écrire une lettre à mes amis en Angleterre; mais je doute qu'elle leur parvienne jamais.

Dans toutes les excursions que je fis dans ce pays, l'ignorance de ses habitans me parut constamment la même; mais avant ma détention, ils montroient quelque retenue. Maintenant ils poussent l'insolence jusqu'à l'insulte, et je ne puis y répondre que par des reproches ou des plaintes inutiles. Le capitaine militaire, qui a de bons appartemens dans la prison, prend la liberté d'accourir dans le mien sans aucune excuse, sans avoir égard à la situation de madame Lindley et à la mienne, qui, étant renfermés dans une petite chambre ne nous soucions pas de recevoir à toute heure de pareilles visites. D'ailleurs il boit toujours ma liqueur sans réserve et en donne à ses amis, quoiqu'il sache que je l'achette sur les lieux, et que l'on ne m'accorde point de subsistances. Le juge ordinaire, ou magistrat de la ville, visite tous les jours la prison, et prend la même liberté : ce matin il nous donna un panier d'œufs, demanda en échange

un mouchoir de soie, et en parlant de cette affaire, il décrocha une vergette de la muraille, et nous brossa sans cérémonie son chapeau dans le visage. Chaque pauvre repas que nous faisons, nous sommes préalablement forcés de fermer la porte pour prévenir ces intrusions; et nous éprouvons tous les jours mille bassesses de cette nature.

L'habillement seul des hommes (sur-tout le matin) est choquant pour une personne qui a la moindre délicatesse. Ils se promènent dans la prison avec un fin caleçon d'indienne qui leur descend à peine jusqu'au genou, avec leur chemise flottante par-dessus, sans bas et sans chapeau: quand il pleut ou qu'il fait froid, ils mettent quelquefois un manteau ou une robe-de-chambre dont ils s'enveloppent. En un mot, malgré tous les efforts de la patience, notre état est misérable, et je bénirai avec joie l'heureux jour où nous arriverons dans un pays décent.

Du 26 au 29 août, le ministre Claudio revint de Carevellos avec six prisonniers d'entre les principaux habitans, qui étoient le juge ordinaire, le trésorier, et des membres du Sénat. Ces malheureux étoient arrachés de

leurs foyers pour avoir désobéi aux ordres *militaires* d'un lieutenant, envoyé par le gouverneur de Bahia pour mieux régler l'exportation de la farine de manioc. Il se fit un changement général dans la prison pour faire place à ces nouveaux venus, auxquels il est permis de voir leurs amis. Le ciel soit loué! je conserve toujours mon pauvre appartement sans aucune altération; je crains cependant de faire une nouvelle visite au cachot.

Les personnes de Carevellos ont tant de connoissances, que leur chambre, qui est la plus grande de la prison, est pleine toute la journée, et quelquefois presque toute la nuit. La seule table qu'ils aient est toujours environnée d'individus jouant aux cartes, d'autres conversent ou discutent, d'autres mangent sur un coffre, et leurs esclaves se tiennent dans un coin. Tout cause un tel désordre et entretient un bourdonnement perpétuel qui fait mal à la tête.

La vie de ces gens-là est un échantillon de celle de tous les habitans en général. Ils portent la sobriété à l'extrême dans leur boire et leur manger; ce n'est cependant pas par tempérance, mais par pure avarice, car personne

ne boit et ne mange de meilleur appétit quand ils sont à une bonne table où il ne leur coûte rien. Ils ne font guère de repas réguliers, mangeant chaque fois que leur estomac ou leur caprice les dirige; leur nourriture consiste principalement en farine, avec un peu de soupe ou d'eau de poisson pour l'humecter; un morceau de viande ou de poisson salé ou frais, quand il est à bon compte. Ils sont aussi irréguliers pour dormir; les uns étant sur leurs lits à roulettes et sur leurs nattes toute la journée, tandis que d'autres veillent toute la nuit, occupés du seul travail qu'ils fassent, de jouer aux cartes.

La fenêtre de mon appartement donne sur un passage étroit, formé par le derrière de la prison, et une maison voisine que l'on a choisie comme un endroit plus commode pour les prisonniers de Carevellos; de sorte que je serai obligé de la tenir fermée, et d'avoir désormais une chambre obscure. Quand arrivera l'heure de ma délivrance?

Le 2 septembre, le ministre Claudio visita la prison. Il est étonnant de voir la crainte que cet homme inspire. Toute confusion, tout bruit cesse à son aspect, et la prison est par-

faitement tranquille. Il a joué ici le rôle d'un second Jeffereys (1), et persécuté tout le pays sous divers prétextes.

Le 3, je me trouvai assez mal : cela venoit en partie d'une série d'idées qui m'accable de temps en temps, et qu'il m'est impossible d'éviter. Si j'étois seul, je pourrois probablement étouffer mes sensations ; mais il est trop cruel de voir la délicatesse et la sensibilité de mon épouse continuellement blessées. Sa société, dans ce temps de trouble, est inestimable ; cependant je suis au désespoir que son affection l'ait portée à m'accompagner dans ce voyage, et l'ait exposée à toutes ces calamités.

Le 4, un sergent m'apporta un message du commandant pour me dire de faire mes efforts pour guérir un homme de sa suite. On ne tarda pas à m'apporter ce domestique, que l'on jeta, comme un paquet de linge sale, dans le coin d'une chambre joignant à mon appartement. Il avoit une fièvre violente, et paroissoit à l'article de la mort. Il me dit qu'il y avoit

---

(1) Juge anglais fameux par ses cruautés. (*Note du Traducteur*).

vingt-sept jours qu'il étoit malade, qu'il couchoit au corps-de-garde, allant tous les jours de pis en pis, et qu'il avoit entièrement été négligé jusqu'à présent. Je donnai une natte, etc., à ce pauvre malheureux, et après lui avoir fait prendre un restaurant, j'en attendis l'effet. Mais il y avoit à peine dix minutes qu'il reposoit, qu'un prêtre vint pour le confesser; et après avoir fait sortir ceux qui étoient dans la chambre, il s'assit auprès de son pénitent. Non-content de cet effort, il déclara qu'il étoit de nécessité indispensable de lui faire recevoir l'Eucharistie, ce qui lui fut administré dans toutes les formes; et comme s'il avoit été déterminé à n'accorder aucun répit à la nature épuisée, il passa à l'Extrême-Onction, tirant de sa poche une petite boîte d'argent où il y avoit une espèce d'onguent vert (préalablement béni); il en prit une petite quantité avec une spatule, dont il lui frotta les sourcils, les lèvres, les narines, les oreilles, le front, la plante des pieds, les paumes des mains et le dos, répétant à chaque opération une courte prière, et terminant par une plus longue. Lorsque je fis des observations au père spirituel sur le danger de tourmenter si fort le malade dans un

pareil moment, il répondit qu'ayant garanti le pécheur de toute influence diabolique sur ses facultés corporelles, etc., il pouvoit l'abandonner aux effets de sa constitution, parce qu'il étoit alors fort indifférent qu'il mourût ou qu'il recouvrât la santé.

La Commission s'est certainement conduite fort malhonnêtement à notre égard dans toutes les circonstances, et elle a usé de toute son autorité pour nous causer de la détresse et heurter nos sensations. En nous mettant en prison, elle nous avoit permis de prendre un petit coffre de voyage qui malheureusement ne contenoit que mon linge ; et toutes les pétitions que j'ai depuis présentées pour obtenir celui qui contient les habits de ma femme ont été négligées ou éludées. Le 7, je renouvelai ma requête; mais je ne reçus aucune réponse. Le même jour on me conduisit voir un malade, et en revenant je passai auprès de la prison où étoient mes infortunés matelots : j'allai pour leur parler et les consoler ; mais le soldat de garde me refusa cette satisfaction, en me déclarant qu'il avoit des ordres exprès à ce sujet. J'aperçus l'interprète à une certaine distance, et je voulus lui expliquer cette af-

faire; mais mon garde me dit que toute communication avec lui m'étoit aussi défendue, sinon en présence des commissaires. Mes gens ont eu leur bonne part de souffrances. J'ai déjà fait mention de la disette de provisions qu'ils avoient éprouvée, et à laquelle on n'avoit remédié qu'en *paroles*; et si je n'avois pas jusqu'ici fait en sorte, en courant quelques risques, de leur faire passer des secours en subsistances et en liqueur, ils n'auroient pu supporter leur affreuse situation. Non-content de les affamer, l'un d'eux fut cruellement battu pour avoir fait des remontrances à ce sujet; et il n'y avoit que deux jours que, pour quelque petite dispute, on leur avoit ôté leurs couteaux et leurs rasoirs, et qu'un de ces pauvres diables avoit été mis dans les ceps appartenans au cachot; on avoit de plus pointé un fusil dans la trappe pendant que tout cela se passoit.

Le temps a dernièrement été tempétueux; il est en conséquence entré un navire pour se mettre à l'abri, dont le capitaine vient de passer devant ma fenêtre. Je le reconnois pour un Portugais avec lequel j'ai eu autrefois quelque liaison sur la côte. Je vais tâcher d'écrire en Europe, et d'envoyer mes dépêches par cet

étranger plutôt que par ceux qui m'entourent. J'ai réussi dans mon dessein avec quelque difficulté, et j'espère ardemment que mes lettres parviendront au lieu de leur destination.

Le 12, on nous annonça l'heureuse nouvelle que le jour de notre départ n'étoit pas loin; que l'on n'attendoit plus que quelques préparatifs et un bon vent. Cela mit tout en mouvement, et plusieurs matelots furent envoyés en prison pour y rester jusqu'à ce qu'on mette à la voile : seule manière de former les équipages des vaisseaux au service du roi.

Le 13, on m'appela pour aller visiter un planteur malade, qui cultive principalement le manioc, cette racine inestimable qui forme la farine ou le pain de l'Amérique méridionale, et j'eus une occasion d'examiner scrupuleusement la manière de le préparer. Le manioc est un arbrisseau à nœuds qui s'élève à la hauteur de six pieds et plus, mais sans aucune branche; sa racine, qui est la seule partie utile, ressemble un peu à un panais, mais est beaucoup plus grosse. On le reproduit en coupant le corps de l'arbre en diverses longueurs, et en les plantant dans la terre. Ces plants pous-

sent aussitôt, et après une croissance d'environ un an, la racine est parfaitement formée ; mais elle varie en grosseur et en longueur, selon la fertilité du sol, depuis un jusqu'à vingt pouces de diamètre, et depuis six pouces jusqu'à deux pieds de longueur. Les racines arrachées, et l'écorce extérieure enlevée, il reste une substance farineuse, laiteuse et glutineuse. Cette substance est réduite en petites parties par le moyen d'une roue à raper, couverte d'un cuivre perforé, et reçue dans une espèce d'auge par dessous. On la fait ensuite sécher dans des poëles sur un petit feu, jusqu'à ce que l'humidité soit évaporée, après quoi elle ressemble à une substance grénelée, et est bonne à manger. Le *tapioca* est le suc de la racine tiré des rapures, et se grenelle de la même manière sur un feu lent.

La farinha (farine de manioc) étoit en usage chez les Indiens de l'Amérique méridionale à l'époque de sa découverte, et fut insensiblement adoptée par ses conquérans, le bled n'étant pas propre au sol, et la culture du manioc n'exigeant pas la centième partie de travail ni de dépense.

Je suis honteux de raconter un exemple

de la malpropreté et du peu de délicatesse des misérables qui nous environnent, et que l'on auroit peine à croire si je ne pouvois renvoyer les incrédules à ceux qui ont parcouru l'Espagne et le Portugal, ou le continent du midi. Ce que fait le vulgaire dans ces pays-là se pratique ici par toutes les classes de la société; je veux dire la coutume choquante de chercher des poux dans la tête les uns des autres. Les deux sexes la suivent sans distinction, sur-tout les femmes, qui remplissent leurs heures de loisir de cet élégant amusement; et il est presque impossible, à moins que ce ne soit aux heures de repas et de la *sieste*, d'entrer dans une maison où il n'y ait pas quelques-uns des habitans ainsi employés. Je parle de cela aujourd'hui parce qu'en entrant dans l'appartement d'un prisonnier voisin (ci-devant homme respectable dans la province) je le vis, en conversant, poser délibérément la tête sur les genoux de sa femme, pensant que la présence d'un étranger ne devoit pas empêcher l'opération dont je viens de parler, qu'il paroissoit regarder comme une espèce de jouissance, car il continuoit fort tranquillement son discours pendant ce temps-là.

Chez nous une certaine maladie cutanée (1) est réputée très-désagréable, même par la basse classe, et nous en faisons un sujet de reproche à nos compatriotes du nord ; mais au Brésil c'est une maladie généralement avouée, et l'on n'y attache pas la moindre idée de honte ou de désagrément. Peut-être cela doit-il être attribué à ce qu'elle est fort commune et pour ainsi dire universelle ; les dames mêmes montrent leurs doigts *délicats* et se plaignent de la *saarn*. On ne cherche presque jamais à guérir cette maladie, et elle dégénère finalement en une espèce de lèpre écailleuse, particulièrement sur l'estomac des hommes, qui ont des ouvertures aux côtés de leurs chemises, quand ils sont en déshabillé, pour se gratter plus-à leur aise, ce qu'ils font devant tout le monde publiquement et sans rougir, regardant cette opération comme une marque d'aisance, de plaisir et de familiarité.

Je pourrois aller plus loin dans la description des manières vicieuses du Brésil, et terminer par celle du vice le plus infâme; mais j'ai déjà honte que ces pages contiennent de

(1) La gale. (*Note du Traducteur.*)

pareils stigmates sur la civilisation. Cependant la vérité exige ces relations, parce qu'il faut représenter les ombres les plus noires d'une nation, ainsi que ses jours les plus agréables, pour qu'on puisse se former une idée vraie de son caractère.

Le 15 septembre. Il y a maintenant quelque chose de très-pernicieux dans l'atmosphère; nous sommes tous malades, avec des fièvres légères et des maux de tête. Un homme de mon équipage est très-mal; tout le pays des environs se plaint, et le nombre de morts, comparativement à la population, est incroyable.

La petite-vérole fait de grands ravages, ainsi que les autres maladies, particulièrement à cause de l'ignorance avec laquelle on les traite: la saignée et les clystères de lait de femme étant les grands spécifiques. Le docteur Sangrado n'a jamais eu des disciples et des avocats plus fidèles que dans le Brésil. Pour de légères indispositions on saigne le malade deux ou trois fois, et dans les maladies graves, huit ou dix. Je visitai un pauvre diable qui avoit été saigné vingt-une fois dans l'espace de neuf jours pour un mal d'estomac; conséquemment je le trouvai à l'extrémité.

Je fis des remontrances contre cette absurde conduite, et m'efforçai de les convaincre de leur folie, d'avoir indistinctement recours à une opération si sérieuse que la phlébotomie; mais il n'est pas facile de déraciner les préjugés, et je n'espère pas qu'ils agissent autrement par la suite.

Le remuement et le bruit augmentent à mesure que le temps de notre départ s'approche. Tous les visages paroissent inquiets et indiquent l'anxiété. La réserve de la prison est considérablement abattue, et les sentinelles sont plus négligens, m'accordant une plus grande liberté de converser que je n'aie jamais eue depuis ma détention. Je me procurai une entrevue avec la Commission, et j'appris que nous serions transportés dans notre propre brigantin. Je réclamai de nouveau mon coffre, et l'on promit de me le rendre avant le voyage.

Un individu qui réside près de Coroa-Vermeille, port contigu à Santa-Cruz, me raconta qu'il étoit arrivé là une chaloupe en grande détresse, avec trois Anglais, dont le vaisseau avoit péri près de Sainte-Hélène; et qui, après un voyage de quinze jours sans subsistances et sans eau, étoient parvenus jusqu'à ce ri-

vage dans le plus grand épuisement et mourans. Ils reçurent des secours sur-le-champ; mais avant qu'ils fussent tout-à-fait rétablis, on les conduisit à Porto-Seguro, et on les mit dans le cachot que j'avois d'abord occupé avec la plus grande inhumanité, sous prétexte qu'il étoit douteux qu'ils fussent anglais : l'un d'eux mourut peu après sous ce surcroît de calamité; les deux autres plus robustes le supportèrent pendant quelques semaines, et il arriva alors un ordre de les transporter à Bahia.

Cet individu ne put me donner le nom des hommes ni du vaisseau naufragé (1), et je fus surpris qu'on ne m'eût jamais parlé d'une circonstance si récente et si intéressante. J'avois des doutes, que je communiquai à un ecclésiastique de mes amis, le curé de Villa-Verde, quand il vint me dire adieu; mais il m'assura que c'étoit vrai.

Le 22, un soldat nous apporta un paquet contenant quatre chemises de madame Lin-

---

(1) J'ai depuis pris beaucoup de peine pour vérifier cela, mais sans effet, sinon que l'on m'informa que l'un des survivans étoit contre-maître du vaisseau, et qu'on les avoit tous deux envoyés en Europe.

dley, que l'on avoit prises dans son coffre, et qu'on lui envoyoit pour faire le voyage, sans apologie et sans explication. Quand j'avois, quelques jours auparavant, parlé à la Commission et qu'elle m'avoit promis de rendre le coffre de hardes de mon épouse, j'avois dit entr'autres choses que cette dernière avoit un extrême besoin de linge, et ses membres adoptèrent cet heureux et délicat expédient de fournir à ses besoins au lieu de tenir leur parole.

Le jour du départ vient enfin d'arriver. Un messager nous l'a annoncé de bonne heure, et a causé un grand remuement, auquel j'ai pris part de bon coeur dans l'espoir d'un changement.

Le 23, vers les dix heures du matin, monsieur Germane, commis de la Commission, assembla les principaux prisonniers dans la salle du conseil, au nombre de vingt-cinq; les troupes, à la tête desquelles étoit le lieutenant, se formèrent en face de la prison, où nous les joignîmes, et elles nous conduisirent chez le ministre Claudio, où il nous attendoit avec les officiers de milice et les principaux habitans, pour former une procession et nous embarquer. Le ministre et les officiers de mi-

lice commencèrent la marche; au milieu d'eux étoient indistinctement les prisonniers d'état suivis des commis et autres officiers de justice; après ceux-ci venoient mes matelots chargés de bagage, sous les yeux d'un rang de soldats; les prisonniers de Carevellos marchoient après, gardés par un autre rang; l'arrière-garde étoit composée des prisonniers inférieurs, d'autres soldats, et d'un peuple immense.

Cette vue étoit tout-à-fait nouvelle; tout le pays étoit assemblé pour nous voir partir, et nous fûmes conduits de cette manière le long du penchant tournant de la colline jusqu'au rivage au-dessous. Je me retournai pour regarder cette multitude bigarrée, qui s'étendoit extrêmement loin, et se perdoit dans le détour du milieu de la montagne; mais on apercevoit encore sur le sommet quelques traîneurs, et le tout offroit une scène vraiment romantique.

Nous étions tous embarqués pour midi, et vers les deux heures on fit signal d'appareiller. Nous passâmes par-dessus le banc avec le brigantin sans accident, mais la polaque ne fut pas si heureuse, probablement parce qu'elle tiroit plus d'eau et étoit plus chargée, car à

peine eût-elle fait un quart de mille qu'elle échoua dans la vase, et nous continuâmes sous voile.

L'équipage du brigantin étoit composé de Portugais, et nous avions le pavillon de cette nation. Il y avoit à bord ma femme, moi, trois de mes matelots, et deux autres prisonniers, sous la garde d'un officier de justice, de six soldats et d'un caporal. La chambre étoit si pleine qu'on y étouffoit, et j'eus beaucoup de peine à conserver la possession d'un petit endroit séparé par une cloison.

Après une belle traversée, nous mouillâmes, le 26, dans la baie de Tous-les-Saints. Une chaloupe fut envoyée à terre avec un officier de marine pour faire un rapport au gouverneur, qui ordonna que tout le monde restât à bord jusqu'à l'arrivée de la polaque.

Le 27 septembre, un navire mouillé près de nous fit voile pour Lisbonne : que n'aurois-je pas donné pour pouvoir envoyer par ce canal des nouvelles de ma situation ! mais c'étoit impossible ; on ne me permit même pas de faire passer une lettre que j'avois écrite à monsieur Lisboa, négociant de cet endroit, pour l'informer de mon arrivée.

Le 28, la polaque arriva et la Commission débarqua aussitôt. Je restai dans l'inquiétude sur notre sort et les démarches que l'on feroit à notre égard ; mais cette anxiété fut bientôt dissipée : un sergent arriva vers les quatre heures dans une barge couverte, pour nous conduire au fort de mer, au centre de la baie, vis-à-vis la ville.

Il parut avoir des ordres si pressés qu'il nous donna à peine le temps de mettre dans la barge le peu de bagage que nous avions. Pendant le passage il nous dit que notre situation seroit beaucoup plus tolérable, non-seulement parce que nous jouirions du bon air d'un endroit si ouvert, mais encore parce que madame Lindley n'étant plus prisonnière, pourroit aller en ville quand elle voudroit. Cet aspect agréable des choses raviva nos esprits abattus; nous entrâmes dans le port du fort avec joie, et allâmes chez le capitaine. Nous fûmes un peu étonnés de la froideur avec laquelle il nous reçut, mais bien plus encore lorsqu'il nous montra le cachot du fort, et y fit mettre notre bagage. Voyant que les petites chambres attenantes à sa maison étoient occupées par des officiers et d'autres prisonniers, je crus que c'é-

toit un arrangement momentané, et je laissai partir le sergent dans cette idée ; mais à peine notre bagage y fût-il déposé que le capitaine nous ordonna d'y entrer, et un soldat attendoit à la porte avec une énorme clef pour la fermer. Surpris de ces apparences, je demandai qu'il fût permis à madame Lindley de passer sur le continent pour faire le plutôt possible des représentations au sujet de ce traitement ; mais le capitaine répliqua qu'elle étoit également comprise dans ses ordres pour être étroitement emprisonnée. Mon courage m'abandonna pour le moment, et ma femme éprouva les plus cruelles angoisses. Nous étions à l'entrée d'une cave obscure dont nous ne voyions pas l'extrémité, et l'idée que les portes alloient se fermer sur nous dans un pareil endroit, fit fondre mon épouse en larmes; elle implora un meilleur sort, mais sans succès; elle demanda la petite faveur que la porte restât ouverte le soir seulement, et s'humilia jusqu'à suivre le capitaine pour l'obtenir; mais c'étoit parler à des murs.

Pendant cette scène je gardai un profond silence, étant dans un état de stupeur; de noires images se présentèrent à mon esprit, et

je crus que nous étions alors condamnés à un cruel emprisonnement, sinon à quelque chose de pire. Je fus tiré de cette stupeur par le retour du capitaine, qui, produisant les ordres péremptoires du gouverneur, nous commanda durement d'entrer. Je priai ma femme de faire un effort de courage, et de calmer son agitation, qui étoit alors à un tel point que je pouvois à peine soutenir sa forme tremblante pour descendre les escaliers, ce que nous n'eûmes pas plutôt accompli que la porte se ferma sur nous, et que l'on poussa le lourd verrou.

Mes premiers efforts furent employés à calmer et à consoler ma chère compagne d'infortune, et à la réconcilier autant que possible à son sort affreux. Je réussis en partie; et les premières émotions étant passées, je la laissai examiner notre nouvelle prison. Quelques ouvertures de la porte permettoient à une sombre lueur de s'y introduire, et je vis par ce moyen que c'étoit une longue voûte, avec un lit de camp d'un côté pour servir de lieu de repos à ses habitans, sur lequel on avoit jeté pêle-mêle notre bagage. Je frémis de l'humidité de ses murs en allant jusqu'au bout, où

l'atmosphère étoit si épaisse que je pouvois à peine respirer, et je me hâtai de revenir en meilleur air près de la porte. Malgré la dureté apparente de M. Joaquin-Joze Veloze, capitaine du fort, je crus m'apercevoir qu'il paroissoit touché au moment même où il étoit sourd aux supplications de ma femme, et cela fut confirmé par son prompt retour. Il me conseilla d'envoyer un *recremento*, ou mémoire au gouverneur sur notre misérable situation, en m'offrant tout ce qui m'étoit nécessaire pour cela, et en promettant qu'il le lui feroit passer le lendemain matin. Je suivis son avis; je décrivis en termes pathétiques notre prison et son humidité; je me plaignis d'être traité comme un criminel ou un assassin; je fis mention de madame Lindley, et demandai pourquoi une femme éprouvoit tant de rigueur, remarquant que, dans ce siècle civilisé, c'étoit contraire aux usages de toutes les nations, et que les compatriotes femelles de son excellence auroient eu un traitement bien différent en Europe. Finalement je suppliai qu'on m'accordât un appartement décent, la liberté de prendre l'air et de l'exercice, et la permission d'avoir mon domestique.

Je joignis à cette remontrance une autre pareille pour le commandant Bras-Cardozo, en appelant à sa sensibilité comme *homme* et comme *époux*, et déclarai que si l'on ne faisoit usage de tant de sévérité que pour m'empêcher de communiquer avec qui que ce soit, je donnois ma parole d'honneur que je ne le ferois pas.

Après avoir fini mes lettres, l'approche de la nuit nous suggéra la nécessité de faire notre lit, et d'arranger nos petits meubles du mieux possible : tandis que nous en étions occupés, nous eûmes la satisfaction de voir venir un domestique avec une lampe et une grande jarre d'eau. La porte étoit à peine fermée qu'un officier du gouverneur m'appela au guichet, me donna de l'argent pour la semaine, en raison d'un crusado par jour, et une autre lampe toute neuve avec du coton pour servir de mêche. Ces apparences me chagrinèrent de nouveau, et me firent perdre l'espoir caché que j'avois conçu de mes pétitions.

Il étoit alors nuit, et la lampe nous découvrit une nouvelle source d'incommodités qui nous fit frissonner. Plusieurs centipèdes se promenoient sur les murs, et nombre de grosses

araignées qui sembloient venimeuses, sortirent de leurs trous, tandis qu'une nuée de sauterelles noires (telles que celles des Indes orientales, seulement plus grosses) voloient dans toutes les directions et tomboient sur nous. Le lit de camp et les litières en étoient couverts; mais nous n'avions aucun remède, et nous fûmes obligés de rester au milieu d'elles. Il paroissoit impossible de dormir, d'autant plus que nombre de rats se poursuivoient les uns les autres, et faisoient un bruit affreux, comme pour témoigner leur ressentiment de de notre intrusion dans leur triste habitation. Mais malgré tous ces inconvéniens, les inquiétudes de la journée m'accablèrent; je me soumis à ma cruelle destinée, et vers minuit je fermai mes paupières fatiguées. Madame Lindley ne fut pas si heureuse; elle passa la nuit dans un sommeil interrompu, fit des rêves horribles, et s'éveilla avec la fièvre.

Le 29 septembre, quand je m'éveillai, quelques rayons épars du soleil entrèrent à travers notre grille. Je me levai avec plus de courage, mais je me trouvai suffoqué d'avoir respiré le mauvais air, et je sentis un mal de tête et des vertiges. Après avoir pris quelques rafraîchisse-

mens, les rayons du soleil devenant plus forts, je fus tenté de faire un examen plus exact de notre cachot. Il étoit beaucoup au-dessous du niveau du fort ; la porte étoit composée de gros bois, avec des plaques de fer des deux côtés entremêlées de barres de fer ; et près de la porte, la muraille en face de la voûte avoit six pieds d'épaisseur. Il falloit descendre trois marches pour entrer dans le cachot, qui avoit environ cinquante pieds de long sur neuf de large, et autant de hauteur ; le lit de camp avoit une étendue de trente pieds, un passage étroit se trouvant à côté jusqu'au bout de ce lit, où le cachot étoit alors dans toute sa largeur l'espace de quelques pas, et sembloit terminer au centre de la tour. Au-delà étoit un réduit obscur voûté, dans lequel on voyoit un grand trou qui conduisoit à la mer au-dessous: une porte fermoit l'entrée de ce réduit ; je l'ouvris et j'y apercus une telle variété de vermines que je la refermai aussitôt en frémissant. La prison étoit par-tout si humide que nous le sentions déjà sur nos habits et nos litières. Nous ne pouvons certainement exister long-temps dans cette situation, et nous espérons que la Providence viendra à notre secours.

Le sergent qui avoit porté mes lettres revint vers les onze heures, et m'instruisit que le gouverneur avoit envoyé ma lettre pour la faire traduire, mais que le commandant Bras-Cardozo n'étoit pas à la maison. Il avoit à peine fini son rapport que nous fûmes agréablement surpris de voir entrer le commandant lui-même, avec deux sergens d'ordre, et aller chez le capitaine Velozo. Celui-ci vint au bout d'un instant, les portes s'ouvrirent, et il nous tira de cet affreux cachot.

Le capitaine nous invita tous dans son appartement, et après des félicitations mutuelles, le commandant m'informa qu'à la réception de ma lettre il s'étoit transporté chez le gouverneur, et qu'il avoit trouvé celle que j'avois envoyée au palais, traduite; qu'il avoit obtenu avec beaucoup de difficulté et à force de prières, un ordre de nous tirer du cachot, de nous faire avoir un appartement, et le château seulement pour prison; et que, pour prévenir toutes méprises, il avoit apporté l'ordre lui-même.

Je lui témoignai ma reconnoissance de sa bonté, car je la sentois vivement, et malgré mes efforts, elle parut dans mes yeux. Cet

homme généreux, qui fait exception et honneur à sa nation, ne voulut pas alors rester plus long-temps. Il nous serra la main, me dit de l'instruire de tous nos besoins, nous recommanda aux bons offices du capitaine Velozo, et, prétextant un engagement, nous quitta subitement.

Le capitaine Velozo nous introduisit à sa femme et à sa famille; il nous fit préparer une chambre et y fit porter notre bagage, nous montrant pendant ce temps-là la chapelle du fort qui tient à sa maison, et se conduisit avec la plus grande politesse. A environ midi, nous prîmes possession de notre nouvel appartement, qui est une petite chambre blanchie, carrelée, et ouverte jusqu'au toit. La porte donne sur la grande plate-forme du fort et nous sert en même temps de fenêtre.

Le capitaine Velozo nous fit donner à dîner, et nous permit à l'avenir de faire usage de sa cuisine, en un mot tout paroît nous promettre un agréable changement, au lieu de la misère dont nous étions menacés.

L'après-dîner nous nous promenâmes sur les remparts, qui commandent une fort belle vue de l'entrée de la baie du côté du sud; la

ville et la campagne, qui s'en éloignent du côté de l'est, s'étendant jusqu'à la pointe de Montserrat, et offrant une multitude de sites agréablement dispersés, de couvents, etc.; au nord on aperçoit un groupe d'îles éloignées (1), et à l'ouest du fort est la riche île d'Itaporica.

Le 30, j'eus le plaisir de la compagnie du capitaine Velozo, et je le trouve beaucoup plus intelligent que la plupart de ses compatriotes: ses talens ne se bornent pas à ceux de sa profession, à la géométrie et à la tactique; mais il entend bien l'astronomie, les autres sciences, et converse sur tous les sujets avec la facilité d'un homme instruit. Il est singulier qu'il soit né dans le pays, qu'il n'en soit presque jamais sorti, et qu'il ne doive son grade et la croix qu'il porte qu'à son mérite.

Le capitaine Velozo connoît bien l'histoire de son pays, et je me promets un fonds d'anecdotes amusantes et intéressantes dans sa société. J'apprends que mes matelots sont détenus au fort Barbalho, le capitaine militaire et les

---

(1) Les principales sont: *des Fratres, Mai de Deos, des Fontanas*, et *Maa-Huim*.

fils du ministre de Porto-Seguro, à San-Pedro; les prisonniers de Carevellos à Montserat, et le reste dans la prison de la ville.

Le fort de mer répète les signaux de tous les vaisseaux qui entrent dans le port, qui se font d'abord à San-Antonio-de-Bar, et sont annoncés ici par un coup de canon, avec un pavillon à trois couleurs pour un vaisseau à trois mats; un pavillon rouge pour les brigantins, et blanc pour les polaques. Pour ce service et les autres besoins du fort, il y a une garde de sergent de vingt hommes du régiment d'artillerie, que l'on relève le premier et le 15 de chaque mois, de sorte qu'il en est venu aujourd'hui une nouvelle.

Le 1er octobre, plusieurs parens du capitaine vinrent lui rendre visite, je suppose par motif de curiosité; nous fîmes une partie de cartes avec eux, après quoi les dames chantèrent; nous passâmes encore le 2 en famille avec eux, et si agréablement, que nous oubliâmes pour le moment tous nos chagrins.

Le 3, les parens du capitaine Velozo partirent après un dîner auquel nous avions aussi été invités. Les mets étoient simples, mais bien supérieurs à ceux de Porto-Seguro, et les

convives un peu plus rafinés; cependant ils avoient aussi la misérable coutume du pays, de se servir de leurs mains au lieu de couteaux et de fourchettes, quoiqu'ils n'en manquassent pas. Ils prennent d'abord un peu de viande (qui est toujours si cuite, qu'on la divise aisément), ensuite des légumes et de la farine. Ils trempent cela dans la sauce, l'huile, ou la soupe dont leurs assiettes sont pleines, le pressent dans la paume de la main, et en forment une boulette de la grosseur d'une savonnette, qu'ils mettent tout d'un coup dans leur bouche, et, pendant qu'ils la mangent, ils en font une autre.

Quelque *indélicat* et quelque dégoûtant que ce tableau puisse paroître, il n'est pas surchargé. Les deux sexes, et presque toutes les classes de la société, suivent cet usage. Quand ils sont avec des étrangers, s'ils prennent par hasard un couteau et une fourchette, ils sont bientôt fatigués d'une méthode si inusitée, si lente et si ennuyeuse, et ils les laissent involontairement tomber, reprenant leur ancienne coutume avec une ardeur redoublée. Il est vrai que, comme dans l'Orient, on vous présente de l'eau avant et après le repas; mais

cela n'excuse pas un usage aussi barbare et aussi sale.

Les femmes de tous les rangs, même les négresses, ont des chaînes d'or au cou qui descendent sur leur estomac. Elles sont en général d'une à trois verges de long, font trois à quatre fois le tour du cou, et ont pour pendant un crucifix, un saint, ou deux scapulaires d'or carrés (1), percés et relevés en bosse, de chérubins, etc. qui s'ouvrent comme un cadenat.

L'ouvrage de ces chaînes, et le poids des ornemens qui y sont attachés, marquent seuls le rang de celles qui les portent. L'épouse du capitaine Velozo en avoit hier une charge complète; tandis qu'une pauvre femme, venue pour affaire, n'avoit qu'une simple chaîne d'or avec deux scapulaires de soie. Ces scapulaires servent, non-seulement à des desseins religieux, mais ils renferment aussi des charmes pour guérir ou prévenir des maladies particulières, ou pour alléger de grandes

(1) On les appelle ici des *Benitos*. Ils furent originairement établis par saint Benoît, dont ils portent souvent l'image, et sont supposés préserver ceux qui les portent de l'influence du diable, etc., etc.

afflictions. Je ne sais si les habitans ont adopté cette superstition d'après les nègres de la côte de Guinée, leurs esclaves, ou d'après quelque autre cause, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils y sont adonnés.

Après une fièvre violente, j'en eus une avec accès, qui me tourmenta pendant quelque temps. Un individu de Caravellos m'offrit un charme infaillible qui la feroit, dit-il, disparoître à l'instant. Je refusai; mais il fit tant d'instances que, pour ne pas l'offenser, j'acceptai. Il décrivit sur-le-champ son charme d'une forme curieuse triangulaire. Je devois porter cela sur mon cœur, et tous les jours à midi répéter un certain nombre d'*ave maria*, de *pater noster*, et de *deo gloria*, avec la précaution de ne jamais le quitter, sous peine du retour de ma maladie. J'aurois ici inséré la description de ce spécifique *infaillible*, pour le bénéfice de ceux de mes lecteurs anglais qui se laissent trop aisément tromper par de semblables impostures, sous le titre de pillules ou poudre infaillible; car je crois qu'ils sont tous également *utiles*, quoique le charme du Brésil soit plus innocent; mais malheureusement pour eux et pour moi, il a été saisi avec mes

autres papiers, et ne m'a jamais été rendu.

Le 5, il vint un ordre pour que je joignisse M. Claudio, juge criminel, à bord du brigantin. Je le trouvai avec un commis, un interprête, et sa suite; il y avoit une barge le long du bord pour transporter la cargaison : cette opération fut commencée aussitôt après mon arrivée, et continua jusqu'au soir. Tout ce qu'il y avoit à bord fut enlevé, et on en prit note.

Le 6, on me fit venir à la Douane, où étoit assis, en grande cérémonie, le juge Claudio et les autres principaux officiers, pour être témoins à la décharge de la barge, et au dépôt de la cargaison dans les magasins royaux, où l'on doit l'examiner demain. Je fis, dans ce moment, une nouvelle pétition pour obtenir mon coffre, etc.

Du 7 au 10, je trouvai la même assemblée que la veille. L'examen de la cargaison du brigantin commença; chaque article fut particulièrement inspecté; les belles marchandises étoient dans le plus mauvais état, et presque gâtées, à cause de l'humidité, des rats, des sauterelles et autres insectes destructeurs: on ne les reconnoissoit plus. On pouvoit attribuer cet état de dépérissement au manque

de soin qu'elles avoient éprouvé pendant plusieurs mois, dans une cale humide, toujours fermée, et pleine de vermine. D'ailleurs elles avoient été sujettes, durant tout ce temps-là, aux vicissitudes de la zône torride ; c'est-à-dire à des pluies excessives pendant quelques jours, suivies d'un soleil brûlant. On fit aussi l'estimation du tout ; mais on l'estima très-bas, même pour l'état où il se trouvoit, et deux cents pour cent au-dessous de sa valeur sur les lieux ; les officiers, en agissant de cette manière, avoient probablement quelques vues cachées. Après cette farce de justice, le ministre Claudio et autres me demandèrent, avec beaucoup de formalité si la cargaison qu'on venoit d'examiner étoit de même que lorsqu'on me l'avoit prise. Je répondis positivement que non, puisqu'elle étoit considérablement avariée quant à la qualité, et très-diminuée quant à la quantité, par le pillage, ou autres voies, et je prouvai sur-le-champ mon assertion, par le moyen de mes livres (qui étoient en leur possession) concernant chaque article. Cette particularité déplut au principal ministre, ce dont je me souciois fort peu, et la cour s'ajourna.

Le 10, mes matelots m'écrivirent pour m'exposer qu'ils n'avoient que seize sous par jour, ce qui suffisoit pour leur procurer des subsistances, mais point de vêtemens, chose dont ils avoient le plus grand besoin, puisque deux d'entre eux n'avoient pas de chemise. Je fis mention de cet objet à la Douane, et demandai qu'on leur envoyât à chacun une chemise de celles de la cargaison; mais on refusa de souscrire à ma requête: le ministre eut néanmoins la condescendance de leur faire donner leurs coffres (alors vides), les restes d'un barril de bœuf, et du riz endommagé, ces choses étant regardées comme de nulle valeur. En même temps on me rendit le coffre si longtemps attendu, et plusieurs autres bagatelles; mais on ne me donna ni livres ni papiers.

On en avoit soustrait la plupart des articles les plus précieux, ce que je représentai sans hésiter, et j'en fis l'énumération; mais cela ne me servit de rien, et je revins au fort encore très-content de ce qu'on avoit bien voulu m'accorder.

Le 10, l'inventaire et l'estimation risibles de la cargaison étant terminés, le ministre et sa suite signèrent le procès-verbal, ce que je re-

fusai absolument de faire quand mon tour fut arrivé ; monsieur Claudio insista sur ce que je signasse, et sur un second refus de ma part, me menaça de toute espèce de sévérité si je ne voulois pas obéir. Ayant déjà éprouvé les effets de son autorité, je me soumis avec répugnance, considérant que c'étoit un acte forcé, puisque cet homme prenoit lâchement avantage de ma position comme prisonnier, et qu'un pareil acte ne pouvoit me lier en aucune manière.

Le 12, l'examen, etc., du navire fut interrompu par la célébration de la naissance de don Pedro de Alcantaros, fils aîné du prince du Brésil. On tira vingt coups de canon du chantier, et le fort où j'étois prisonnier répondit par un nombre égal.

Le 13, j'allai à bord du malheureux brigantin, accompagné de M. Claudio et de plusieurs officiers du chantier. On en fit l'estimation comme on avoit fait celle de la cargaison ; mais elle fut encore plus ridicule, puisqu'on n'évalua le navire qu'à six cent mille reis, ou cent quatre-vingt-trois louis, quoiqu'il eût été vendu six cents louis au Cap, comme prise, dix-huit mois auparavant. D'ailleurs j'avois fait faire plusieurs additions et

réparations dans le corps du bâtiment, dans les voiles et les agrès; de sorte que lorsqu'on me le prit à Carevellos, il valoit beaucoup plus que lorsque je l'achetai. On exigea cependant ma signature, et je la donnai avec la même pensée qu'auparavant, c'est-à-dire que, comme elle étoit forcée elle n'étoit pas valide. Cela terminant tout-à-fait l'affaire, je demandai copie des procès-verbaux, en offrant de payer la transcription; mais le seigneur Claudio me refusa tout net, en disant que c'étoit contraire aux usages de leurs cours de justice. Je fus reconduit au fort, et vis en passant les agrès et autres apparaux du brigantin que l'on envoyoit par eau à un magasin royal fort éloigné. Le vaisseau resta à l'ancre vis-à-vis la douane, seulement avec ses grands mâts.

En réfléchissant au passé et à ma situation actuelle, cette réflexion m'accabla d'autant plus que le 13 étoit le jour de ma naissance: j'entrois dans ma trente-unième année.

Grand Dieu! que les années précédentes se sont écoulées avec délices comparativement à la dernière! Il y a dix ans j'étois à pareil jour à Londres, au milieu de mes amis, maintenant malheureux prisonnier!

Cette pensée étoit trop humiliante ; je pris un peu de courage, je la rejetai, et résolus d'être au-dessus de ma destinée. Je fis venir du continent des comestibles pour dîner ; j'invitai le capitaine et sa famille, en lui demandant la liberté de me servir de ses appartemens, le mien étant trop petit et trop incommode. Il m'accorda volontiers cette permission et envoya chercher au moins douze de ses amis qui firent honneur à la table, et la journée se passa fort agréablement.

Le 14 et le 15, je fis une pétition à M. Francisco da Cunha Menezès, gouverneur-général, pour obtenir une audience, souhaitant connoître, s'il étoit possible, ce qu'il vouloit faire de moi ; mais je ne reçus aucune réponse.

Le 16, je fus surpris de recevoir une visite de M. Germane, commis de la Commission, qui apportoit copies des inventaires, etc. faits dans la semaine (qu'on devoit envoyer à Lisbonne), avec un ordre du ministre pour que je signasse aussi ces copies. Comme j'avois signé les originaux, je crus qu'il auroit été inconséquent de refuser dans ce cas-ci. Je saisis cette occasion pour demander combien de temps on avoit dessein de nous retenir, et comment se

termineroit enfin cette affaire. M. Germane m'assura qu'on devoit bientôt nous envoyer à Lisbonne.

Le capitaine du fort fait dire régulièrement la messe les dimanches et fêtes, dans une chapelle destinée à cet office : c'est un Franciscain qui s'acquitte de ce devoir, moyennant quarante-huit sous par messe. Il est parent de la famille et reste ici quelques heures après le service pour se reposer ; mais il est obligé de retourner au couvent avant l'heure des vêpres sous peine d'expulsion, à moins qu'il n'ait obtenu de son supérieur permission de s'absenter.

En conversant avec le capitaine Velozo, il convint de la justesse de mes remarques, que le Brésil, considérant son étendue, sa population, et le nombre d'années qu'il est colonisé, offre peut-être le plus grand manque de génie et d'activité de tous les pays du monde ; au moins est-il certain qu'il ne fait aucun effort pour obtenir ces qualités.

Au commencement de la découverte, les Jésuites s'occupèrent des productions du pays, des moeurs des habitans, des noms des nations, et de nombre d'autres observations gé-

néralement faites par les Européens. Je ne sais si les bons pères reçurent des ordres contraires de la part du Gouvernement, ou s'il y eut d'autres motifs ; mais toutes les recherches de ce genre cessèrent au milieu du dix-septième siècle. Maintenant que le monde est si éclairé, il est singulier que ces recherches ne soient pas reprises par la nation ; mais elles ne le sont pas. Il faut cependant en excepter le père François Augustin, prêtre de Bahia, à qui je fus présenté dans mon dernier voyage. Son père étoit un riche négociant, et trouvant que le jeune François avoit un goût particulier pour l'étude, il le destina à la prêtrise. Depuis la mort de son père, qui lui a laissé de la fortune, le fils ne remplit aucune des fonctions de son état, mais se livre entièrement à la jouissance de son goût favori.

Toutes les sciences lui sont familières ; la botanique est celle qu'il aime le plus, et il étoit impossible qu'il choisît une branche qui lui offrît un plus vaste champ pour l'observation, dans un pays dont les sources inépuisables de ses productions naturelles sont encore inconnues, et enrichiront infiniment le monde quand on les aura découvertes.

Pour avoir les qualités requises aux différens objets qui occupoient son attention, le père Augustin apprit le français et l'anglais; et, à force d'étude, s'y perfectionna sans le secours d'aucun maître. Quand je le vis, sa bibliothèque contenoit de bons ouvrages dans ces deux langues.

En français j'y trouvai l'*Encyclopédie*, *Buffon* et *Lavoisier;* en anglais des ouvrages philosophiques d'*Histoire naturelle*, d'*Économie politique* et des *Voyages*, et il avoit fait venir de Londres un appareil complet d'astronomie.

Il louoit sur-tout l'*Histoire de l'Amérique* par Robertson, la *Richesse des nations* par Smith, en regrettant en même temps que son système fût si peu suivi dans le Brésil.

Pour me faire voir qu'il étoit en quelque sorte instruit de nos discussions politiques, il me montra les ouvrages de Payne, et parut appuyer quelques-unes de ses opinions. Le père Augustin a divers articles précieux des genres marins, fossiles et minéraux. Ses découvertes botaniques sont nombreuses, et il me fit voir quelques plantes d'une nouvelle espèce; il arrange le tout selon le système de Linnée, et l'envoie à Lisbonne.

Il n'y a pas de pays où il y ait moins de subordination qu'au Brésil. La France, à l'époque de l'anarchie la plus complète, ne le surpassa jamais à cet égard. Le domestique blanc converse familièrement et sur un pied d'égalité avec son maître, trouve à redire à ses ordres, en murmure même quand ils sont contraires à *son opinion*. Le maître ne s'en offense pas et cède souvent au valet.

Les mulâtres et même les nègres en font autant; en un mot, personne n'est ici humilié, sinon le malheureux Indien, qui est assujéti aux travaux les plus durs et les plus avilissans.

La même licence règne dans la marine et dans les troupes de terre. Il est rare qu'un capitaine donne des ordres sans que les matelots fassent des remontrances, et ce n'est plus pour lors qu'une scène de désordre et de confusion. En conséquence, chaque officier se promène sur le pont avec un gros bâton, comme marque d'autorité, et s'en sert selon l'occasion pour faire exécuter les manœuvres du navire.

Le capitaine du fort où je suis traverse la plate-forme avec une paire de braies de gros coton de couleur, une veste pareille, et un

bambou à la main pour faire faire l'exercice à son détachement d'artilleurs, qu'il traite de camarades. Je ne pus m'empêcher de faire quelques observations sur son gourdin ; mais il répliqua que sans cela il seroit impossible de faire le service.

J'ai souvent vu, à Porto-Seguro, le lieutenant, le sergent et un simple soldat jouer aux cartes ensemble ; tandis que le capitaine militaire lui-même, et d'autres habitans respectables parioient sur la partie et y prenoient part. Cette liberté sans réserve produit les plus mauvais effets ; aucun ordre n'est exécuté sur-le-champ, et les étrangers qui s'attendent à une autre manière de service, sont souvent insultés. J'attribue cette familiarité indistincte à l'ignorance du pays, puisque aucune nation ne prétend à plus de réserve et de hauteur que les Brésiliens ; cependant aucune n'en a réellement si peu dans la société.

Comme le fort où je suis est situé dans une île au milieu des vaisseaux, cette circonstance diminue mon ennui par la variété d'objets qui s'offrent continuellement à ma vue. Il passe souvent des bandes de musiciens dans des barques pour aller célébrer l'anniversaire de quel-

que saint, ou quelque autre fête, qui jouent tout le long du chemin. Il est aussi d'usage que les navires marchands qui arrivent d'Europe prennent de la musique, ainsi que lorsqu'ils partent, et le premier jour de leur chargement: ce qui nous donne continuellement des concerts avec des sons charmans sur l'eau.

Ces musiciens sont nègres, et élèves des différens carabins de la ville, qui sont de la même couleur, et ont été musiciens ambulans de temps immémorial. Ces chirurgiens-barbiers ont toujours à leurs ordres une troupe de musiciens et beaucoup d'élèves, dont les sons discordans écorchent les oreilles quand on passe par les lieux où ils s'exercent. Quelque nombreux que soient ces noirs enfans de l'harmonie, ils trouvent toujours de l'emploi, non-seulement dans les endroits dont je viens de faire mention, mais aussi à l'entrée des églises quand il y a quelque fête. Ils y jouent des morceaux fort gais sans s'embarrasser de la solemnité qui règne dans l'intérieur.

Le 4 novembre je fus sommé de me rendre à terre pour être confronté avec les individus compromis dans mon affaire. Je m'y rendis de bonne heure, et j'attendis pendant plusieurs

heures, dans une salle au-dessus de la prison, l'arrivée du ministre Claudio. Je m'occupai, pendant ce temps-là à visiter la prison et à converser avec le geolier et un prêtre européen incarcéré depuis près de quatre ans pour quelques affaires pécuniaires de paroisse. Ces deux hommes me parurent fort intelligens et très-communicatifs. Comme il étoit dejà tard avant que mon affaire fût prête, on me remit au lendemain.

Elle fut néanmoins terminée le jour suivant, et M. Claudio m'informa que tous les examens étoient finis à mon égard : l'interprète fut congédié. Je demandai copie de toute la procédure, ce qui me fut refusé.

La forme de tribunal par lequel je viens d'être examiné s'appelle *cariacao*, les témoins *coriente*, et l'accusé *cariade*. Un homme est ici arrêté, incarcéré et l'on reçoit des dépositions contre lui. Après un emprisonnement plus ou moins long, selon le crédit du prisonnier, il est examiné, ses réponses sont mises en écrit et signées, après quoi il est reconduit en prison. On laisse alors écouler quelque temps, selon l'importance de l'affaire, puis le cariacao a lieu. L'accusé est confronté avec

l'accusateur, l'acte d'accusation lu, et le prisonnier sommé de se défendre. Après avoir dressé procès-verbal de cette confrontation, on relit aux témoins le premier examen du prisonnier, on écrit de même leurs remarques, et tous ces papiers sont signés par les deux parties. C'est un juge ou ministre qui s'acquitte de cette fonction, avec l'aide de deux commis; il y met aussi sa signature pour constater l'authenticité des pièces.

Ces pièces passent ensuite à la cour de justice, qui décide finalement la question et prononce la sentence. Dans certains cas, il y a appel à la grande cour de Lisbonne, ou l'on a recours à la clémence du prince.

Le 8, le maître d'une polaque entrée la veille, étant venu rendre compte au fort de l'endroit d'où il venoit, etc., usage auquel sont assujétis tous les navires marchands portugais, je trouvai que ce capitaine étoit de Madère, et parloit bien anglais, ayant été élevé dans le commerce de Londres. Il n'y a que ceux qui se sont vus dans des circonstances semblables aux miennes qui puissent concevoir combien il est agréable de rencontrer même un étranger avec lequel on peut échan-

ger ses idées dans sa langue natale, et apprendre des nouvelles de ce qui se passe dans le monde. Car, quoique je parlasse quelquefois avec l'interprète, ce n'étoit que sur mes affaires et en présence du ministre. Il auroit été fort inutile de demander des nouvelles aux habitans du Brésil : je n'ai jamais vu un peuple si bête et si peu curieux. Les Brésiliens ne connoissent que les principales affaires publiques, telles que la paix ou la guerre, et étant eux-mêmes insoucians, sont surpris de trouver un esprit de curiosité chez les autres. Que j'éprouvai donc de satisfaction en conversant avec cet étranger! Il m'offrit ses services, et j'en profitai pour faire passer une lettre à mon équipage, et une autre à l'interprète.

Une chose qui me surprit et m'effraya en même temps, fut la manière dont le capitaine Velozo fait sécher la poudre quand elle est humide. Tous les navires en arrivant dans la baie, les vaisseaux de guerre exceptés, sont obligés de déposer toute leur poudre dans le fort de mer. D'ailleurs le fort en contient déjà une assez grande quantité pour son usage, de sorte qu'il n'y en a jamais moins de cinq cents barils, et quelquefois le double. Cette

poudre est mise dans quatre casemates arquées de la batterie d'en haut (1), qui sont fermées chacune d'une grille et d'une porte de fer. Il s'en trouve toujours beaucoup de mouillée à cause de l'humidité du fort. Le capitaine la fait sécher au soleil, la passe au tamis et la remet en barils, employant journellement des soldats à cet ouvrage. L'endroit qu'il a choisi pour cette opération n'est point à dix pas de la porte de sa cuisine et en plein air. Ces circonstances, jointes à l'extrême insouciance de ceux qui travaillent, me causent des alarmes continuelles; et elles sont d'autant plus fondées que les portes des magasins sont ouvertes pour les aërer; de sorte que la plus petite explosion de la poudre qui sèche communiqueroit au reste.

J'ai pris la liberté de faire des remontrances au capitaine à ce sujet, et lui ai indiqué d'autres endroits du fort où il y auroit infiniment moins de danger. Il convint de la justesse de mes observations; mais il dit que ces positions fourniroient aux soldats des occasions d'en dérober; de sorte que, pour la valeur de quelques livres

(1) *Voyez* la description de Bahia.

de poudre, qui est tout ce qu'on pourroit emporter, il s'expose, lui, sa famille, tous ceux qui sont dans le fort, et le fort même. Je ne crois cependant pas que cette *économie* soit pour épargner les munitions de sa majesté très-fidelle; je m'imagine plutôt que le capitaine Velozo en fait un petit commerce, au moins il ne lui en échappe pas la plus petite quantité, et il tient compte de tout ce qu'il fait tirer, même jusqu'à une demi-once.

Le 10 novembre, un vaisseau de 74 canons arriva avec un pavillon de chef d'escadre; il salua le fort de vingt-un coups de canon, et on lui en rendit dix-neuf. Environ une heure après il vint au fort un message du palais pour informer Velozo que le commodore Campbell (Écossais) s'étoit plaint au gouverneur de ce qu'on ne lui avoit pas rendu son salut par un nombre égal de coups de canon, et pour en demander la raison. Le capitaine fit réponse que les ordres précis du prince à toutes les forteresses étoient de tirer deux coups de canon de moins pour un commodore, après quoi M. Velozo me dit que ses ordres étoient de tirer un nombre égal de coups pour un amiral, deux coups de moins pour un commodore, et

quatre de moins pour un capitaine : aux vaisseaux de guerre étrangers on rendoit le même salut ; pour les navires marchands et étrangers on tiroit quatre coups de moins, et aux navires marchands portugais on ne rendoit aucun salut.

Cependant le commodore Campbell ne fit pas beaucoup d'attention à ces formalités, car un navire marchand portugais étant entré le 11 et ayant salué de neufs coups de canon, le commodore y répondit par un nombre égal, au grand bouleversement de l'*étiquette* de notre capitaine, qui dit malicieusement « qu'il » regardoit le fort comme le *chapeau* du » gouverneur, et qu'il ne vouloit pas l'ôter dans » les occasions triviales ».

Le 12, un message de la part du gouverneur fit savoir que le commodore Campbell visiteroit le fort dans la journée. Il vint en conséquence, accompagné de l'intendant de la marine, du commandant Bras-Cardozo et d'autres officiers de marine. Après avoir examiné le fort et entendu une explication sur le mode de saluer, il nous rendit une visite, et s'informa depuis quel temps j'étois en prison et quelle en étoit la raison. Il se retira en m'as-

surant que je pouvois compter sur ses services, me pria de lui écrire sous quelques jours, si avant cette époque on n'avoit pris aucune mesure favorable à mon égard.

Le commodore Campbell est poli et affable dans ses manières ; cependant il sait conserver sa dignité, sur-tout avec les Portugais, dont il connoît bien la langue : comme marin, on dit qu'il est actif et expérimenté, et très en état de remplir le poste qu'il occupe.

Le 13, soit que le capitaine du fort eût fait la veille une excuse non admissible (en attribuant peut-être à ses ordres un manque de politesse que le gouverneur désavouoit) ; ou soit pour quelque autre cause, l'intendant de la marine vint le voir, et le résultat de cette visite fut que le capitaine Velozo se transporta à bord du vaisseau de 74 pour s'excuser de n'avoir pas rendu le salut du commodore par un nombre égal de coups de canon : à son retour, qui ne fut pas long, il tira les deux malheureux coups omis.

Je sais que le capitaine Velozo avoit la première fois obéi à ses ordres ; néanmoins il consentit à la démarche humiliante d'avouer qu'il avoit commis une faute dont il n'étoit

réellement pas coupable. Mais dans ce gouvernement despotique, il faut obéir implicitement aux ordres les plus impérieux et les plus contradictoires.

Le 15 matin, nous fûmes éveillés par un salut à l'anglaise à notre porte. Nous vîmes, avec le plus grand étonnement, mon contremaître et mes matelots mis en liberté la veille par un officier du palais. Il leur dit d'aller où bon leur sembleroit, et que le Gouvernement ne leur accordoit plus rien.

Les pauvres diables étoient accourus au fort, s'imaginant me trouver dans la même position; mais malheureusement il n'en étoit pas ainsi.

Le même soir, le gouverneur fit une visite au commodore Campbell, en grande cérémonie; ce dernier le reçut avec des hommes sur toutes les vergues, et avec un salut royal que le fort rendit.

Au moment où le commodore mit à la voile, il étoit nuit, et il fit un second salut, ce qui mit le pauvre Velozo dans le plus grand embarras, parce qu'il ne fut pas en état de le rendre, n'ayant que dix canons chargés. Il envoya aussitôt une excuse au gouverneur, en l'infor-

mant qu'il étoit impossible de charger les canons dans une nuit aussi obscure, et qu'il rendroit le salut le lendemain matin; mais le gouverneur lui fit une réponse fulminante, et força notre capitaine à faire l'*impossible*. En conséquence, après deux heures de travail et d'efforts, il parvint à charger onze canons de plus, et tira, à dix heures, vingt-un coups, au grand étonnement de la ville et de ses environs.

Les divers détachemens de l'artillerie royale que j'ai vus jusqu'ici dans le fort sont les êtres les plus misérables qui aient jamais été honorés du nom de soldats. Ils ont, pour uniforme, un habit bleu fort court, tout usé, et en général rapetassé ou déchiré; une veste blanche de gros coton, une culotte de même étoffe, un mouchoir blanc, mais pas tous, avec les restes d'une mauvaise chemise. Leurs cheveux sont couverts de poudre, leurs chapeaux aussi différens qu'il y a d'individus, et ils portent des guêtres de toile peinte : quand ils sont dans le fort, on leur ôte cet habillement, que l'on conserve avec soin. Il ne leur reste plus alors qu'une mauvaise chemise et un vieux caleçon; souvent même ils ne portent qu'un caleçon, excepté les sentinelles. Ces soldats sont

en général des enfans ou des ombres d'hommes : sur vingt, il n'y en a guère que cinq en état de faire le service, et ils sont tous indolens et affoiblis par les maladies et la malpropreté. On en voit de toutes les couleurs, depuis le blanc européen jusqu'au brun le plus foncé des mulâtres du Brésil. Je ne suis pas surpris de leur misère; je ne conçois au contraire pas comment ils peuvent exister, ne vivant que de bananes et de farine de manioc, avec un poisson ou deux de temps à autre, parce que leur solde ne leur permet pas d'avoir d'autre nourriture. Ils n'ont que quatre sous par jour, sur quoi on leur fait encore une déduction pour l'habillement.

Nous éprouvâmes le 18 un grand orage, avec beaucoup d'éclairs. La chaleur excessive qui suit le cours du soleil dans ce pays-ci, remplit l'air de particules ignées qui produisent quelquefois les plus funestes effets. Cet orage nous causa de vives alarmes, à cause de la quantité considérable de poudre déposée dans le fort, et parce qu'il n'y a pas de par-à-tonnerre; car il doit nécessairement y exister une grande attraction, provenant de sa position isolée dans la baie.

L'interprète me fit, le 19, une visite formelle pour m'informer qu'au lieu d'être envoyés à Lisbonne, il falloit que nous restassions au Brésil jusqu'à ce qu'on eût reçu des réponses aux premières dépêches. Il m'annonçoit en même-temps que, pour rendre notre situation plus agréable, le gouverneur avoit dessein de nous permettre de venir en ville; qu'afin d'obtenir cette faveur, ce dernier me conseilloit de présenter une pétition dans laquelle je prétendrois être malade, et de me faire donner des certificats de médecins et de chirurgiens, que je joindrois à la pétition, l'assurant en même temps que ma vie étoit en danger si je restois si étroitement resserré. Il ajouta que pour lors le gouverneur prendroit sur lui de me donner la ville de Bahia pour prison. Je lui répondis que je ne connoissois aucun médecin qui fût dans le cas de faire une pareille assertion; mais il me dit d'être tranquille à cet égard, et que, pour mille réis (un peu plus d'un louis), il se chargeoit de m'apporter tous les certificats nécessaires, sans même qu'on vînt me visiter, et il s'en alla pour exécuter sa promesse.

Il revint effectivement le 20, avec deux

certificats signés de MM. Joa-Dias da Costa, chirurgien, et de Joze de Lima, médecin, tous deux célèbres dans la ville, qui attestoient, *sur les saints évangélistes*, que M. Thomas Lindley étoit très-malade d'une grande chaleur par tout le corps, ce qui avoit amené les hémorroïdes, affectoit d'ailleurs tout le système, et mettoit sa vie en danger, et que, pour prévenir les suites les plus sérieuses, il étoit absolument nécessaire qu'il eût la liberté de venir en ville, pour y prendre les avis et rafraîchissemens qu'elle pouvoit fournir. J'envoyai tout cela au gouverneur.

Le 1er décembre, l'interprète vint nous annoncer, de la part du gouverneur, qu'il nous donnoit la ville pour prison, à condition que nous rentrerions le soir dans un fort, et que, pour nous accorder une plus grande latitude, il nous laissoit le choix du fort Barbalho et de celui de Montserrat. Nous choisîmes Barbalho.

En conséquence nous quittâmes le 4 le fort de mer, et nous nous rendîmes au fort Barbalho, où l'on nous donna une des meilleures chambres, qui n'étoit cependant qu'un triste

logement de six pieds carrés, avec une seule fenêtre. Son plancher de briques ne paroissoit pas avoir été lavé depuis un siècle. Ses murs, autrefois blancs, étoient tendus de toiles d'araignées et d'insectes. Dans un coin on voyoit deux tablettes et une armoire couvertes d'une sale poussière. D'un autre côté il y avoit une mauvaise porte, chancelante sur ses gonds, qui donnoit sur un appartement obscur, à travers les trous de laquelle plusieurs femmes regardoient pour nous voir entrer. En un mot, l'ensemble de ce nouvel appartement me fit regretter le fort de mer, et il n'y eut que ma liberté partielle qui pût compenser ce changement.

Le capitaine *Joachim-Alberto Matos* nous reçut en s'excusant de ce que la maison de Sa Majesté étoit en si mauvais état, ce qu'il attribua à la parsimonie du Gouvernement. Il nous montra, sous l'appartement, une espèce de cuisine pour notre domestique, et ouvrit la chambre adjacente qu'il nous offrit aussi; mais elle étoit si sale que nous la refusâmes. Le soir, le capitaine Matos, sa femme, sa fille et ses deux fils, suivis d'esclaves, de leurs amis, etc., vinrent nous féliciter, et restèrent

assis pendant deux heures, avec toute cette insipide formalité qui est ordinaire chez eux.

Le fort Barbalho est situé hors de la ville, sur un endroit élevé, et commande deux passages importans de l'intérieur de la péninsule. C'est un carré irrégulier qui fait face aux quatre points cardinaux de l'horizon. Deux de ses coins sont composés d'un bastion quadrangulaire, et les autres forment une demi-lune. Le fossé qui l'environne est profond, et il y a à l'entrée un pont-levis. Toute la structure en est forte et en bon état. On voit quelques canons épars dans les embrasures; mais absolument dépéris et ruinés par le temps et le manque d'entretien. La maison du commandant est sur le côté sud du rempart, et se trouve dans un état de délabrement. On entre dans le fort même à travers une tranchée droite et profonde, avec une porte extérieure, et par une autre qui conduit à une place couverte de verdure au-dessous des remparts, le long des deux côtés desquelles sont plusieurs appartemens (les casemates du rempart) bâtis sur des arches. Ces logemens ont depuis peu été occupés par plus de trois cents prisonniers français pris sur la côte dans le cours de la der-

nière guerre; et s'ils étoient bien entretenus, sont fort bons pour cet usage, la place sur laquelle ils donnent ayant assez d'air, d'espace pour prendre de l'exercice, et un supplément d'eau dans un réservoir au centre.

La casemate particulière où l'on mit les matelots de mon brigantin, et où ils étoient enfermés tous les soirs, est petite, avec une grille; un égout venant d'en haut, passe sur le derrière, et émet une puanteur intolérable. Je fais mention de cette circonstance pour prouver leur haine marquée, et leur manque absolu d'humanité dans cette occasion, puisqu'il y avoit tant d'autres casemates vacantes, plus spacieuses et plus commodes, et sans l'inconvénient dont je viens de parler. Pendant leur détention, six soldats montoient la garde; mais maintenant on n'en voit pas un, et le fort n'est occupé que par ses paisibles habitans, excepté quelques blanchisseuses noires qui viennent tous les jours au réservoir pour prendre de l'eau.

La même compagnie de la veille vint sur le soir présenter ses respects (ou plutôt satisfaire sa curiosité), et remplit presque notre petite demeure. Après être restée pendant quelque

temps, nous fûmes surpris qu'on nous introduisît cinq étrangers armés d'épées et d'un gros bâton ; je ne fus pas étonné de leur apparence subite, parce que je connoissois les manières de la nation; mais je ne pus m'empêcher de leur demander pourquoi ils étoient ainsi armés; ils répondirent que c'étoit pour se défendre contre les attaques des nègres et d'autres coquins qui infestent le voisinage.

Quelques chuchotemens entre eux et l'air sombre et scélérat d'un individu de leur compagnie me firent éprouver une sensation désagréable, qui fut encore augmentée, parce qu'un soldat appela le capitaine Matos, et que nous le vîmes ensuite converser avec un aide-de-camp du gouverneur. L'ensemble de cette scène nous alarma, et excita en nous un soupçon pénible qu'il étoit question de quelque nouvel événement; cependant nos craintes furent bientôt dissipées par le départ de tous ces gens ; mais il se passa quelques heures avant que le sommeil vînt chasser les idées que l'imagination s'étoit formées.

Je profitai de ma nouvelle position pour aller à la ville, où je présentai mes respects à M. Bras-Cardozo, et où je reçus les fé-

licitations de plusieurs amis sur cet allégement à mes peines.

Je retournai vers midi, et fus informé que le capitaine Matos m'avoit fait demander pendant mon absence. J'allai chez lui pour en connoître la cause. Il saisit cette occasion pour me montrer sa maison, et (ne soyez pas surpris lecteur) sa *fabrique,* car il avoit originairement été orfévre: il continue toujours le même métier, et l'on ne regarde pas cela comme dérogatoire à son grade militaire dans le régiment d'artillerie ou comme commandant du fort. Il employe maintenant vingt-quatre ouvriers qui remplissent tous les appartemens de la maison, excepté celui que j'occupe et un petit oratoire.

Comme fabricant, il conduit sa barque avec beaucoup de succès ; chaque branche est séparée et a ses ouvriers respectifs : ce sont principalement des blancs et des mulâtres libres à qui l'on paye un petit salaire, et auxquels on fournit le logement d'un côté des casemates, qui est arrangé pour cela. Que ce mélange des rangs de la société nous paroîtroit dégradant selon nos idées ! car, en admettant que le capitaine soit habile dans son métier,

ce n'est pas une raison de croire qu'il est pour cela propre à la défense d'une forteresse que l'on regarde comme une des clefs de Bahia. Je ne saurois concevoir quel heureux pouvoir lui confia d'abord ce dépôt, ou vit dans cet homme des qualités particulières pour le mériter; quoi qu'il en soit cette nomination a été confirmée à Lisbonne, et il y a vingt-deux ans que M. Matos est tranquille possesseur de la *fortuleza* de Barbalho.

Le 11 décembre, tourmenté par des réflexions désagréables, et ne pouvant dormir, je me levai de bonne heure et me dirigeai vers le marché au herbes sur la plage, où il arrive tous les jours un grand nombre de petites barques des différentes rivières et criques de la baie intérieure et des côtes voisines, pour y apporter leur cargaisons de végétaux. Ce superbe étalage des productions des tropiques offre à l'œil un tableau magnifique et satisfaisant. Le milieu du marché étoit rempli de cocos, de melons d'eau, de citrouilles, de grappes pesantes du platane, de bananes délicieuses de Saint-Thomas, d'oranges originaires d'Europe, et d'autres plus petites d'origine chinoise, ainsi que des oranges indigènes amères qui croissent maintenant

à Séville. Les ananas transplantés sont peu estimés et inférieurs aux nôtres, quoique ces derniers ne soient produits qu'artificiellement. On y voyoit outre cela une immense quantité d'autres fruits, tels que de la centaurée, des abricots et poires des Indes, des mangos, des tamarins, du gingembre, etc., etc. Il y avoit aussi abondance de légumes, des choux, des ignames, du manioc, des pois, des féves, des concombres, de la salade, etc.; et le tout étoit relevé par l'odeur des bouquets que vendent les femmes métis, consistant en jasmins, en œillets et en belles roses.

Je contemplai, en me promenant, cette scène variée tant que dura la fraîcheur du matin, et jusqu'à ce que les rayons du soleil, devenus très-incommodes, commencèrent à attirer des exhalaisons désagréables des végétaux en putréfaction des marchés précédens, que l'on ne balaye jamais.

Les meilleurs terres des environs de la ville de Bahia appartiennent à des couvens ou au Gouvernement. Quelques-unes des dernières sont consacrées à des usages charitables, particulièrement Saint-Lazare, à environ un mille du fort, qui est un vaste hôpital principalement

destiné aux lépreux ; ils y jouissent d'un bon air et de toutes les productions du pays. Il s'y trouve nombre de vaches appartenant immédiatement à cet hôpital, et il possède des plantations étendues de manioc dans toutes les directions des environs ; on y voit d'ailleurs un grand bâtiment où l'on convertit cette racine en farine.

Dans l'une des terres nous aperçûmes plusieurs nègres qui plantoient des poivriers, depuis peu apportés de l'Inde par ordre du gouverneur. On en avoit ci-devant fait l'essai, et ils avoient très-bien réussi ; mais le Gouvernement d'alors avoit trouvé des raisons pour en prohiber la culture : apparemment qu'elles n'existent plus aujourd'hui.

Notre air étranger attira l'attention du directeur de l'hôpital, qui nous invita poliment à nous reposer, et fit servir la colation ordinaire des gens aisés du Brésil : des fruits, des confitures, du pain, du vin et des liqueurs. Après le repas je visitai tout l'hôpital avec lui. Cet édifice répond bien au but de son institution, ayant l'avantage d'un air salubre, et d'une eau dont les qualités minérales sont d'un grand service pour guérir la lèpre. Les

ailes sont destinées aux hommes, et le centre aux femmes. Les loges sont très-propres, et il y a dessous nombre de bains et d'offices commodes. Il fut élevé, il y a environ dix-sept ans, aux frais du roi de Portugal. Les plantations de Saint-Lazare, dont j'ai déjà parlé, prouvent que le sol du Brésil est propre à toutes les productions du globe. On y voit en abondance les épices des Moluques, le riz d'Asie, les grains d'Europe, et toutes sortes de légumes et de racines farigineuses, outre les divers fruits et végétaux de l'Amérique.

Ce territoire de l'industrie a été particulièrement protégé par trois gouverneurs consécutifs, et leur fait beaucoup d'honneur, puisqu'il offre un exemple qui, s'il étoit universellement suivi, non-seulement enrichiroit le pays, mais en feroit un paradis terrestre. Le vieux directeur européen, qui a tout dirigé, nous accompagna dans notre promenade; il nous informa que les orangers et les tilleuls portoient au bout de deux ans, et formoient de très-beaux arbres à quatre. Les jeunes arbres ont beaucoup à craindre de la part des grosses fourmis noires qui, lorsqu'elles tombent sur un arbre, le dépouillent de toutes ses

feuilles dans l'espace de quelques jours, et font tant de mal à la tendre écorce, qu'il n'en revient jamais. La fumigation même, et aucune autre méthode connue, n'en empêchent la destruction quand elle est une fois commencée. Pour obvier à cet inconvénient, on plante les arbres dans une tranchée circulaire, où on leur fournit constamment de l'eau les premières années, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au point de défier ces misérables destructeurs. Cet insecte attaque non-seulement l'oranger, mais tous les végétaux en général. Pour prévenir ces attaques, les plantations de ce genre se font ordinairement dans des vallées environnées d'un courant artificiel, après avoir soigneusement détruit les fourmillières qui se trouvent dans l'enceinte.

Les appointemens des officiers militaires, au Brésil, ne suffisent pas à l'entretien d'une famille, et sont trop modiques pour les mettre au-dessus de la corruption. Les commandans des forts où il y a garnison, n'ont que quatre francs par jour, avec une petite portion de farine de manioc, et ceux des forteresses sans garnison, telles que San-Pedro, Barbalho et autres, ne touchent que quarante sous.

A propos de Barbalho, fort où je suis obligé de me rendre tous les soirs, il faudroit l'œil vif et la plume d'un Gilpin pour décrire la perspective sublime qu'il commande : je suis incapable d'en donner même une idée convenable. Après avoir passé le pont-levis, au sud, la grande route tourne vers la cité, au milieu d'un tapis de verdure environné de jardins et de plantations. A une petite distance, vis-à-vis du fort, on voit une ou deux maisons avec des murs qui s'en éloignent; ce qui, joint à quelques chevaux broutant autour des sentiers qui s'entre-coupent dans diverses directions, donne à l'ensemble l'aspect agréable de plusieurs petites communes fréquentes en Angleterre. A l'ouest, est une vallée profonde bien cultivée, au-dessus de laquelle paroissent les tours et les clochers nombreux de la ville, avec les tuiles luisantes dont ils sont couverts. L'œil se dirigeant ensuite au nord, après avoir plané sur les remparts du fort Saint-Antoine, est frappé par la terminaison de la baie extérieure qui est au-dessous, couleur de ciel, et aussi tranquille qu'un lac d'eau douce, couverte des voiles triangulaires des canots et des bateaux pêcheurs.

A travers la baie s'étend l'étroite péninsule de Montserrat, parsemée d'églises, de couvens, et de maisons de plaisance. La vue plane fièrement par-dessus, découvre une autre baie, et se perd dans des îles éloignées, au-delà desquelles les montagnes du continent élèvent leurs têtes bleues, et terminent la perspective.

Au nord de Barbalho, sont le couvent et l'église de Solidade, en apparence enfoncés dans les bois du côté de l'est, d'où descend une profonde vallée, au-delà de laquelle sont les forêts primitives dans toute leur verdure majestueuse, qui varient la scène, et relèvent l'ensemble.

Le couvent n'a rien de remarquable, sinon son aspect lugubre et vaste, ce qui, joint aux jalousies de bois de ses fenêtres, lui donne l'air d'une prison. L'église est dédiée à la Vierge, et renferme une relique célèbre par le soulagement miraculeux qu'elle fait éprouver aux malades et aux affligés, qui lui ont témoigné leur reconnoissance par nombre d'offrandes, dont plusieurs brillent sur son image. On y voyoit particulièrement une topaze d'une grandeur et d'un éclat étonnans, et qui m'ins-

pira le souhait sacrilége qu'elle fût en ma possession.

A une petite distance de Solidade, dans une vallée, sont le jardin et le champ de plaisance d'un riche négociant que j'avois beaucoup entendu vanter comme la merveille et l'orgueil de Bahia. Sa position est délicieuse; mais le terrein est mal arrangé, et distribué selon l'ancien goût français. Il consiste en petits parterres de fleurs d'une infinité de formes, gardés par d'innombrables statues et divinités de plomb placées à chaque angle des allées, dans les murs, à l'entrée, sur les marches, et sur la terrasse de la maison, etc. Il y a un petit jet d'eau au centre d'un jardin de l'intérieur, et au-delà une grotte chétivement couverte de mauvaises coquilles, quoique le pays fournisse une si grande variété de productions marines et concrètes.

Un pavillon, couvert d'un superbe arbrisseau grimpant, attira mon attention, ainsi qu'un grand nombre de fleurs qui n'ont pas encore été décrites. Les environs du jardin sont encore incultes, et susceptibles d'être arrangés avec la plus grande élégance; mais, quoique le propriétaire soit immensément

riche, et qu'il aime passionnément cette résidence, il n'a pas assez de discernement ni de goût pour completter un ouvrage de ce genre.

Quelques négocians du Brésil, sortant de leur léthargie, veulent maintenant former une pêche de baleines d'après la manière des Anglais, en équipant des navires qui feront l'huile à bord. Ce plan, s'il est exécuté, réussira dans tous ses points, puisque toute la côte abonde en baleines susceptibles de leur fournir, non-seulement l'huile nécessaire à leur consommation, mais même une quantité considérable pour l'exportation. Aujourd'hui, ils en tuent quelques-unes dans de grandes chaloupes, le long du rivage où ils les transportent pour les faire bouillir; mais cette méthode ne leur en fournit pas assez, de sorte que l'huile est toujours fort chère.

Le gouvernement de Bahia fait certainement des progrès dans la civilisation. Les dames adoptent tous les jours plus universellement le costume européen, et l'on vient de m'informer qu'il commencera ce soir un nouvel établissement. Cet établissement est dirigé par un Italien, et consiste en un concert et des

parties de cartes deux fois par semaine. Les réglemens semblent promettre que la compagnie sera toujours choisie, et une pareille institution pourra amener une plus grande communication entre les habitans que celle qui a jusqu'ici existé.

Le Gouvernement emploie aussi tous les moyens en son pouvoir pour fertiliser la colonie, non-seulement en plantant des exotiques, comme nous en avons déjà fait mention, mais encore en travaillant à ouvrir les mines de salpêtre, qui sont les meilleures du monde. Ces mines ne sont pas nouvellement découvertes, puisqu'on les avoit trouvées en 1695, sous le gouvernement de Don-Joao de Lancastro; mais on avoit alors considéré leur trop grand éloignement de la mer comme un obstacle insurmontable à leur exploitation, et elles avoient été totalement négligées. On a, depuis trois ans, pris la résolution de faire des chemins jusqu'à l'endroit, et envoyé un ingénieur de Lisbonne pour diriger les travaux. Elles sont à soixante lieues à l'ouest-sud-ouest, et la communication sera bientôt établie. Le salpêtre y est, dit-on, de la première qualité, et s'y trouve en substance.

Le 29 janvier 1803, on amena au fort l'équipage d'un bateau à baleines anglais, qui avoit fait naufrage du côté du sud. Je rendis à mes compatriotes tous les services qui étoient en mon pouvoir, et lorsque le capitaine Smith partit, je lui achetai son droit aux débris du navire naufragé. J'obtins du gouverneur la permission de m'absenter pendant dix jours pour aller les examiner. En conséquence, je louai une barque du pays avec trois voiles triangulaires, particulièrement construite pour bien marcher.

Le 31, au point du jour, nous mîmes à la voile, et après une belle traversée de dix heures, nous arrivâmes au *morro* de Saint-Paul. Je ne l'avois vu que de fort loin, et il ressembloit à une haute montagne escarpée et nue; mais en s'en approchant on trouve qu'il est couvert d'une belle verdure, et sur l'extrémité de la pointe la plus alongée est un fort négligé. Après l'avoir dépassé, la terre forme une petite baie profonde, dont l'eau transparente est aussi tranquille que celle d'un étang.

En débarquant, il se présente un autre fort en assez bon ordre où il y a une garnison de cent cinquante hommes. Près de là est une

misérable ville de huttes d'argile, dans un site délicieux sur le côté de la montagne.

C'est la capitale du présidial de l'île de Saint-Paul ; elle a un gouverneur qui commande aussi plusieurs petites villes, ou plutôt villages adjacens : nous fûmes obligés d'y relâcher, parce qu'il y avoit si peu de vent que nous ne pûmes doubler l'île et fûmes forcés de prendre une autre route par une mer méditerranée que forme le pays, où cependant il n'est permis à aucun bâtiment de passer, sans déclarer au *morro* sa destination et ses affaires.

Nous ne restâmes qu'un moment, et en allant au passage dont je viens de faire mention, nous longeâmes la côte escarpée de l'île, qui ressemble d'une manière frappante à Sainte-Hélène, étant dentelée par les mêmes profondes vallées, et je m'imaginai voir James-Town (ville de Jacques), le fort Munden, etc. ; mais ici la nature est plus douce, plus verte et plus pittoresque.

La nuit survint après que nous fûmes entrés dans le détroit, où la mer n'est pas plus large qu'une rivière. Le maître de la barque ne voulant pas faire route dans l'obscurité, nous mouillâmes. Après avoir mangé un morceau de

volaille cuite à bord et pris un verre de grog, je me couchai, enveloppé de mon manteau, sur la partie élevée de l'arrière, sous un toit de feuilles de cocotiers dont ils forment leurs cabanes. La nuit étant fort belle, je crus que c'étoit suffisant pour le climat; mais avant minuit ces agréables idées s'évanouirent, et je fus subitement assailli par un orage; la pluie tomba en torrens, de sorte que notre pauvre cabane fut bientôt pénétrée, et nous fûmes saucés jusqu'au matin.

Le lendemain, une heure de soleil nous remit, et je commençai à perdre le souvenir de la nuit en contemplant cette charmante navigation : tantôt le détroit avoit deux ou trois milles de largeur, tantôt il n'avoit qu'un quart de mille, et des rangées de mangliers toujours verts descendoient des deux côtés jusqu'au bord de l'eau; les pointes et ouvertures innombrables formées par la terre, les huttes et les maisons de plaisance sur les bords, et les petits canots sous voile filant dans toutes les directions, rendoient la scène vraiment délicieuse. Le soir nous arrivâmes à la ville de Boypeba, où le brigantin étoit échoué sur les rochers qui l'environnent.

Cette ville a sûrement quelque chose de sinistre : à mon arrivée j'appris qu'un navire espagnol s'étoit perdu quelques jours auparavant au même endroit où le brigantin s'étoit mis à la côte. Il venoit de Buenos avec une riche cargaison de peaux, de cocos, de cascarille, de cuivre, etc. pour Bahia et pour l'Europe. Il avoit coulé si précipitamment que les marins n'avoient eu que le temps de se sauver avec leurs coffres. Ils étoient dans un état pitoyable, particulièrement le propriétaire de la presque totalité de la cargaison, qui se trouve ruiné par cet accident.

Le brigantin anglais se perdit sur une chaîne de rochers appelée *la morrera*, contiguë au banc de Boypeba; et le navire espagnol sur la pointe des Castillans, trois lieues plus au sud. Cette pointe est fatale aux navigateurs, parce qu'elle est environnée de rochers cachés qui s'étendent à une grande distance dans la mer. Les vaisseaux devroient se tenir au moins à un demi-degré de la côte, parce que toutes nos cartes du midi du Brésil sont défectueuses. J'ai vu des cartes portugaises manuscrites qui sont excellentes: la meilleure carte anglaise est celle publiée par Laurie et Whittle, *fleet street*.

Je trouvai le navire du capitaine Smith en très-mauvais état, quoiqu'entier, et je désespérai de pouvoir le refluer. Ainsi mon voyage est tout-à-fait inutile ; mais il m'a procuré le plaisir de voir cette belle partie du Brésil.

J'allai plusieurs fois sur les débris du brigantin, et j'en retirai quelques articles de peu de valeur ; mais cela m'épuisa, et j'attrapai un rhume qui me donna la fièvre, de sorte que je résolus de retourner aussitôt à Bahia.

Je fixai donc le départ de la barque au 6 avril, à mer haute ; mais le pilote ayant refusé de lever l'ancre, sous prétexte qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour passer sur le banc, je craignis de tomber absolument malade dans un endroit où il n'y avoit aucun moyen de secours. En conséquence, je me déterminai à partir dans le canot qui m'avoit amené. Le marché fut bientôt conclu moyennant six mille reis (trente-quatre francs), et, après avoir embarqué des provisions, nous mîmes en mer. Nous eûmes une belle traversée jusqu'au Morro, que nous passâmes après quatre heures de marche ; mais le vent tomba tout d'un coup et nous ne pûmes aller directement à Bahia ; nous fûmes forcés de faire un circuit par

l'intérieur de l'île d'Itaporica, par une navigation semblable à celle que j'ai décrite.

Si la première m'avoit frappé par ses scènes romantiques, celle-ci la surpassoit de beaucoup : la terre, des deux côtés, formant un plus grand nombre de vallées, une succession continue de collines et de plaines, avec une infinité d'endroits cultivés et ouverts, animés par des chaumières innombrables le long du rivage, des châteaux et des plantations sur les terreins plus élevés. Nous passâmes, dans l'après-midi, devant San-Tomar, superbe village, où j'achetai de la farine de manioc pour notre premier repas, mes gens n'ayant mis que deux biscuits dans le canot. Quittant le rivage, nous fîmes du feu sur un morceau de bois dur, placé pour cela à travers le canot, et nous commençames à faire cuire notre modeste repas, parce que je ne voulus pas perdre le bon vent qu'il faisoit en mangeant dans le village. Nous avions un pot de terre appartenant aux deux mulâtres, ou matelots du canot ; mais en faisant l'inspection de nos autres ustensils, j'avois eu si peu de précaution, que nous ne trouvâmes qu'un couteau et une écope cassée, dont nous fûmes obligés de nous

servir pour boire et manger tour-à-tour. Malgré ce manque d'ingrédiens, et notre plus mauvaise chère de bœuf séché et sans goût, la farine assaisonna nos morceaux et je fus satisfait.

Le soir, nous arrivâmes à la ville qui porte le nom de l'île; et après l'avoir passée nous avions vingt milles à faire, à travers la baie, pour parvenir à Bahia. Il faisoit un vent d'est grand-frais qui n'étoit pas favorable; et le vieux maître du canot ne se souciant pas d'aller plus loin, vouloit jeter l'ancre et attendre la brise du matin. Je lui persuadai néanmoins de continuer notre route; mais nous n'étions qu'à une très-petite distance qu'une grosse mer pensa renverser le canot, et nous força de retourner à Itaporica. Je débarquai pour aller acheter du poisson pour souper, et traversai la ville, qui étoit plus considérable et plus populeuse que je ne croyois, ayant un commere actif, des pêches de baleines, des distilleries, etc, et étant le grand entrepôt de l'île et le rendez-vous de toutes les barques qui passent par les diverses criques et issues de cette partie de la baie.

Un fort considérable commande la pointe

sur laquelle l'île est située, près duquel sont deux églises. On en rebâtit une sur une grande échelle. Les magasins, les quais, etc., sont beaux et commodes, et quelques maisons particulières fort jolies, mais entremêlées de misérables chaumières, si communes dans les villes et les cités de ce pays-ci.

Je ne trouvai pas de logement à terre, et, après souper, malgré mon grand rhume, je n'eus dautre alternative que de me coucher dans le fond mouillé du canot. Je dormis un peu dans cet état; mais nous fûmes subitement surpris d'une bourrasque et d'une pluie si épouvantable, que je quittai le canot pour me réfugier sous un hangar du quai. A peine y avois-je été une minute, que je fus couvert de mouches de sable, dont les cruelles piqûres me forcèrent de me remettre en plein air, préférant la rage des élémens.

Il succéda un calme à minuit, et je persuadai aux mulâtres d'en profiter en faisant usage de leurs pagaies. Nous longeâmes en conséquence le rivage de l'île vers la cité; mais ce ne fut qu'avec difficulté que je parvins à leur faire mettre au large, même pendant ce calme, dans la baie. Nous étions environ à moitié che-

min, quand une autre bourrasque survint et souffla avec tant d'impétuosité que notre frêle nacelle fut vraiment en danger, et qu'il ne nous resta d'autre ressource que de jeter à l'eau une grosse pierre qui nous servoit d'ancre, et d'attendre qu'elle fût passée. Elle étoit trop violente pour continuer, et elle fut suivie d'une petite brise dont nous profitâmes : ce ne fut cependant pas sans de grands efforts avec les pagaies, le reste de la nuit, que nous arrivâmes le lendemain matin à huit heures à Bahia.

Je me reposai après ma fatigue : pendant mon absence il est arrivé des navires de Lisbonne, mais sans aucune instruction sur notre affaire.

Le 12, je fus surpris sur la plage par la plus grande ondée de pluie que j'aie jamais vue. Tandis que j'étois sous un hangar pour en éviter la violence, je remarquai que l'air s'étoit tout-à-coup rempli d'un petit insecte volant, que l'on appelle ici des fourmis asiatiques. Quand les ailes transparentes de cet insecte s'attachent à la terre humide, il fait un violent effort et les abandonne. Il a pour lors l'air d'un petit ver qui se divise sur-le-champ,

et chaque partie cherchant les pores de la terre, disparoît. Les plus gros quittent toujours leurs ailes, au lieu que quelques-uns des plus petits, après s'être partagés ou divisés, regagnent l'air. A mon arrivée au fort, j'appris qu'il y en étoit aussi tombé des myriades, tels que je viens de les décrire.

La grosse fourmi, dont j'ai déjà fait mention, est dans l'état de chrysalide dans cette saison : elle augmente beaucoup en grandeur durant ce changement ; et après être restée quelque temps dans l'air, elle retourne vers la terre, se dépouillant de ses ailes comme celles que je vis hier ; tandis que d'autres, incapables d'effectuer ce changement, demeurent sans mouvement, et expirent en un clin-d'œil. Je passai devant un nid de ces insectes qui étoit ouvert, et où il y en avoit quelques centaines avec des ailes, que je supposai être femelles, et qui prenoient de là leur essor, tandis que nombre de jeunes continuoient leurs travaux.

La saison pluvieuse est maintenant commencée ; la pluie tombe en torrens, et ne me laisse que quelques momens d'intervalle pour continuer mes exercices accoutumés.

Du 29 au 1er mai les rues et les places de la ville sont remplies de créatures humaines mises en vente aux portes des divers marchands auxquels elles appartiennent. Depuis trois jours il est arrivé cinq navires chargés d'esclaves. Le nombre extraordinaire importé cette fois-ci, avec celui qui se trouve déjà dans la colonie, pourroit faire croire qu'elle est en danger, en réfléchissant aux derniers événemens qui ont eu lieu à Saint-Domingue. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi ; car ici, tolérés jusqu'à la licence, travaillant peu, et jouissant de la nourriture de leur pays natal, les nègres sont contens et gais. La saine politique est la cause de cette humanité apparente chez les colons portugais; mais ils avoient reçu une terrible leçon avant d'adopter cette conduite: je vais m'écarter un peu de mon sujet pour la mettre sous les yeux du lecteur.

Il y a environ un siècle (1), à la fin de la guerre avec les Hollandais, les esclaves du voisinage de Pernambucco (alors accoutumés aux souffrances et à la guerre, et enflammés de l'esprit de liberté que les Hollandais avoient

(1) *Voyez* America Portuguera. *Livro oct. etc.*

répandu parmi eux) résolurent de chercher dans les bois et les plaines de l'intérieur la liberté qu'il desiroient avec tant d'ardeur. Quarante d'entre eux mirent cette résolution à exécution; et après avoir volé des armes et les autres instrumens de guerre qu'ils purent cacher, ils abandonnèrent leurs maîtres, et se retirèrent dans un endroit choisi, à neuf degrés au sud près de Porto do Calvo, et contigu au pays bien cultivé d'Alagous et de Pernambucco. Ils y furent joints par un nombre considérable de mulâtres et d'autres nègres. Quelques-uns fondèrent une ville, d'autres se dispersèrent dans les endroits les plus fertiles, et commencèrent à cultiver.

Ils sentirent cependant bientôt le manque de femmes; et des motifs de politique pour la continuation de leur indépendance, ainsi que les desirs de la nature, les déterminèrent à suppléer à ce besoin par la force, et à en prendre dans les plantations des environs.

L'enlèvement des Sabines ne fut pas plus général ni plus complet. Ils prirent toutes les femmes de couleur dans une vaste étendue de pays; et, ne se bornant pas à cet enlèvement (peut-être irrités par la résistance), ils violè-

rent les filles et femmes des planteurs, emportèrent leurs effets les plus précieux, et se retirèrent à leur ville de Palmarès (1).

Le goût du pillage excita bientôt d'autres desirs, et durant leur existence séparée, ils s'y livrèrent entièrement, et ne tardèrent pas à devenir trop formidables pour qu'on pût leur résister. Plusieurs Portugais des pays voisins sollicitèrent leur amitié, en leur fournissant secrètement de la poudre, des balles, des fusils et des étoffes d'Europe, recevant en échange des assurances de protection, et une partie de l'or, de l'argent et des espèces que les nègres avoient volés à d'autres. Ils formèrent en peu de temps une nation, et prirent le nom de Palmarésiens, d'après celui de leur ville. Voyant l'anarchie qu'éprouve un peuple sans lois, ils firent une constitution, choisirent un prince qu'ils appelèrent *Zombi* (ou puissant). Cette dignité devoit être à vie, et continuer élective; c'étoit d'entre les plus expérimentés, les plus braves, et les plus prudens de la nation, que le prince devoit être choisi. Ils élu-

(1) Ainsi appelée du nombre de palmiers que les nègres y avoient plantés.

rent ensuite des magistrats, firent des lois, composèrent une milice de tous les hommes en état de porter les armes. La religion ne fut pas oubliée : ils adoptèrent la chrétienne, mais, dit l'auteur, horriblement mutilée, et manquant de l'ordre de la prêtrise, de son costume, et des autres cérémonies de l'église catholique, *à la damnation éternelle de leurs ames.*

Pendant ces progrès, la population s'accrut immensément, et la culture de l'intérieur du pays alla de pair avec le reste; mais appréhendant toujours l'irruption des Portugais, ils bâtirent chaque village sur une éminence, et le fortifièrent aussi bien qu'ils purent. Palmarès avoit alors une lieue de circonférence, et étoit environné d'une double estacade de gros troncs d'arbres qu'ils avoient pris dans les bois voisins. Ils les équarioient, et les mettoient les uns sur les autres jusqu'à une hauteur considérable, formant une espèce de rempart, avec trois vastes portes du même bois, sur lesquelles il y avoit des plates-formes. Ces portes étoient gardées chacune par deux cents soldats et un chef d'une valeur reconnue, en temps de paix.

Dans l'intérieur des murs, les maisons étoient éparses et irrégulières, parce qu'ils avoient conservé une grande portion de terrein pour la culture. Les habitans tiroient leur eau d'un lac poissonneux d'où couloient des ruisseaux dans diverses directions. Au centre de la ville, on voyoit un mont singulier, dont l'un des côtés étoit perpendiculaire, et si élevé, qu'il commandoit toute la perspective des environs. Le palais du prince étoit étendu, les maisons de quelques individus étoient (dans leur genre) magnifiques, et la population montoit à vingt mille ames. En un mot, la prospérité de la nation avoit fait tant de progrès, elle étoit si puissante, ses déprédations si étendues, et sa vengeance si dévastatrice quand elle étoit excitée, qu'elle alarmoit tout le pays, et sembloit finalement menacer l'existence des colons européens. Le Gouvernement en fut inquiet, et tourna toute son attention vers l'assujétissement des Palmarésiens, qui, à cette époque (1696), étoient restés soixante ans sans être attaqués, et voyoient leur troisième génération. Ceatano - Mello, gouverneur de Pernambucco, fit en conséquence passer un plan à don Juan de Lancastro, capitaine-géné-

ral (1) et gouverneur de Bahia, qui, pour le faire exécuter, envoya sur-le-champ mille hommes pour joindre les troupes de Pernambuco. Ces dernières seules étoient au nombre de trois mille, outre un corps d'Indiens, de domestiques armés et de volontaires : le tout formant une armée de six mille hommes, avec tout ce qu'il falloit pour une guerre offensive, excepté de l'artillerie.

Les Palmarésiens, instruits du projet d'invasion, avoient rassemblé toutes leurs petites ressources. Ils avoient fait entrer la milice et les habitans des villages, dévasté le pays des environs, et mis toutes les entraves possibles à l'approche des troupes ennemies. Néanmoins les Portugais ne tardèrent pas à paroître ; mais en voyant les remparts de la ville, ils furent frappés d'étonnement, et même d'une espèce de terreur, lorsqu'ils aperçurent que ces boulevards étoient garnis de soldats, et que l'on faisoit par-tout des préparatifs pour faire une vigoureuse résistance.

Tandis que ces choses se passoient, et que l'armée se formoit, le prince Zombi, avec un

(1) Titre ordinaire des gouverneurs de Bahia.

gros détachement, fit une sortie subite, et engagea un combat partiel qui causa une grande perte aux assaillans.

La ville fut alors investie dans les règles, et l'on fit diverses tentatives pour s'ouvrir une entrée à coups de haches; mais elles furent inutiles. D'autres tentatives d'escalade ne réussirent pas davantage, et les Portugais furent par-tout repoussés par le feu terrible des assiégés. Malheureusement la poudre vint à manquer aux Palmarésiens; mais cela n'abattit pas leur courage, et ils résistèrent avec le reste de leurs munitions. Ils jetèrent des flèches, de grosses pierres et de l'eau bouillante dans les différens assauts, tuant et blessant un si grand nombre de leurs ennemis, que ces derniers commencèrent à se décourager. Le manque de vivres et de rafraîchissemens occasionna d'ailleurs des murmures dans l'armée des assiégeans, et ils virent pleinement que leur expédition seroit sans succès, à moins qu'on ne leur envoyât d'autres troupes, de l'artillerie et des subsistances. Le général expédia un courrier au gouverneur de Pernambucco pour demander ces secours, qu'on eut bien de la peine à leur fournir. Les Palmarésiens, par la discontinua-

tion des attaques des ennemis, avoient conçu l'espérance qu'ils étoient sur le point de lever le siége, et il n'y avoit que cet espoir qui pût entretenir leur courage; car, non-seulement toute leur poudre étoit épuisée, mais ils commençoient à éprouver les horreurs de la famine, à cause du grand nombre d'habitans qui s'étoient retirés dans la ville.

Ils supportèrent tous ces maux avec beaucoup de fermeté; les citoyens, dans l'attente de jouir bientôt de leur liberté, et les villageois de retourner dans peu à leurs travaux champêtres. Mais ces espérances étoient illusoires; le détachement et l'artillerie arrivèrent au secours des assiégeans. Du mont situé au centre de la ville, les Palmarésiens virent venir ces secours dans toutes les directions, et quand ils aperçurent les gros canons et le renfort de troupes, ils commencèrent à désespérer, et à prévoir le sort auquel ils étoient destinés.

Les Portugais donnèrent un assaut général, et la résistance des habitans fut foible, parce qu'ils sentoient qu'elle seroit infructueuse. L'une des portes fut forcée, et les troupes entrèrent. Le choc fut violent, mais momentané; les Palmarésiens furent rompus. Le prince

Zombi, avec presque le reste de ses camarades en armes, résolut de ne point survivre à la perte de sa liberté. Ils se retirèrent sur le sommet du mont et se précipitèrent par le côté perpendiculaire, trouvant la liberté dans la mort.

Les Portugais ne purent assouvir leur vengeance, mais ils avoient obtenu leur objet: les trophées de la conquête furent les blessés, les vieillards, les femmes et les enfans, avec l'or et l'argent, etc. Leur armée revint à Pernambucco, où les captifs furent vendus, excepté quelques hommes et les guerriers blessés, qui, après leur guérison, furent aussitôt déportés à Bahia, à Rio Janeiro, et dans d'autres parties éloignées pour y être aussi vendus. Par ces moyens les vainqueurs réussirent à les disperser, pour prévenir toute réunion future d'hommes animés de sentimens si odieux et si dangereux à un gouvernement despotique.

Le 18 mai, M. Velozo, capitaine du fort de mer, me fit cadeau d'un panier de raisin, seconde récolte de ses vignes; il me dit que la vigne produisoit encore vers la fin de septembre, ce qui fait trois récoltes par an; mais le

dernier raisin est très foible n'ayant pas éprouvé la chaleur d'un soleil vertical pour enrichir sa végétation ; d'ailleurs cette dernière récolte épuise la nature et fait tort aux vignes. Cette fertilité extraordinaire de la terre devroit, ce me semble, exciter les habitans à la culture de la vigne, et leur faire ajouter le vin aux nombreuses et délicieuses productions de l'Amérique ; mais le capitaine prétendit que la chaleur étoit si grande qu'elle empêchoit le raisin de fermenter, et que l'on n'a fait qu'en perdre le jus dans les expériences répétées de ce genre. Cependant, d'après ce que j'ai vu du climat, je crois qu'on pourroit obvier à cet inconvénient avec le secours de l'art, si l'industrie existoit ; mais l'intérêt même ne peut inspirer cette dernière : autrement ce fruit seroit cultivé pour le mettre en vente, et en bannir la disette actuelle ; car il ne s'en trouve que dans les jardins des curieux.

Je profitai du beau temps pour faire une excursion avec ma femme dans un bateau que j'ai depuis peu acheté. Nous longeâmes la presqu'île de Montserrat, et après en avoir doublé la pointe, nous arrivâmes de l'autre côté, à l'église de Boafim, relique miraculeuse dédiée

à la Vierge. L'édifice est élégant et couvert de petits tableaux où sont peints les bienfaits de cette patrone, semblables à ceux dont j'ai fait mention à Notre-Dame-de-Secours, près de Porto-Seguro. En face de l'église est une grande cour pavée, environnée d'un mur et de siéges de brique. La perspective est d'ici vraiment majestueuse; l'œil plane sur une douce colline de plantations jusqu'à la baie, qu'on voit toute entière, et jusqu'à une immense distance dans l'Océan, les navires étant en face de la ville à gauche, et l'île d'Itaporica à droite. Cette position est si belle et l'air si salubre que c'est le rendez-vous de toutes les parties les jours de fêtes. On y trouve nombre de maisons de plaisance où les propriétaires reçoivent leurs amis, tandis que les étrangers se rafraîchissent dans des espèces de cafés. Un chemin large et commode conduit à la plage, et de là à la cité, le long duquel la promenade nous parut si agréable, et la soirée étoit si belle, que nous préférâmes revenir à pied. Nous eûmes ensuite raison de nous féliciter du choix que nous avions fait, sur-tout en arrivant sur la plage, entre laquelle et la ville nous passâmes devant une église en décadence et un couvent de Jé-

suites dans une position qui n'a, je crois, point d'égale.

C'est au centre de l'amphithéâtre que forme naturellement la péninsule; les deux ailes du demi-cercle s'étendant régulièrement, excluent tout objet grossier, et forment un tableau bien fini; un tapis de verdure descend jusqu'à une terrasse murée pour empêcher les incursions de la mer. Assis sur un banc adjacent, je comtemplai l'église tombant en ruines, avec des arbres et des arbrisseaux sortant des crevasses et marquant sa décadence. A droite une montagne escarpée couverte d'une belle verdure, s'élevoit jusqu'au haut pays; en tournant un peu on voyoit la cité et les vaisseaux au-dessous, ornés de toutes manières en l'honneur de la fête du jour (1), tandis que les rayons adoucis du soleil doroient toute la scène, en se perdant derrière les montagnes d'Itaporica. L'église a été bâtie en 1753, et étoit à peine finie quand la société fut dissoute.

Suivant moi, cet édifice, par sa régularité, surpasse tous ceux de Bahia, et, par sa posi-

(1) Jour de l'Ascension.

tion, démontre combien le goût et le discernement de ces religieux étoient supérieurs à ceux de leurs contemporains.

Quittant l'église des Jésuites, nous montâmes lentement la montagne, et entrâmes dans le fort obscur de Barbalho au moment où les cloches de la ville sonnoient l'*angelus*.

La saison pluvieuse a amené avec elle un insecte bien incommode qui abonde dans le voisinage de Barbalho, sur-tout pendant les intervalles de soleil, ou les jours intermédiaires. Il est aussi petit qu'une pointe, ou qu'une de nos calendres, et se meut avec beaucoup d'agilité. Ces insectes abominables s'attachent au linge, qu'ils couvrent en un moment; ils s'introduisent ensuite dans la peau, et causent une démangeaison insupportable. On ne les en ôte qu'avec peine, et ils laissent derrière eux un gros bouton rouge qui ne s'en va qu'au bout d'un jour ou deux. Je m'imagine que cet insecte ressemble à ce que l'on appelle *docteur* sur le rivage de Musquito et dans la baie d'Honduras, qui est également incommode aux coupeurs de bois et aux habitans. Le 22, l'*Emperador*, navire marchand de Lisbonne, apporta, avec des dépêches du Gouvernement,

un nouvel intendant de la marine et un nouveau *provedore* de la Douane. Ces divers changemens sembloient promettre des nouvelles pour moi, et je m'adressai au secrétariat, où l'on m'informa qu'il n'y avoit rien de nouveau: mes espérances furent de nouveau frustrées. J'allai aussi, selon ma coutume, à la poste; mais je ne trouvai aucune lettre, ce qui me confirma que les miennes avoient été interceptées; autrement j'aurois reçu des réponses aux différentes épîtres que j'ai envoyées.

Du 23 juin au 3 juillet, comme j'étois à déjeûner, le capitaine du fort entra avec un ordre du gouverneur, de recevoir un autre prisonnier dans l'appartement que nous occupons, et pour nous avertir en même temps qu'on alloit nous transférer dans une autre prison. Cette nouvelle nous étonna extrêmement, et nous attendîmes l'événement avec une inquiétude mêlée de crainte.

Personne n'avoit encore paru vers le milieu du jour, et le capitaine, fatigué d'attendre, alla à la ville pour ses propres affaires. A peine étoit-il parti que le ministre Claudio, mon ennemi invétéré, entra accompagné du gouverneur de Porto-Seguro et de son fils Gaspard.

On les conduisit à l'appartement du capitaine, et l'on envoya des messagers pour aller chercher ce dernier; après deux heures de recherches, ces messagers revinrent sans l'avoir trouvé. Claudio dit alors que sa patience étoit épuisée, et qu'il ne pouvoit rien faire sans le capitaine. En conséquence il s'en alla fort mécontent, après avoir échangé avec moi les complimens d'usage. Le pauvre capitaine fut à l'instant arrêté; mais, après beaucoup de sollicitations, il en fut quitte pour trois heures d'arrêt.

A son retour, j'appris que le prisonnier désigné étoit le gouverneur de Porto-Seguro, que l'on avoit amené depuis peu, et qu'on avoit eu dessein de nous transférer au fort de mer; mais que l'absence de notre capitaine avoit été cause qu'on avoit conduit le nouveau prisonnier au fort San-Pedro, où il étoit étroitement incarcéré.

Ce changement prouve qu'il est arrivé quelques nouveaux ordres, malgré les réponses que l'on m'a faites.

Les habitans de Bahia ont une singulière manière d'observer la veille de la Saint-Jean. Ils coupèrent un grand nombre d'arbres droits,

grands et minces, semblables aux peupliers, et les plantèrent dans toutes les rues et les environs de la ville. On amassa du bois sec autour des arbres jusqu'aux branches, et le soir on alluma un nombre considérable de feux. Je n'ai jamais pu découvrir pourquoi ce saint étoit introduit avec tant de chaleur.

J'ai fait usage de tous les moyens possibles pour découvrir le contenu des dernières dépêches d'Europe; mais on ne peut me donner que des conjectures.

Je fis une visite au capitaine Velozo, du fort de mer, et je trouvai qu'il avoit reçu un ordre du Gouvernement pour nous recevoir comme prisonniers. Qu'on ait émis un pareil ordre, et qu'il n'ait point été exécuté, est une singulière contradiction qui me laisse dans une plus grande obscurité que jamais. Grand Dieu! quelle position d'être sous la férule d'un gouvernement despotique, dont les mesures sont cachées et inconnues jusqu'à ce que, crevant comme l'orage, elles finissent par nous accabler. La seule ressource qui nous reste, c'est de redoubler d'efforts pour quitter le plutôt possible ce pays inhospitable.

Le Gouvernement fait enrôler avec une ri-

gueur particulière tous les jeunes gens de la ville pour servir dans les troupes de ligne ou dans la milice, et il n'y a presque pas d'exemption. Ayant été voir un négociant, je trouvai son fils occupé à écrire une pétition au gouverneur pour s'excuser à cet égard, donnant pour raison qu'il étoit déjà sergent d'une milice volontaire à Opporto, d'où il étoit venu avec son père dans leur propre navire; qu'il étoit associé dans la maison, et de plus *familier* du Saint-Office ou de l'Inquisition. Lorsque je lui témoignai ma surprise de cette dernière circonstance, il m'assura du fait, et tira de son sein les marques de son office, un petit médaillon oval, avec une croix rouge soutenue par deux branches de laurier, émaillées sur un fond blanc. Ce médaillon se porte à la boutonnière de la veste avec un ruban vert; mais le médaillon même est toujours caché, et ne se montre que dans des cas urgens, ou lorsqu'on demande publiquement des secours.

Je repassai quelques heures après : le jeune homme étoit revenu de l'audience; mais sa pétition et son éloquence personnelle avoient été également inutiles. Le gouverneur répondit que « comme il étoit déjà soldat à Opporto, il

» seroit plus en état de servir au Brésil, puis-
» qu'il étoit instruit de la profession des armes;
» qu'il ne faisoit que son devoir en se dévouant
» au service de sa patrie, soit en Europe, soit
» dans les colonies. Quant à son association
» dans la maison, plus il auroit de propriétés
» plus elles lui inspireroient de courage et l'a-
» nimeroient du desir de les défendre, et que,
» comme *familier*, ses devoirs militaires ne
» contrarieroient jamais ses devoirs civils, mais
» ne feroient que lui donner plus d'activité
» quand on l'appelleroit pour cet objet. »

Le 13 juillet, un navire de Lisbonne apporta la désagréable nouvelle que la guerre avoit recommencé entre l'Angleterre et la France. Cela fit une grande sensation; et même la proclamation du prince de Brésil, de garder la neutralité, n'a pas été capable de dissiper l'alarme. On croit généralement que les hostilités s'étendront davantage, et que le Portugal prendra parti avec la France et l'Espagne. En pareil cas, que de maux vont être ajoutés à nos souffrances! Cette idée seule donnera plus de vigueur à mes efforts actuels.

Le 14. Ce jour complette l'année de mon journal. Grand Dieu! je ne m'attendois guère,

quand je commençai à écrire ces mémoires, qu'ils continueroient si long-temps. Nos communications se bornant presque avec des étrangers désagréables, notre correspondance étant interceptée, pas la moindre nouvelle par aucun canal de nos anciennes liaisons durant tout ce temps-là ; exposés à la main cruelle d'une tyrannie éloignée, et quelquefois tremblans pour notre existence ; toujours à la merci de ce même pouvoir qui peut nous replonger dans les extrêmes de la misère, ou, s'il est plus favorable, nous garder ici prisonniers.... Avec ces impressions du passé et de semblables pour l'avenir, il ne nous reste d'autre alternative que celle de nous échapper ; et c'est ce qui nous occupe depuis quelques semaines.

Le premier pas, pour arriver à ce but, étoit d'acheter un petit bateau ponté par le canal d'un ami, et de faire voile sans acquit pour les Indes occidentales ; mais pour l'exécution de ce projet, il s'élevoit tant de difficultés que nous fûmes forcés d'y renoncer, ayant d'ailleurs une offre, en apparence, plus éligible dans un gros navire qui part pour Opporto, par le moyen duquel nous arriverons tout d'un coup en Europe, et à l'endroit même où nous

avons dessein de demander satisfaction pour l'extrême injustice que nous avons éprouvée. Ce vaisseau doit mettre à la voile vers la fin de ce mois, et cet intervalle sera tellement pris par nos préparatifs de départ, que je serai obligé de discontinuer les remarques occasionnelles qui ont jusqu'ici formé la substance de mon journal.

Depuis le 14 juillet jusqu'au 5 août, nous fûmes employés à transporter nos pauvres effets, en petits paquets, dans la maison d'un ami, près de la plage, en épiant toutes les occasions, et en faisant usage de bien des stratagêmes pour les enlever sans soupçons. Nos précautions réussirent, et nous vîmes à la fin que nous ne laissions à Barbalho que des articles de peu de valeur, ou trop gros pour que nous pussions les passer. Ces opérations ne se firent cependant pas sans une extrême inquiétude ; nous nous imaginions voir la méfiance peinte dans tous les visages qui nous environnoient ; il ne venoit pas un étranger au fort que nous ne crussions que c'étoit un officier de police envoyé pour nous transférer, et au moindre bruit dans le port intérieur, nous courions involontairement à la fenêtre pour examiner ce qui se passoit.

Le 5, le négociant m'informa que son navire partiroit à la marée du matin ; en conséquence nous nous préparâmes à quitter notre triste demeure. Nous déterminâmes que Guillaume et Louis (1) resteroient dans notre appartement jusqu'au matin pour éviter les soupçons, et que nous sortirions nous-mêmes à la brune avant la fermeture du fort. Madame Lindley se déguisa sous un grand manteau et un chapeau rond ; et, respirant à peine et tremblans d'inquiétude, nous passâmes le pont-levis, traversâmes à la hâte l'esplanade en face du fort ; et, en tournant vers la cité, nous dîmes un joyeux adieu aux lugubres tours de Barbalho. Un ami nous avoit préparé un lit ; mais la fatigue du jour précédent, et une crainte secrète de l'avenir, bannirent le sommeil de nos yeux.

Nous nous levâmes de grand matin, et, accompagnés de nos amis, allâmes dans des chaises à porteurs jusqu'à une chaloupe qui devoit nous conduire à une petite barque couverte, destinée à nous mener en mer pour joindre le navire, parce qu'il étoit impossible de nous

(1) Mon dernier contre-maître et mon domestique.

rendre à bord dans la baie sans exposer considérablement toutes les parties intéressées. Nous trouvâmes Guillaume et Louis arrivés à la barque avant nous. Nous nous séparâmes alors de ces précieux amis qui nous avoient ainsi assistés dans un pays où leurs personnes et leurs propriétés auroient souffert considérablement s'ils avoient été découverts; qui avoient fait tant d'efforts pour nous sauver par les motifs les plus purs de l'humanité et de la bienveillance (qui sont la base de la société à laquelle ils font tant d'honneur (1)), formant un grand contraste entre leurs compatriotes ignorans et dégénérés. Comment puis-je leur témoigner notre sincère et cordiale reconnoissance!

Le vaisseau étoit alors presque hors de la baie, et quoique la barque, avec ses grandes voiles, gagnât beaucoup sur lui, nous éprouvions cependant une grande impatience, qui étoit augmentée par un doute de la sincérité du capitaine, et parce qu'il paroissoit que nous étions chassés par une chaloupe; mais nos craintes étoient mal fondées: la chaloupe dis-

---

(1) Des Francs-Maçons.

parut, et vers le milieu du jour nous avions presque atteint le navire. Nous fîmes les signaux convenus, et il y répondit.

Une autre difficulté s'éleva. Notre barque ne pouvoit pas avancer à travers les vagues, et s'enfonçoit à chaque coup de lame comme si nous allions être engloutis. Le navire vira de bord, et nous arrivâmes à côté : on nous jeta une corde; mais les maladroits la manquèrent, et nous restâmes encore une fois fort en arrière. Le vaisseau mit vent dessus vent dedans, et dans un quart d'heure nous arrivâmes à babord, et nous assurâmes d'une corde. La mer étoit très-houleuse, et après bien des efforts et des dangers, nous montâmes par la poupe, et arrivâmes sains et saufs à bord.

Quand je regardai autour de moi, et vis que tout étoit en sûreté, je joignis mon épouse dans une éjaculation expressive au Dieu bienfaisant, pour le remercier de notre conservation, de notre évasion, et de la perspective apparente d'avoir RECOUVRÉ NOTRE LIBERTÉ.

Après une traversée ordinaire, nous arrivâmes à Opporto le 2 novembre. J'y trouvai des navires de Bahia qui avoient fait voile après nous.

Je crus en conséquence qu'on avoit déjà reçu des nouvelles de notre évasion, et je craignis de me trouver dans l'embarras; mais mes craintes étoient mal fondées. Je m'adressai aussitôt à M. Warr, notre consul, qui me fit voir la nécessité de me rendre immédiatement à Lisbonne. Dans quatre jours je me transportai dans cette capitale, et me présentai chez milord Fitzgerald, ambassadeur d'Angleterre, qui me reçut avec beaucoup d'égards, et entra dans les mérites de cette affaire sans perdre un instant. Il eut la bonté de m'assurer, conjointement avec M. Gambier, consul général, qu'elle seroit fortement représentée au Gouvernement portugais, afin d'obtenir des dommages satisfaisans pour un outrage aussi injuste à des sujets de la Grande-Bretagne, et les souffrances que l'on m'avoit si gratuitement fait éprouver à moi et à mon épouse.

Sa seigneurie me fit l'honneur de me donner une lettre de recommandation pour milord Hawkesbury, que je lui présentai à mon arrivée en Angleterre. Je fus renvoyé à la secrétairerie d'état où j'allai plusieurs fois, jusqu'au milieu de juin dernier, et où je reçus finalement la nouvelle désagréable (ainsi que par

le canal de milord Robert Fitzgerald) que le Gouvernement portugais avoit définitivement décidé qu'on ne feroit aucune restitution, et qu'on ne donneroit aucun dédommagement, me privant, de cette manière, de toute perspective de redressement dans une affaire où ma sensibilité et ma santé avoient été si affectées, et où j'avois éprouvé une si grande perte de temps et de propriétés.

SECONDE PARTIE.

Description de la province de Porto-Seguro
(Port - Sûr.)

Porto-Seguro est formé par un ressif, ou plutôt par une chaîne de rochers partant d'une pointe de terre qui s'avance à environ un mille dans la mer. Ces rochers s'étendent sur une ligne parallèle à la côte, et font un môle naturel. A mer basse ils sont à sec, terminent brusquement, et reparoissent foiblement à environ un demi-mille plus loin. L'espace intermédiaire est la barre ou l'entrée, où il y a toujours vingt pieds d'eau dans les hautes marées ; mais dans l'intérieur l'eau diminue jusqu'à douze pieds. C'est là le terme moyen de l'eau qui reste dans le port, excepté à quelque distance plus avant, où se jette une rivière, et où il se trouve un peu plus de profondeur. Le fond est un beau sable qui s'élève graduellement et termine en une vaste plage.

En entrant dans le port l'aspect du pays est délicieux. Sur le bord de la mer est une rangée de chaumières de pêcheurs, dont le front

est ombragé par les branches mouvantes du cocotier, et qui ont chacune une orangerie contiguë ; derrière ces cabanes, des arbustes naturels, entre-coupés d'innombrables sentiers, forment des vergers toujours verts, où l'on voit une multitude d'oiseaux revêtus du plus riche plumage, et qui font retentir les airs de leur doux ramage. Au nord, la terre s'élève en une montagne escarpée que l'on monte par un sentier tournoyant, et sur son sommet est la ville.

Les rues sont ici assez larges, droites, mais irrégulières ; les maisons basses, mal bâties, et en général d'un seul étage ; elles sont construites de briques d'argile, cimentées et recouvertes de la même matière ; mais elles ont un air sale et misérable. Il y en a environ une demi-douzaine à deux étages, dont les plus grandes sont un hôtel-de-ville quadrangulaire et une prison de la même étendue ; la maison du gouverneur civil (autrefois le collége des les Jésuites) ; autres appartiennent à de simples particuliers.

L'église est simple, a des fenêtres vitrées (1),

(1) Les maisons n'ont point d'autres vitres qu'une jalousie de cannes fendues.

et est le plus bel édifice de l'endroit. On en construit une nouvelle que je pris d'abord pour une grange ou un magasin. Je fus néanmoins surpris de la bonté des matériaux qu'on y employoit, qui étoient des briques rouges cuites et des pierres. Je découvris ensuite que cette église et la première étoient construites des matériaux provenans d'une église et d'un couvent de Franciscains élevés en 1550, à l'époque de la fondation de la ville, et depuis tombés en ruines. Les pauvres frères de cet établissement furent transférés à Bahia, laissant à regret la récolte de l'endroit aux Jésuites, qui étoient déjà fort riches, et qui devenoient graduellement plus puissans, quand ils furent aussi arrêtés dans leur carrière, ayant été chassés de Porto-Seguro à l'époque où leur ordre fut aboli en Europe.

Sur les bords de la rivière, plus bas, est un village aussi grand que la ville, contenant environ quatre cents maisons, ou plutôt cabanes, et trois mille habitans y compris les esclaves et les Indiens. Leur seul emploi est la pêche autour des îles et des rochers d'Abrolhos, où l'on prend un gros poisson appelé *garope*, de l'espèce du saumon, qu'on sale pour en-

voyer à Bahia. Il y a environ cinquante bateaux pontés occupés de cette pêche, et ils restent en mer un mois ou six semaines, jusqu'à ce qu'ils aient completté leur cargaison.

Le radoubs de ces bateaux, et la construction des filets et lignes nécessaires, forment la principale occupation des habitans qui ne sont pas pêcheurs. Leurs lignes sont excellentes ; elles sont faites de coton bien tors, puis enduites plusieurs fois de l'écorce intérieure d'un arbre qui contient une résine glutineuse qui se durcit promptement au soleil, et qui est à l'épreuve de l'eau de mer: ainsi les lignes sont exrêmement fortes et cependant élastiques.

Ces bateaux et leur cargaison appartiennent à un petit nombre d'individus qui sont comparativement riches, et qui vendent leur poisson pour de l'argent, ou l'échangent pour des objets de subsistances et d'habillemens, qu'ils revendent à ceux de leurs dépendans qui peuvent les acheter; car la plupart n'en ont pas les moyens. Heureusement pour ces derniers, ils vivent dans un superbe climat où les extrêmes du chaud et du froid n'affectent pas le corps, et où ils n'ont, pour ainsi dire, pas besoin de vêtemens.

La nourriture ordinaire des habitans consiste en poisson salé et en farine de manioc, qui se vend ici trois schellings le boisseau (1), avec des oranges, des bananes, et des cocos qui sont en si grande abondance qu'ils ne coûtent rien.

Les légumes de l'Europe sont exotiques dans ce pays-là; les pommes-de-terre y sont inconnues; on fait venir les oignons de Bahia (2), et je n'ai vu des choux que dans le jardin du curé, car ils sont fort rares.

Il y a sur la côte abondance de poissons frais; mais les habitans sont trop indolens pour se les procurer, et cet article est cher et rare.

La viande que l'on y mange est du boeuf: on tue seulement un boeuf par semaine, dont les premiers quartiers sont pour le gouverneur et les officiers de la ville; on vend le reste au peuple à trois vintinas (3) la livre. Les cochons et les moutons seroient nombreux si l'on en

---

(1) Un schelling vaut vingt-quatre sous: le boisseau anglais.

(2) D'abord apportés de Lisbonne: il n'y en a que très-peu au Brésil.

(3) Environ deux sous neuf deniers de France.

encourageoit l'entretien, les bois fournissant une nourriture inépuisable pour ces animaux; mais les habitans sont si bornés qu'on y voit rarement un cochon, et pas un mouton ni une chèvre. J'avoue, à la vérité, que la rapacité du dernier gouverneur ne leur a pas inspiré le desir de rien élever, puisqu'il prenoit leurs bestiaux et leur volaille sans leur accorder d'indemnité; et ils sont tellement opprimés qu'ils n'osent pas même se plaindre.

Les principaux habitans ont chacun une ferme, principalement située sur le bord de la rivière, qui a cinq lieues de longueur depuis son embouchure jusqu'à Villa-Verde à l'ouest. Là, ils ont des plantations de cannes à sucre, et de manioc pour faire de la farine. La volaille et les animaux domestiques y sont abondans; cependant on n'y vit guère mieux qu'en ville, et l'on croira à peine qu'ils ne font pas du tout usage du lait (1). Quand un étranger en demande, ils séparent pendant une nuit une vache de son veau et la font ensuite traire. Lorsque je leur dis que le lait formoit une grande partie de la nourriture ordinaire de

(1) Il faut en excepter le gouverneur et le curé.

l'Europe, on ne voulut pas me croire; car, loin de le regarder comme nourrissant et sain, ils n'en donnent point aux malades ni aux gens foibles, pensant qu'il ne sert qu'à aggraver les maladies. En un mot, dans un pays qui, avec de l'industrie et de la culture, fourniroit en abondance toutes les productions de la nature, la plupart des habitans vivent dans l'indigence et la misère, tandis que les autres ne connoissent pas même les jouissances qui rendent la vie agréable.

Les femmes n'ont aucune occupation. J'en ai vu quelques-unes qui faisoient de grosse dentelle pour leur propre usage; mais cela est bien rare. Elles connoissent encore moins l'aiguille, car il s'en trouve peu qui puissent faire leurs chemises (quoique ce soit le principal article de leur habillement); elles ont pour cette opération des esclaves mulâtresses. Il ne faut pas parler de cuisine: leur nourriture ordinaire n'en exige pas et n'en admet même pas. Ils sont dans une ignorance si complète de cette addition à nos jouissances, que je ne pus trouver personne dans toute la ville en état de faire du pain avec de la farine que j'avois.

La province produit naturellement les fruits les plus délicieux pour faire des confitures; mais les dames négligent totalement cette opération : toutes les confitures et les marmelades de Bahia et de Rio-Janeiro sont faites par des esclaves mâles. En un mot, les naturels de ce pays-ci végètent dans une apathie insensible et dans une indolence efféminée, qui sont encore augmentées par une égale négligence de leur esprit : car il y a très-peu de femmes qui sachent lire, et l'écriture est un art que peu d'hommes connoissent.

La même existence inactive et la même paresse constitutionnelle caractérisent le sexe masculin. Ils perdent des journées entières à se faire des visites, conversent en baîllant, ou jouent aux cartes pour des sous; tandis que les plantations et autres travaux sont gérés par des inspecteurs européens, quelques mulâtres favoris, ou des esclaves de confiance. Le climat ne peut pas servir d'excuse pour ce manque d'activité, car il y a des semaines aussi tempérées que le mois de septembre l'est en Europe, et l'hiver a en général cette température; même durant les chaleurs il y a des intervalles de vents frais, outre quelques heures

du soir et du matin pendant lesquelles les rayons du soleil n'ont que peu de force, et la terre est rafraîchie par les grandes rosées que l'on rencontre ordinairement dans les tropiques, et particulièrement ici.

Les animaux de la province sont semblables à ceux qui abondent dans le reste du Brésil, et fort inférieurs en grosseur, en force et en activité, à ceux de la même espèce que l'on trouve dans les continens de l'Afrique et de l'Asie. Les principaux quadrupèdes rapaces sont les onces, les léopards, les chats-tigres, les loups-hiènes, les sangliers, et le saratu : ce dernier est à-peu-près de la taille d'un renard, mais plus sauvage et plus brave ; c'est le fléau de la volaille, et il se défend avec opiniâtreté quand on l'attaque.

Le prégusia, ou paresseux, est très-commun dans ce pays-ci, mais il n'est pas du tout méchant. Les singes sont en général de l'espèce grise, et il n'y en a guère près des établissemens.

Les talus, ou armadilloes, se trouvent partout, et se divisent en cinq espèces différentes : le talu-assu forme la plus grande, et approche de la taille d'un gros cochon ; le talu-peba est

un peu moindre; le tatu-verdadeiro est l'espèce généralement décrite; le tatuin est plus petit, et le tatubolla est le plus petit de tous, possédant la même faculté que le hérisson, de se rouler comme une boule quand il est attaqué, et de présenter sa cotte de mailles de tous côtés, qui forme ainsi un bouclier impénétrable.

Dans l'intérieur, il y a des troupeaux de bestiaux et de chevaux sauvages : on ne s'en sert point, parce qu'ils viennent rarement près de la côte, excepté plus au sud. Les chevaux dont on fait ici usage, ainsi que dans la province de Bahia, sont de la race de Buenos-Ayrès, pas bien grands, ayant rarement plus de quatorze mains, ronds, et avec de petits os; ils se conservent à merveilles, et supportent bien la fatigue, malgré le climat; mais leur forme n'est pas belle, et ils sont un peu lourds.

Les mules sont ici les plus grandes, et peut-être les plus belles du monde. J'en vis, il y a plusieurs années, quelques-unes à Aranguez en Espagne, élevées par ordre de sa majesté catholique, qui avoient des têtes énormes et mal faites; celles-ci, au contraire, ont un air vif et agréable.

Je fis des recherches au sujet du lama et du vicuna du Pérou, que l'on trouve aussi dans le Paraguay, près du détroit de Magellan, et dans d'autres parties du continent; mais quoique le Brésil corresponde en latitude avec le Pérou, et ait en général les mêmes productions, il ne possède pas ces animaux, ni même aucun animal de la même description.

Les moutons sont de la petite espèce, en apparence originaires d'Europe, à l'exception d'une espèce un peu plus grande qui a plusieurs cornes, et d'autres à poil comme les moutons d'Afrique.

Il y a une grande variété d'oiseaux revêtus du plumage le plus éclatant; plusieurs d'entre eux sont inconnus en Europe; mais il faudroit le talent d'un habile naturaliste pour faire la description et l'énumération des oiseaux, des reptiles et des insectes de cette province et de ce pays.

Les arbres des environs de Porto-Seguro, et des provinces voisines, produisent une grande quantité de gommes des espèces résineuses, mucilagineuses et balsamiques. La première espèce sort de toutes les branches et du tronc des arbres coupés; il en coule une

masse considérable qui reste quelquefois négligée sur la terre.

Entre les baumes il y en a un qui ressemble au tolu (bicuiva) et au copaïva: c'est l'espèce que l'on envoye en Europe. L'arbre d'où il coule est de l'espèce du pin; mais il n'y a que le femelle qui fournisse du baume: pour se le procurer, on abat ordinairement l'arbre, et on en reçoit le suc dans des vases.

Les productions botaniques sont immenses; mais les habitans ne connoissent guère que celles qui ont quelque liaison immédiate avec leurs profits.

La province de Porto-Seguro s'étend au nord jusqu'à la rivière Grande, où elle se joint à celle des îles (des ilheos), les deux rives servant de limites à leurs districts respectifs. Cette rivière n'a pas encore été examinée, et n'est même que foiblement habitée près de son embouchure, parce qu'elle n'a que deux brasses d'eau par-dessus la barre à mer haute. De vastes forêts qui s'étendent le long de la côte de chaque côté, couvrent ses rives, et les arbres qui les composent sont réputés les meilleurs du Brésil pour la construction des vaisseaux. C'est de là et de Patipe,

pays adjacent, que l'on tire le bois de construction pour les chantiers royaux. Les arbres dont ont fait principalement usage sont le sippipira, le peroba, l'orambu et le Louro. Le premier ressemble au teak de l'Inde; les autres sont des espèces de chênes et de larix, le putumuju, l'angelim et le cèdre servent à faire les planches des ponts; le piquasa et le peroba sont un bois plus léger, et semblable au sapin. Il s'y trouve, outre cela, le jackaranda ou bois de rose, le bois du Brésil, le bois de campêche, le bois d'acajou et plusieurs autres.

La rivière Grande, après avoir remonté dans le pays jusqu'à une distance considérable à l'ouest, tourne vers le sud, et est supposée prendre sa source dans les mines de Pitangui, mais n'a pas encore été inspectée jusque-là. Elle est large et profonde à son embouchure au-dessus de la barre, et continue ainsi jusqu'à quelque distance en la remontant: c'est une rivière du second ordre de ce vaste continent.

La Commission, dont j'ai parlé dans l'introduction, remonta cette rivière pendant quinze jours, dans des canots, sans rencontrer aucune

chute, ou rapide, ni la moindre obstruction. Elle trouva ses rives immensément riches en productions naturelles, et abondantes en subsistances, les bois étant remplis de cochons sauvages, et les vallées de bestiaux, etc. A la fin de son voyage, à une petite distance de la rivière, il y avoit des diamans sur la surface de la terre; mais, d'après son estimation, petits et de peu de valeur. Elle trouva aussi des topazes, des améthystes et des émeraudes, et projeta une seconde excursion; mais elle fut empêchée de la mettre à exécution. En un mot, la rivière Grande (de Porto-Seguro) (1) ne manque que d'encouragement pour devenir un objet d'importance à la nation, quoique ce soit peut-être la politique du gouvernement portugais de la laisser inconnue et sans habitans.

Après avoir passé la côte au sud de la rivière Grande, on arrive à Belmont, établissement nouveau et florissant, et à quelque distance plus loin, sont la ville et le district de Santa-Cruz. Le port reçoit des navires de

---

(1) Il y a plusieurs rivières qui portent le nom de *Grande* sur la côte orientale de l'Amérique du sud.

douze pieds; et le Vermeil-Coroa, qui y est contigu au sud, admet des vaisseaux de toute grandeur : la ville tombe en ruines et est peu considérable. Cinq lieues plus loin, toujours sur la côte, est Porto-Seguro, au sud duquel, au-delà de la chapelle de Nostra-Senhora de Judæa, la petite baie peu profonde de Tranquoso entre dans les dentelures du rivage. Il y a dans cet endroit plusieurs plantations, et le pays est délicieux.

Le Rio *des Fratres* n'est pas fort éloigné ; mais l'embouchure de cette rivière étant tout-à-fait barrée par un banc, il ne se trouve pas une seule plantation sur ses rives. Le pays au sud de Rio des Fratres est montagneux ; le mont Pascoa élève fièrement sa tête circulaire et blanche, et s'aperçoit à une grande distance, servant de guide aux marins dans la navigation dangereuse de la rivière Carevellos; car toute la côte n'est ici qu'une suite non-interrompue de ressifs, de roches cachées, et de bas-fonds ; cependant les pilotes du voisinage sont si experts qu'ils conduisent les navires à travers ces écueils sans qu'il arrive pour ainsi dire aucun accident.

Depuis Rio des Fratres jusqu'à *Ville-Prado*

est une longue chaîne de côtes négligées, entre-coupée de plusieurs petites rivières, et fréquentée par un si grand nombre d'Indiens hostiles, qu'il est très-dangereux de voyager sur la plage, et qu'on ne le fait jamais sans gardes. Prado est une ville de pêcheurs qui fait des progrès, et Alcobass est encore plus florissant. Les habitans du voisinage emploient toute leur industrie à cultiver et à préparer la farine de manioc, qu'ils portent au port de Carevellos. La rivière Carevellos a une barre dangereuse sur laquelle il ne peut passer que des vaisseaux tirant douze pieds d'eau; mais quand on a passé la barre, il y a dix brasses d'eau. Elle a deux milles de largeur et une profondeur proportionnée, pendant l'espace de six milles qu'il faut la remonter pour arriver à la ville: ses rives sont parsemées de plantations superbes. La ville est vivante et populeuse; les bâtimens sont en quelque chose supérieurs à ceux de Porto-Seguro, quoique du même genre; mais l'église a un air mesquin et misérable. Le pays des environs abonde en plantations de manioc: c'est le principal marché de toute la côte pour la farine, et l'endroit qui en fournit le plus à

Rio-Janéiro, à Bahia et à Pernambucco. Il y a dans ce port un nombre considérable de polaques, de barges et de barques, qui y ont été construites, non-seulement pour son usage, mais aussi pour celui de Porto-Seguro.

A dix lieues au sud de Carevellos est *San-Mathias*, dernière limite de la province dans cette direction, et l'on y cultive aussi du manioc.

Dans toute l'étendue de ces provinces, les fièvres dominent et sont plus sévères et plus dangereuses que chez nous, peu d'Européens en évitent les attaques. Plus on avance vers le midi, plus la maladie a de force; et dans le pays dernièrement mentionné, elle est si funeste, qu'il est ordinairement le tombeau des étrangers qui le parcourent.

La province a une étendue de côtes de soixante-dix lieues, et vers l'ouest elle n'a pas de bornes; cependant les établissemens les plus éloignés dans cette direction ne sont pas à plus de dix lieues de la mer, quoique l'on sache que l'intérieur contient de l'or, et abonde en autres minéraux précieux; car, outre ce que l'on a déjà dit de Rio-Grande, il faut remarquer que Louis Brito de Almeido,

gouverneur général en 1570 (1), fut informé de ce fait par des Indiens convertis, et que la cour de Lisbonne lui ordonna de le vérifier. On lui envoya des minéralogistes pour cette expédition, et ils commencèrent par remonter la rivière *Doce* (2), entrèrent dans un de ses bras appelé le *Mandi*, et étant débarqués à cet endroit, voyagèrent par terre vers l'ouest, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un vaste lac que les Indiens appellent l'embouchure de la mer. Après avoir passé ce lac, ils vinrent à la rivière *Accei*, et l'ayant remontée ils parvinrent à l'endroit, d'où ils rapportèrent des échantillons précieux d'émeraudes, de saphires, de topazes et de cristaux; mais l'on fit alors, ou depuis, si peu d'attention à cette circonstance, que l'on a perdu jusqu'aux indices du lieu.

Les habitans de Porto-Seguro sont fiers de ce que leur province est la première du Brésil qui a été découverte par Pedro Alvarès Cabral, et ils conservent toujours avec la plus

---

(1) Histoire d'Amérique.

(2) Qui joint San-Mathias, et se perd dans la province d'Esperito-Santo.

grande vénération la sainte croix qui fut élevée sous un arbre touffu quand on célébra la première grand'messe avec de la musique, et des salves d'artillerie, etc., pendant laquelle, à ce qu'ils disent, les Indiens vinrent en foule voir un spectacle si nouveau, et restèrent dans le plus profond silence, absorbés dans la curiosité et l'étonnement; et « le Saint-Esprit » se manifesta d'une manière si visible, que » les naturels embrassèrent à l'instant la vraie » religion ». Alvarès appela le pays nouvellement découvert d'après cette croix, *Santa-Cruz;* mais ce nom fut ensuite changé par le roi Emmanuel en celui du Brésil à cause de l'arbre *ibiripitanga*, qui produit un beau rouge ardent (1), ce qui étoit alors une grande nouveauté, et a depuis été d'une grande valeur en Europe.

---

(1) Basas ou brazas; un feu ou un charbon ardent.

Description de la province de San-Salvadore (1).

Après la découverte du Brésil, Emmanuel s'empressa d'y envoyer Amérique-Vespuce, pour examiner les côtes, et Goncalo-Coelho, pour inspecter les productions et la surface du pays, etc. Malgré les rapports favorables de ce commandant, ce prince étoit tellement occupé de ses expéditions asiatiques, qu'il n'avoit point d'hommes à épargner pour peupler un pays ausi vaste que le Brésil, ou pour en tenter la conquête, ses habitans ayant déja montré des intentions hostiles, et paroissant déterminés à une résistance opiniâtre. Jean III, qui succéda à son père dans un temps où la tranquillité générale lui permettoit de donner toute son attention à l'Amérique, y envoya quelques géographes célèbres, et, dirigé par leurs rap-

(1) Plus universellement connue, par les naturels et les Portugais, sous le nom de Bahia (la Baie), aucune autre dénomination n'étant aujourd'hui en usage.

ports, divisa le pays en provinces, qu'il distribua aux nobles les plus entreprenans du royaume, à condition qu'ils se chargeroient des frais et du soin de les soumettre et de les coloniser.

Christovao Jacques fut l'officier qui visita la province de Bahia, et qui rendit compte de l'immense étendue de la baie (qu'il avoit consacrée à tous les saints), et de la fertilité et de la beauté du territoire adjacent. Mais ce ne fut que quelques années après que Jean donna cette province à Francisco Peirrera-Coutinho, gentilhomme nouvellement revenu de l'Inde, qui équipa sur-le-champ une petite escadre, et, suivi d'un nombre considérable d'aventuriers, de soldats et autres, il commença l'entreprise. Les Tupinambas habitoient cette partie du Brésil; c'étoient des Indiens sociables, et, au grand étonnement de Coutinho, considérablement avancés dans la civilisation. Ils étoient redevables de tous ces avantages à un seul homme, Alvarès-Corea, qui, en allant aux Indes orientales, avoit fait naufrage sur cette côte. Alvarès avoit échappé, ainsi que quelques hommes de son équipage, et ils avoient sauvé la plupart de leurs effets. Les merveilles que les armes à feu, et les autres

inventions européennes le mirent en état de faire voir aux simples Indiens, lui procurèrent les adorations du peuple, et il n'en abusa pas. Ils lui fournirent, ainsi qu'à ses compagnons, les dépouilles de la chasse, les productions de la terre, et des femmes, donnant à Alvarès la fille de leur chef.

Un vaisseau français, faisant un voyage de découvertes et de commerce, s'arrêta quelque temps après dans la baie. Alvarès saisit cette occasion pour s'embarquer avec sa femme Indienne pour l'Europe, emportant avec lui des échantillons de la richesse et des curiosités du pays. Henri II et la célèbre Catherine de Médicis, gouvernoient alors la France : ils reçurent les voyageurs avec les plus grands égards et avec un plaisir secret. La pauvre Indienne fut aussitôt baptisée avec la plus grande pompe; le roi lui servit de parrain et la reine de marraine, donnant son nom à cette nouvelle chrétienne.

On prit beaucoup de peine pour instruire Catherine Alvarès dans la religion qu'elle avoit adoptée, et dans les usages du siècle. Son mari, qui avoit d'abord dessein d'aller à Lisbonne, fut tellement flatté à la cour de France, qu'il se laissa persuader de conduire une

expédition marchande sur la côte des Tupinambas. Il y retourna donc avec sa femme, et Catherine, fière des talens qu'elle avoit acquis, fit des efforts incroyables pour convertir et civiliser ses compatriotes. Déja l'on avoit élevé une église, distribué plusieurs plantations à sucre, et commencé la culture des terres, quand Coutinho arriva. Ce seigneur, armé de l'autorité royale, méprisa la douceur qu'Alvarès avoit jusqu'ici employée, condamna tout ce qui s'étoit fait, et ne tarda pas à commencer une cruelle persécution contre une pauvre nation peu accoutumée à la sévérité. Les Tupinambas appelèrent à leur secours les Tamoyos, leurs voisins, détruisirent les sucreries et autres ouvrages élevés par Coutinho, tuèrent un grand nombre de ses gens, surmontèrent tous leurs efforts, et l'obligèrent à se retirer avec le reste de son monde et ses deux navires, à Ilheos, que l'on commençoit aussi à coloniser. Coutinho s'y procura un grand renfort, et remit à la voile pour la baie; mais y étant entré par un mauvais temps, son vaisseau échoua sur l'île d'Itaporica, et ceux qui étoient à bord, furent presque tous massacrés par les habitans.

Sur ces entrefaites le roi Jean, instruit des progrès qu'avoit faits Alvarès, et de la superbe position qu'offroit la baie pour y fonder la capitale de ses nouvelles colonies, ne fut pas plutôt informé de la mort de Coutinho, qu'il reprit le don de la province, et équipa une escadre suffisante pour former une colonie et bâtir une ville, qu'il confia à Thomas de Souza, le général le plus expérimenté du Portugal.

Entre les différens individus qui accompagnèrent de Souza, étoit un corps de Jésuites, sous la direction du père Manuel, l'un des plus éclairés de cette savante société. Par les sages mesures de ces pères, les Indiens furent bientôt appaisés, la plupart baptisés, et les colons, paisibles possesseurs du territoire, se mirent à bâtir San-Salvadore, nom que donna de Souza à la ville projetée.

On entre dans la baie de Tous-les-Saints par le sud : elle est formée par une grande peninsule et l'île d'Itaporica ; s'étendant, au nord-ouest, entre des îles éloignées et un golfe profond qui a au moins un degré de longueur, et qui reçoit le tribut de six grandes rivières, la Paraguassu, la Serzipe, la Jaguaripe, la

Matuim, la Paranamerim et la Paraja, presque toutes navigables.

La baie proprement dite a trois lieues de largeur à son embouchure, douze de diamètre, et trente-six de circonférence, sans comprendre les îles, ou les parties plus éloignées.

Depuis la barre qui est devant le fort Saint-Antonio, à l'extrémité de la grande presqu'île, jusqu'à la pointe de Montserrat (petite peninsule dans l'autre) et à la plage de Tapagippe, est un bon mouillage où les vaisseaux sont à l'abri de tous vents, et dont l'étendue pourroit contenir toutes les flottes du monde.

En contemplant ce lac immense et tranquille, car on pourroit l'appeler ainsi, environné d'un pays qui produit en abondance toutes les choses de première nécessité et de luxe, situé presqu'au centre du monde terrestre, on croiroit qu'il a été formé par la nature pour être le magasin de l'univers.

Bahia est du côté droit de la baie, où la terre, à une petite distance du rivage, s'élève rapidement en une falaise escarpée, sur le sommet de laquelle la ville est bâtie, à l'exception

d'une rue qui est parallèle à la plage. Elle occupe un grand espace, à cause de l'inégalité du terrein et des jardins nombreux qui y sont entre-mêlés. Les maisons sont du dix-septième siècle, en général mal bâties, et, à cause de la légèreté des matériaux, tombant rapidement en ruines, ce qui diminue l'effet de plusieurs d'entre elles qui étoient autrefois élégantes. Ainsi que dans tous les pays catholiques, les églises sont les édifices les plus marquans, et ceux pour lesquels on a fait plus de dépense. La cathédrale est vaste, mais tombant en ruines, tandis que le collége et le palais épiscopal sont bien entretenus. A l'époque de leur élévation c'étoient des bâtimens spacieux, leur situation est bien choisie; ils commandent la baie et toute la campagne des environs.

La grande église des ex-Jésuites est sans exception le plus bel édifice de la ville. Elle est absolument construite de marbre d'Europe importé à grand frais, et les ornemens de l'intérieur sont extraordinairement riches. La balustrade de l'autel est de bronze; tous les ouvrages en bois sont incrustés d'écaille de tortue, et le chœur, et plusieurs chapelles sur les ailes, sont chargés de dorures, de pein-

tures (1), d'images et d'une multitude de décorations.

Le collége et le couvent contigu, qui étoient les plus considérables et les mieux dotés du Brésil, étant abandonnés depuis quarante ans, ont depuis peu été convertis en un hôpital très-commode. La superbe bibliothèque est pour ainsi dire perdue pour le genre humain, les livres et les manuscrits sont jetés pêle-mêle dans une chambre où ils dépérissent. Malgré cette indifférence apparente pour la science, ces Goths modernes ne veulent presque pas souffrir que les étrangers approchent de cet endroit. Les manuscrits les plus précieux sont les découvertes de l'intérieur de l'Amérique par les Jésuites, qui ont pénétré plus avant dans le pays qu'aucun individu (2). L'église et le monastère des

(1) Il y a deux tableaux, un d'Ignace Loyola, et un autre de François Xavier, qui ont beaucoup de mérite.

(2) Aujourd'hui que les préjugés sont dissipés au sujet des Jésuites, on peut voir combien le monde savant a perdu par leur abolition. On peut même assurer que cette abolition a contribué, et contribue encore à perpétuer l'ignorance dans les possessions d'Espagne et de Portugal dans le Nouveau-Monde. (*Note du Traducteur.*)

Franciscains sont de vastes bâtimens ; le dernier a deux étages ; les appartemens des moines donnent sur de grands corridors qui font face à une cour carrée au milieu de laquelle est une fontaine. Les murs de cette cour sont ornés de tuiles bleues d'Europe en compartimens historiques, où se trouvent curieusement entre-mêlés des passages de la mythologie païenne et de l'Écriture sainte.

Près de là est une fondation séparée pour les frères Franciscains, ou ceux qui, ayant vécu dans le monde, veulent passer le reste de leurs jours dans une retraite religieuse. Cet édifice a une belle façade en stuc, et est remarquable par sa symétrie, qui consiste en deux rangées de petites voûtes, trois l'une sur l'autre, destinées à recevoir les morts : quand ils y sont déposés on ferme l'entrée des voûtes. Elles sont numérotées et blanchies, et leurs arches relevées de peintures. Un grand corridor pavé en marbre noir et blanc passe dans le milieu, et au bout est une figure de la religion en draperie. Le tout est tenu extrêmement propre et bien aëré par des fenêtres près du toit qui donnent sur le jardin, tandis que les épais bananiers en excluent les rayons du soleil et ré-

pandent une ombre solemnelle sur cette triste, et en même temps agréable résidence des morts.

L'église des Carmelites est plus moderne et plus élégamment décorée que celle des Franciscains : le monastère adjacent est immensément riche. Les couvents des Bénédictins sont inférieurs à ceux des autres ordres dont nous venons de parler, quoiqu'ils aient des revenus aussi considérables.

Parmi les églises particulières, celles de la Conception, de la Colonne, et de Saint-Pierre, sont les plus remarquables dans la ville, et celles de Saint-Antoine et de Sainte-Victoire, près de la barre, qui sont sur des élévations si frappantes qu'elles forment de bons points de vue pour les marins.

On y voit outre cela plusieurs autres églises, grand nombre de chapelles et de couvens, qui offrent tous la même superfluité d'ornemens, de mauvais goût et de superstition.

Les principales places sont celles du palais et des Jésuites.

Les rues sont closes et étroites, mal pavées, jamais nettoyées, et conséquemment fort sales. Derrière quelques-unes d'elles on dépose les

ordures (1), ce qui, exposé à une chaleur excessive, affecteroit sévèrement la santé des habitans, si l'air n'y étoit pas fort sain, à cause de la position élevée de la ville.

Dans la place royale est situé le palais du gouverneur, qui est un vieux bâtiment peu important, et vis-à-vis sont la monnaie et les bureaux publics. Le troisième côté contient la cour de justice (ou *relacao*), et l'autre la salle du sénat et la prison. Cette dernière est un vaste édifice, dont les chambres basses sont extrêmement fortes et sûres, les fenêtres ayant une double rangée de barreaux de fer a environ dix-huit pouces l'une de l'autre. On entre dans ces cachots par une chambre grillée au-dessus et par des trappes; au centre du premier étage est une salle bien sûre, sur laquelle ouvrent nombre de cellules obscures appelées *secretos*, d'environ six pieds carrés, qui ont de grosses portes, mais point de fe-

(1) Tous les étrangers ont remarqué une petite ruelle descendant du palais à la ville, qui est remplie d'ordures, immédiatement en face de la fenêtre du gouverneur; ce qui fait l'éloge de la police, et de la propreté de son excellence.

nêtres, et qui sont toutes pourvues d'une forte chaîne attachée à un anneau dans le mur. Ces cellules sont pour les prisonniers d'État et de l'Inquisition.

Il y a rarement moins de deux cents personnes dans cette prison; la plupart pour des délits qui font honte à l'humanité, d'autres sont des esclaves fugitifs, d'autres des victimes du Gouvernement, trop souvent incarcérées sous le plus léger prétexte.

Un petit hôpital est contigu à la prison; mais la chaleur du climat, la situation close du bâtiment, le manque de circulation d'air et surtout de propreté, font qu'il y meurt plus de cent personnes par an. Ce sont les prisonniers esclaves qui approvisionnent la prison d'eau. Ils ont des colliers de fer à travers lesquels passe une chaîne qui les tient ensemble. L'eau s'apporte d'une petite distance dans des barils et c'est tout ce que le Gouvernement accorde. Les prisonniers s'entretiennent à leurs dépens ou par le moyen d'une société religieuse, la Miséricorde, qui quête dans toutes les parties de la ville, et qui distribue tous les jours de la farine, de la soupe, et d'autres comestibles aux plus misérables des détenus.

La douane et les quais sont sur la plage, ainsi que le chantier, près duquel sont les bureaux et les magasins de la marine; la maison de l'intendant, ou commandant du port.

Quelques habitans de la classe supérieure, mais en petit nombre, se sont bâti des habitations grandes et élégantes (particulièrement dans le voisinage de la ville), et les ont meublées proprement. Les maisons des autres individus opulens sont spacieuses et commodes, mais tristement meublées. En les regardant de la rue, elles ont un air sombre et sale, et l'intérieur correspond parfaitement à leur apparence extérieure. Dans le fait, je n'ai jamais vu un pays où les habitans aiment moins la propreté qu'au Brésil. Les maisons des marchands et des boutiquiers sont encore plus dégoûtantes. Au lieu de fenêtres vitrées, ils ont des jalousies de bois, qui ne sont pas même peintes, pour les enjoliver ou les conserver. Les dernières classes de soldats, mulâtres et nègres, ont des cabanes couvertes de tuiles, ouvertes jusqu'au toît, avec une seule jalousie. Tous ces divers bâtimens (excepté une rue ou deux) sont épars çà et là dans la ville, et ont un aspect bigaré et désagréable.

La ville est protégée par un nombre de forts et de batteries ; mais, excepté un fort de dix-huit canons, ceux de Phillipe et *do mar*, les autres sont sans artillerie. Comme la défense de la place dépend entièrement du dernier, je vais le décrire dans tous ses détails: je ne donnerai qu'une courte notice des autres.

Le fort *do mar* ou de mer fut élevé vers l'année 1600, sur un petit banc de rochers de la baie intérieure, à trois quarts de mille du rivage. Il fut d'abord bâti de forme circulaire; mais lorsque les Hollandais entrèrent dans la baie, en 1624, et tentèrent de s'emparer de la ville, ce fort leur fit tant de mal, que les Portugais jugèrent à-propos d'y ajouter de nouvelles fortifications, et lui donnèrent la forme qu'il a aujourd'hui, en élevant la tour originaire, et en l'environnant d'une batterie basse fort étendue. Il a environ deux cent soixante-dix pieds de diamètre à sa base, et la tour supérieure cent. La batterie d'en bas renferme vingt-neuf canons, dont quelques-uns de quarante-deux livres de balle, et les moindres de vingt-quatre: celle d'en haut n'en a que seize de vingt-quatre et de dix-huit. La tour a environ vingt-cinq pieds au-dessus de

la batterie d'en bas : ce n'est pas une masse solide, mais elle a divers logemens qui partent du centre comme des rayons, et servent de magasins à poudre, à boulets, etc., et de casernes. Le sommet de la tour est couvert de pierres de taille, bien cimentées et en talus, pour le préserver de la pluie, qui coule vers le centre, tombe dans un grand réservoir au-dessous, et entretient la garnison pendant six mois, sans qu'on ait besoin d'aucun autre secours.

La maison et les bureaux du commandant, et quelques chambres pour des prisonniers d'état ou militaires, sont sur la batterie d'en bas, près de l'entrée en talus du fort, du côté de la mer. La garnison, quand elle est complète, est composée de cinq cents hommes; mais il y en a fort peu qui font le service, pour éviter la dépense, comme je l'ai déjà remarqué. Les vaisseaux mouillent ordinairement entre ce fort et la ville, et se trouvent immédiatement sous sa protection et sous celle du fort Saint-Philippe, sur le rivage opposé.

Sur l'extrémité de la pointe de la péninsule, et presque vis-à-vis la barre, est le petit et antique fort et phare Saint-Antoine *do*

Barro ; et en avançant vers la barre, une petite baie très-profonde s'introduit par plusieurs dentelures sur le rivage, et forme une plage de sable qui est flanquée d'un côté par le petit fort de Sainte-Marie, et de l'autre par celui de Santo-Diégo, qui est une batterie circulaire.

A l'extrémité de la ville qui conduit à la mer, il y a une batterie de dix-huit canons, la plupart de vingt-quatre, à fleur d'eau, et qui est en assez bon état. Après avoir passé celle-ci, le chantier est défendu par la haute batterie du fort Saint-Philippe, qui a trente canons de différens calibres. Il se trouve trois autres batteries insignifiantes sur la partie habitée de la plage, et une autre du même genre, à la pointe de Montserrat.

La ville est défendue du côté de terre, aux passages nord et sud, qui sont parallèles à la plage, par trois forts : au sud, par les grandes fortifications et les ouvrages extérieurs de Saint-Pierre, *San-Pedro*, qui sont les plus complets, mais aujourd'hui presque démantelés. Le passage du nord est une vallée entièrement commandée par Barbalho (que nous avons déjà décrit) d'un côté, et Saint-

Antonio *do Carmo*, sur l'éminence opposée, près de la baie. Ce dernier est un fort quadrangulaire où il y a quelques canons qui donnent sur le glacis.

Un des mes amis, bien instruit sur ce sujet, m'a assuré que, d'après le dernier rapport fait au Gouvernement, il n'y avoit véritablement, dans tous les forts et batteries, que quatre-vingt-quatorze canons en état de service (1).

La garnison de la ville consiste en cinq mille hommes d'infanterie, dont un régiment d'artillerie, trois de troupes de lignes, trois de milices, et un de mulâtres et de nègres libres, commandés par un maréchal de camp aux ordres du gouverneur.

La solde des soldats est très-chétive ; mais ils sont bien armés, la mère-patrie fournissant au Brésil des fusils anglais à l'épreuve.

On ne peut construire dans le chantier

(1) Peu de jours avant que je quittasse Bahia, on fit l'inspection des forts, et il est probable qu'on en augmentera le nombre de canons, comme il s'en trouve plusieurs pièces neuves dans les magasins de la marine et de l'artillerie.

qu'un vaisseau de ligne à la fois. La construction va toujours, mais si lentement, qu'on ne doit pas craindre une augmentation subite de leur marine. On lança, pendant mon séjour à Bahia, un vaisseau de soixante-quatre, le Prince du Brésil (*Principe de Bresil*), qui me parut beau, bien bâti et fort : il avoit été quatre ans à construire. Il y a à Tapagippe, près de la ville, des chantiers particuliers où l'on fait de beaux navires marchands de toute les dimensions, et avec beaucoup de célérité (1).

On estime à plus de cent mille les habitans de la ville et des faubourgs, dont trente mille blancs, trente mille mulâtres, et les autres nègres.

Le gouvernement de Bahia, qui est absolu, est entre les mains d'un gouverneur-général, qui a un contrôle temporaire sur tous les tribunaux et les départemens. Il a à ses ordres

---

(1) Le bois de ce pays est particulièrement propre à la construction des vaisseaux par sa dureté et sa durée, et, comme le teak, est impénétrable aux vers ; mais il a un défaut que n'a pas le teak : celui de manger imperceptiblement le fer.

six aides aides-de-camp, qui font tour-à-tour le service au palais, et y restent jour et nuit pour transmettre les dépêches du gouverneur : ce dernier a aussi l'assistance du secrétaire du département. La marine est immédiatement confiée à un intendant nommé par la cour de Lisbonne.

Le sénat est composé de quatre membres et d'un président, qui font les affaires de la ville, inspectent les poids et mesures, donnent des plans d'amélioration, etc.

La grande cour de justice est celle du *relacao*, qui est composé du gouverneur, comme président perpétuel, du chancelier, qui est son député, du ministre criminel, et de neuf juges subalternes de différentes dénominations (1) : on ne peut appeler de cette cour qu'à Lisbonne.

Il y a aussi une cour inférieure pour les

(1) Les juges, les sécrétaires, etc., et même les plus vils suppôts de la justice sont distingués par les marques honorables d'une canne entrelacée, d'environ cinq pouces de diamètre, suspendue à la poche gauche, et d'une petite épée; et ils ne paroissent jamais en public sans cela.

causes triviales, qui est présidée par un juge criminel; mais on peut en appeler au gouverneur, qui confirme ou annulle la sentence, ou qui fait décider l'affaire par le *relacao.*

L'Inquisition n'a jamais été aussi sévère ici que dans la mère-patrie, parce qu'elle est obligée d'envoyer tous les cas graves à la décision du grand tribunal de Lisbonne.

Ces cours ne s'assemblent pas à des époques fixes, mais selon l'urgence des affaires ou les ordres du gouverneur, sinon que quelques membres du *relacao* siégent trois fois par semaine pour expédier les affaires ordinaires.

La plupart des crimes sont punis par la prison; mais le meurtre et la trahison entraînent la peine de mort, à moins que les coupables ne soient riches. Dans ce cas-là, ils échappent trop souvent à la loi par les subterfuges de la chicane, par l'appel, ou en obtenant leur grace. Il y a rarement plus de dix exécutions par an; mais on déporte tous les ans un grand nombre de criminels à Angola, et dans les autres établissemens portugais sur la côte d'Afrique. La torture est supprimée, et on y supplée

par le moyen des petits cachots qu'on appelle secrets (*secretos*).

Les lois concernant les débiteurs sont extrêmement douces : par une dernière ordonnance, il est défendu d'emprisonner pour dette, à moins que ce ne soit une escroquerie ou fraude, qui est punie par la détention jusqu'à pleine restitution, ou jusqu'à ce que la partie lésée se relâche. Quand un individu est hors d'état de payer ses créanciers, il leur abandonne ses effets, qui sont vendus et divisés entre eux, et le débiteur reste en liberté; mais s'il néglige de le faire, ou s'il refuse de payer, les créanciers saisissent tous ses effets par contrainte, excepté les habits qu'il a sur le corps, et ont droit à toutes les propriétés qu'il peut par la suite acquérir, jusqu'à ce que la dette soit liquidée.

Bahia devint métropole sous le pape Innocent XI. L'archevêque a un collége et une cour qui lui appartiennent immédiatement; et c'est par ce moyen qu'il gouverne tout le corps ecclésiastique, et même les moines, qui lui sont, dans certains points, subordonnés. La plupart des prêtres séculiers vivent fort librement, ainsi que ceux qui sont dans des monastères, à qui les fragilités de la nature humaine

font souvent oublier leurs voeux de pauvreté et d'abstinence. Dans un voyage antérieur, j'ai été témoin de cette vérité dans un couvent de frères chargés de faire des quêtes pour la sainte église de Jérusalem. C'est le pape qui nomme ces frères; mais les troubles d'Italie avoient empêché qu'on ne fît depuis long-temps aucune nomination pour cette mission, de sorte que la société étoit diminuée au nombre de trois ou quatre individus. Ceux-ci, qui sont immensément riches, habitent le monastère originaire, qui est agréablement situé sur une colline près de la baie. J'y dînai un jour avec quelques autres personnes. Le révérend supérieur étoit à la vérité un bon vivant, et ses confrères ne dérogeoient pas. Le dîner fut excellent, et l'on y but des vins de France de la première qualité, avec de l'*ale* et du *porter* de Londres (1). Le repas fut prolongé jusqu'à l'excès, après quoi la compagnie alla prendre le frais

---

(1) C'est ici un grand luxe à cause de la rareté de ces denrées, parce que l'importation en est absolument défendue. Malgré cela, le supérieur du monastère s'adresse, par procureur, à tous les navires étrangers et les fait passer en contrebande.

sur une terrasse, où il se forma des parties de cartes, et où l'on but encore copieusement. Je me retirai avant le reste des convives, et mon introducteur m'informa que ces frères de Jérusalem ne se bornoient pas aux plaisirs de la table.

Les revenus du Gouvernement viennent en partie des droits énormes d'importation et d'exportation. Les premiers montent à trente pour cent, et les derniers sont très-onéreux, principalement sur le tabac, qui est vraiment un monopole royal. Mais la grande source du revenu est le produit du bois de Brésil, et celui des mines d'or et de diamans, qui passent entièrement par les mains du Gouvernement, et qui sont considérables. C'est néanmoins une chose si secrète, qu'il est impossible d'en faire le calcul, ou de faire une juste estimation de ce que rapporte cette riche colonie à la couronne (1).

Bahia fait un grand commerce, plutôt à cause de sa position avantageuse, que de l'industrie de ses habitans. Son principal com-

(1) Les nombreux impôts dont nous sommes chargés sont inconnus dans le Brésil; mais le clergé pressure le peuple sous divers prétextes et de toutes les manières.

merce est directement avec Lisbonne et Opporto, et il occupe cinquante gros navires qui font des voyages avec beaucoup de célérité. Ces navires fournissent à la colonie des marchandises des manufactures d'Europe et de l'Inde, du vin, de la farine, du balcahao, du beurre, du fromage d'Hollande, du sel, et d'autres denrées; et reçoivent en échange du coton, du sucre, *aqua ardente* (1), du café, du tabac, *lignum vitæ*, de l'acajou, des bois de satin et de tulipe, une variété de gommes, de baumes et de racines médicinales, qui forment une balance considérable en faveur de Lisbonne. Les Bahiens ont permission d'importer leurs propres esclaves, et d'apporter dans les mêmes vaisseaux différentes marchandises de la côte d'Afrique, telles que de la cire et de la poudre d'or, qu'ils reçoivent en échange de grosses toiles peintes de coton (2), d'*aqua ardente* et de tabac. Un esclave vaut à Bahia environ trente louis.

Le commerce colonial des Bahiens est d'ail-

(1) Distillation spiritueuse de canne à sucre et de mélasse, mais différente du rhum : c'est sans doute de l'arack.

(2) Principalement manufacturées à Lisbonne.

leurs très-étendu, et celui du sud, particulièrement de Rio-Grande, très-lucratif, considérant l'indolence avec laquelle il est conduit. Environ quarante navires de deux cent cinquante tonneaux chacun en sont occupés, et font à peine un voyage en deux ans, quoique la distance ne soit que de vingt degrés au sud. Ils prennent avec eux une petite quantité de rhum, de sucre, de poterie de terre et de marchandises européennes (principalement d'Angleterre et d'Allemagne), qu'ils vendent en contrebande aux Espagnols de Maldonado et de Montevideo pour de l'argent. Pendant ce commerce, les équipages sont employés à embarquer du bœuf salé et des cuirs, provenant des beaux bestiaux qui abondent dans les plaines du Paraguay. Après avoir tué ces animaux, ils en coupent la chair en tranches minces, d'environ deux pieds de long, qu'ils salent et enfument, ou font sécher au soleil : ils en curent en même temps les cuirs.

De retour à Bahia ces navires vendent le bœuf en détail, à deux *vintins* la livre. Il est principalement acheté par la basse classe du peuple et pour l'usage des esclaves et des

vaisseaux. En vendant ainsi une cargaison, au lieu de la débarquer, un navire reste cinq mois dans le port, et quelquefois davantage, de sorte qu'en comptant le temps qu'ils perdent à Rio-Grande, ils pourroient faire trois voyages au lieu d'un.

Le trafic qui se fait dans les limites de la baie, dont une grande partie vient de l'intérieur, est étonnant. Il arrive tous les jours au moins huit cents barques et polaques pour apporter leur tribut à la capitale. Elles sont chargées de tabac, de coton, et de diverses drogues de Cachoiera, d'un grand assortiment de poterie de terre d'Iguaripe, de rhum et d'huile de baleine d'Itaporica, de bois de construction d'Ilheos, de farine et de poisson salé de Porto-Seguro, de coton et de maïs des rivières Real et Saint-François, de sucre, de bois à brûler et de légumes de tous les côtés. Une masse de richesses inconnue en Europe est ainsi mise en circulation, et seroit considérablement augmentée, si la nation indolente qui est aujourd'hui en possession du pays, avoit seulement la liberté de se livrer à sa propre industrie ; mais son commerce est entravé par les réglemens les plus sévères. Bahia

et Pernambucco sont des entrepôts de coton, et quand cette denrée est importée dans des barges et des polaques, on la débarque dans un magasin destiné à cet usage, où on la pèse, on l'assortit et on la presse; on marque ensuite sa qualité, première, seconde ou inférieure, sur les balles, après quoi le coton est bon pour l'exportation. Il reste dans ce magasin général jusqu'à ce que le propriétaire en ait disposé aux prix communément fixés par les préposés à l'entrepôt. L'*aqua ardente* est entre les mains d'une compagnie privilégiée, à laquelle chaque barrique qui n'entre pas dans les magasins paye un droit qui la fait monter au taux où elle vend la sienne. Le tabac, le bois de Brésil, le lingot, et les métaux précieux sont, comme je l'ai déjà remarqué, exclusivement entre les mains du Gouvernement. Les étrangers n'y peuvent faire aucune espèce de commerce, pas même charger de productions coloniales dans des vaisseaux portugais. En un mot les prohibitions et les monopoles sont en si grand nombre que le commerce est entravé dans ses opérations, l'industrie étouffée et la contrebande encouragée; car dans tous les pays, les hommes ne

sont que trop portés à faire ce qui est défendu, perdant de vue les dangers auxquels ils s'exposent, dans l'espoir trompeur d'un gain considérable.

J'ai pris toutes les peines possibles pour me procurer à la Douane les rapports des importations et des exportations, mais je n'ai pas réussi. Je crois véritablement qu'ils ne le savent pas eux-mêmes, et quand j'aurois obtenu ce que je cherchois, on n'auroit pu compter sur cette estimation, à cause des faux envois et des autres évasions dont on fait continuellement usage (1).

La manière dont ils font le commerce est par échange, malgré l'abondance de numéraire qu'il y a en circulation, et il se fait un grand crédit de part et d'autre. Ils pratiquent dans leur commerce une ruse basse et coquine, sur-tout

(1) Il se passoit constamment en contrebande une quantité considérable de marchandises anglaises dans les navires marchands de Lisbonne, que l'on avoit coutume d'embarquer à l'embouchure du Tage; mais cet usage a presque été anéanti par une nouvelle ordonnance qui condamne le capitaine à une forte amende, et à être déporté pour trois ans à Angola.

en trafiquant avec les étrangers, et demandent le double de la valeur de leurs marchandises en s'efforçant de déprécier par tous les artifices imaginables les articles qu'ils doivent avoir en échange; les gros négocians sont mêmes sujets à cette petitesse : en un mot, à quelques exceptions près, il n'ont aucun sentiment d'honneur, ni aucune idée de cette droiture qui devroit toujours dominer dans toutes les affaires des hommes.

La ville contient un grand nombre d'artistes dont plusieurs sont lapidaires, bijoutiers et orfévres, excellens dans leurs professions respectives, mais sans aucun goût. Il s'y trouve aussi quelques bons tailleurs, cordonniers et tanneurs. Les derniers manufacturent assez de cuir pour en fournir à toute la côte. On avoit commencé une fonderie de canons de fonte, mais il n'en reste plus le moindre vestige. Toutes les manufactures sont expressément défendues, excepté les tanneries et d'autres peu importantes. Un individu qui avoit essayé d'établir une filature de coton près de Bahia, fut envoyé en Europe, et ses machines détruites.

La province de Bahia comprend cinquante

lieues de côtes, principalement dans les environs de la baie et d'une langue de terre au nord qui y est contiguë. Quoique la plus petite division du Brésil, c'est la plus fertile, la plus peuplée, et la plus florissante, rapportant des richesses inappréciables.

Sa capitale est Cachoeira; elle est supérieurement située sur les bords d'une petite rivière, à quatorze lieues de Bahia, et est l'entrepôt des mines d'or septentrionales, et des productions de la partie cultivée de l'intérieur. Les Jésuites avoient établi près de cette ville un séminaire appelé *Belem* (Bethléhem), pour l'instruction de la jeunesse, tant colons qu'Indiens, d'après les principes les plus libéraux; mais il est sur le déclin depuis l'abolition del'ordre.

Jagoaripe, Amoro Jacobina, Do Sitio, et San-Francisco, sont toutes villes bien vivantes de la province, à laquelle appartiennent aussi les îles précieuses d'Itaporica et de Saint-Paul.

Le pays est en général cultivé, même jusqu'à une distance considérable dans l'intérieur, et est divisé en plantations fort étendues, dont plusieurs ont deux ou trois cents esclaves,

avec des chevaux en proportion, pour faire marcher les machines, excepté dans les endroits où l'eau est en usage pour mettre en mouvement les moulins à sucre, qui ont depuis peu éprouvé de grandes améliorations par le secours d'un émigré français.

Les riches propriétaires de ces plantations ont de beaux châteaux, avec chapelles, où ils résident habituellement, excepté dans la saison pluvieuse. Ils se transportent alors avec leurs familles dans leurs maisons de ville, et par le moyen de ces communications, leurs manières et leurs coutumes ressemblent tellement à celles des citadins, qu'ils ont à-peu-près le même caractère.

Il est à peine concevable qu'on prenne si peu de soin pour approvisionner de viande la province, et même la capitale. Le mouton, le veau et l'agneau y sont presque inconnus, et l'on n'en voit jamais au marché. Le bœuf, les jours où l'on mange de la viande, conserve toujours la même rotation. Il est extrêmement maigre, mollasse et sans saveur, et tué avec tant de malpropreté, que son seul aspect seroit capable d'en prévenir l'usage, si la nécessité et l'habitude ne fai-

soient tolérer cet inconvénient désagréable. Cela ne doit être attribué qu'à ce manque d'émulation et d'activité qui déshonore, à bien des égards, la colonie, joint à cette avarice extrême qui ne permet jamais aux colons de donner plus du prix ordinaire pour cette denrée, et d'encourager par ce moyen les paysans à engraisser les bestiaux, ce qui exige beaucoup de soin dans un climat si chaud, afin de prévenir la trop grande transpiration, et la perte des solides qu'éprouve ici tout le règne animal.

Bahia n'est point du tout commode pour les étrangers. On n'y trouve pas une seule auberge; et ceux qui veulent résider momentanément à terre n'ont d'autre alternative que de louer une maison entière ou en partie, et de la meubler eux-mêmes, ce qui se fait néanmoins fort aisément, car quelques chaises, quelques coffres et une table suffisent. Les traiteurs ont un pavillon tricolore sur leurs portes; mais ils sont si horriblement sales, et leur cuisine si abominable, qu'un caveau de Saint-Giles (1) est beaucoup meil-

(1) Vilain quartier de Londres, près d'Oxford-Street.

leur. Il y a un grand nombre de cafés dans toutes les rues, si l'on peut honorer de ce nom une sale boutique, où sont quelques tables et bancs rangés de front, avec une espèce de comptoir dans le fond d'où l'on sert un mauvais breuvage appelé café, qui paroît encore plus dégoûtant, parce qu'on le donne dans des verres. Ces endroits sont remplis tous les matins de gens de toutes les classes, riches et pauvres qui, pour quatre *vintins*, se procurent un déjeûner qui consiste en un verre de café et un petit pain, avec du beurre rance d'Irlande, le rebut des marchés de Lisbonne.

La ville et la campagne sont infestées de mendians; il se présente à chaque instant un sujet de détresse réelle ou affectée. On doit probablement attribuer cela au manque de charités publiques pour le soulagement des pauvres, des vieillards et des infortunés; à une police foible et inattentive à la paresse et aux tours de passe-passe des vagabonds, qui sont ici impudens à l'excès et s'introduisent par-

---

fréquenté par le vulgaire, où il y a les plus sales cabarets de la capitale. (*Note du Traducteur.*)

tout. Les monastères et les couvens distribuent de temps en temps des aumônes d'argent et de comestibles, ainsi que les habitans riches, lorsqu'ils sont guéris d'une maladie, ou dans d'autres occasions. J'ai été témoin de plusieurs assemblées de mendians qui partageoient ces bienfaits, et ils étoient rarement moins de cinq cents.

Les esclaves du Brésil viennent principalement des colonies portugaises d'Angola et de Benguela; c'est une espèce de nègres robustes, très-dociles, fort actifs et gais, particulièrement ceux de Benguela; mais ces bonnes qualités se perdent par l'habitude de la familiarité et de la paresse qu'ils contractent après leur arrivée.

Le dernier roi de Portugal rendit un édit par lequel les esclaves ne resteroient dans l'esclavage que l'espace de dix ans, et seroient instruits dans la religion catholique immédiatement après leur arrivée au Brésil. La première partie de cette loi éprouva une grande opposition de la part des planteurs, qui osèrent faire des remontrances et des pétitions pour la faire révoquer, mais qui ne reçurent aucune réponse : ils l'ont néanmoins toujours

éludée, et le Gouvernement ferme les yeux. L'autre partie étoit presque inutile, puisque la coutume de baptiser les esclaves existoit déjà, et continue toujours d'exister.

Cette participation à la religion du pays, et la familiarité inconséquente que l'on permet aux esclaves, les rendent impudens et licencieux. Le nègre sent d'ailleurs son importance par le grand nombre de ceux de son espèce qui sont affranchis pour leurs services, par la faveur, ou par la rédemption, qui deviennent conséquemment des *messieurs*, prennent souvent ce caractère, et jouent leur rôle avec autant de convenance que leurs anciens maîtres.

Les habitans mâles s'habillent en général comme à Lisbonne, et suivent les modes anglaises, excepté quand ils sont en visite ou les jours de fêtes : alors ils ont abondance de broderie et de paillettes sur leurs vestes, et de la dentelle à leurs chemises. Ils ont absolument banni l'usage des épées (sinon quand ils sont en place), et les chapeaux à trois cornes sont pour ainsi dire hors de mode. Les boucles d'or à souliers et à jarretières de leurs propres fabriques sont très-communes; et ils aiment

beaucoup tout ce qui brille. Quand ils sont de retour chez eux, ils ôtent aussitôt ces habits de parade, et les uns mettent une robe-de-chambre ou un petit habit léger, tandis que d'autres restent en chemise et en caleçon.

L'habillement ordinaire des femmes est une simple jupe sur une chemise. Cette dernière est faite de la plus fine mousseline, et en général fort ornée et brodée. Elle est si large vers la gorge, qu'au moindre mouvement elle tombe sur une épaule ou sur toutes les deux, et laisse le sein tout à découvert. D'ailleurs elle est si transparente, qu'on peut par-tout apercevoir la peau qui est dessous. Ce manque de délicatesse est d'autant plus dégoûtant, que le teint des dames du Brésil n'est pas en général des plus beaux, puisqu'il approche de l'obscur ou du basané. L'usage des bas est presque inconnu, et pendant la saison pluvieuse, qui est froide pour les Brésiliens, elles font leur besogne en pantoufles, en s'enveloppant d'une pièce de coton blanc ou bleu, ou d'une redingote de laine à revers de panné, qui ressemble aux *cavoys* d'Allemagne. Lorsqu'elles sont à la messe, une longue mante de soie noire qui leur couvre la tête, cache l'habillement

transparent qui est au-dessous. Elles laissent croître leurs cheveux forts longs; ils sont ensuite tressés, et forment un nœud sur le dessus de la tête. On y met toujours une profusion de pommade et de poudre de tapioca. Dans quelques occasions publiques, et dans certaines visites de cérémonie, plusieurs dames de qualité adoptent le costume européen.

L'usage singulier de laisser croître l'ongle du pouce ou du premier doigt (quelquefois de tous les deux) d'une longueur hideuse, et d'en former ensuite une pointe aiguë, est commun chez les deux sexes. Cette excroissance n'est cependant pas sans utilité; elle sert aux hommes à séparer les fibres des feuilles de tabac, et à les préparer à faire des cigars, qu'ils aiment beaucoup à fumer. Ils jouent aussi de la viole et de la guitare avec cet ongle, dont l'étalage ajoute, selon eux, à la beauté de l'instrument. Enfin ces ongles sacrés sont regardés comme des marques de distinction, parce qu'ils indiquent que ceux qui les portent passent leur vie dans l'aisance et dans l'oisiveté, ce qui, dans ce pays-là, n'est pas peu recommandable.

Les voitures de Bahia ne consistent qu'en quelques cabriolets, les inégalités de la ville

rendant cette méthode de se faire transporter fort incommode : elles sont moins communes qu'à Rio-Janeiro; mais il y a des chaises à porteurs pour y suppléer, et l'on en trouve dans toutes les rues. Ces chaises ne sont pas comme les nôtres, mais beaucoup plus élevées, et ouvrent sur les côtés depuis le haut jusqu'en bas, de sorte qu'en y entrant on est tout de suite assis. Elles sont portées sur les épaules de deux nègres robustes, par le moyen de deux morceaux de bois qui projettent du haut de la chaise tant par-devant que par-derrière. Le sommet est orné d'une profusion de sculpture et de dorure, et l'intérieur est tendu de grands rideaux de soie ou d'étoffe empreints de feuilles d'or et d'argent, d'après une variété de modèles.

La richesse de ces chaises, et les livrées brillantes de ceux qui les portent, sont des objets dans lesquels les grands du Brésil s'efforcent d'exceller, et qu'ils portent quelquefois jusqu'au ridicule. J'ai une fois vu à Rio une chaise complètement chargée de cupidons et d'autres sculptures emblématiques, portée par deux nègres vigoureux qui avoient des vestes légères de soie bleue, des pantalons

courts, et une jupe par-dessus, semblable à celle d'un batelier, le tout fortement bigarré d'un rouge œillet. Cet habillement de feu formoit un si étrange contraste avec *la délicatesse de leur peau*, car ils étoient sans bas et sans souliers, que cela ressembloit au plus parfait burlesque sur les équipages que l'on auroit pu imaginer.

Les étrangers croiront sans doute que les femmes de ce pays-ci éprouvent une grande privation d'être assujéties à ne paroître dans les rues qu'en chaises à porteurs ou en cabriolets; cependant, telle est la force de l'usage, que l'on n'en voit jamais que dans les maisons.

Il y a à Bahia un théâtre comique portugais sous la direction d'un Italien. La salle s'appellerait une grange chez nous, et ses avenues sont si malpropres, qu'il est très-désagréable d'y aller. Les acteurs, les pièces, et les décorations, sont également pitoyables; la musique est ce qu'il y a de mieux, et la seule partie tolérable de la pièce.

Les principaux amusemens des habitans sont les fêtes des différens saints, les professions des religieuses, les funérailles somptueuses, la semaine sainte ou de la passion, etc. que l'on

célèbre tour-à-tour avec grande pompe, des concerts, et de fréquentes processions : il se passe rarement un jour sans qu'il y ait quelqu'une de ces fêtes ; ainsi il se présente une rotation continuelle d'occasions de réunir la dévotion au divertissement, ce qui est saisi avec ardeur, sur-tout par les dames. Dans les grandes fêtes de ce genre, en revenant de l'église ils se visitent les uns les autres, et ont un plus grand dîner qu'à l'ordinaire sous le nom de banquet (1). Pendant et après ce repas, ils boivent une prodigieuse quantité de vin, et quand les têtes sont bien échauffées, on introduit le violon ou la guitare, et le chant commence, mais il ne tarde pas à faire place à la *danse lascive des nègres :* je me sers de cette épithète parce qu'elle convient bien à l'amusement en question, qui est un mélange de danses africaines et des *fandagoes* d'Espagne et de Portugal. Ce sont deux individus, dont un de chaque sexe, qui dansent au son insipide d'un instrument toujours sur la même mesure sans

---

(1) Quelques personnes des classes supérieures donnent de grands festins, et ont chez eux des concerts, des bals et des parties de cartes.

presque aucun mouvement des jambes; mais avec tous les gestes les plus lascifs, se touchant et se serrant durant la danse d'une manière vraiment immodeste. Les spectateurs aident la musique en faisant chorus, et en applaudissant des mains, et paroissent trouver un plaisir inexprimable dans ce divertissement. Les orgies des danseuses de l'Inde ne sont pas égales à l'impudeur qu'offre ce genre d'amusement. Ce n'est pas qu'ils ignorent le menuet ni les contredanses, qui sont en usage chez les classes supérieures, mais celle-ci est la danse nationale, et toutes les classes sont heureuses quand, après avoir mis de côté toute espèce d'étiquette et de réserve, et je pourrois ajouter de décence, elles peuvent partager l'intérêt et les ravissemens qu'elle excite. Il est impossible de concevoir l'effet que produit cette scène sur un étranger, et quoique, comme divertissement, elle puisse être tout-à-fait innocente dans l'intention, elle rompt certainement les barrières de la décence, et ouvre conséquemment la voie du vice et de la dépravation.

Ces amusemens, avec des parties de campagne, et quelques autres d'une nature triviale, joints à la paresse effeminée où ils sont

plongés, constituent tout le bonheur des Brésiliens, bonheur fort imparfait et peu satisfaisant tant qu'ils seront sujets aux abominables passions de l'avarice, de la vengeance et de la cruauté. Heureusement pourtant les deux dernières ont pour ainsi dire quitté Bahia pour passer au sud. Il est rare qu'on y entende aujourd'hui parler d'assassinats; ce n'est qu'après les plus grandes provocations: quoiqu'encore en usage, le couteau caché reste dans le fourreau, et les meurtres n'y sont pas plus communs que parmi nous.

Il est certain qu'il n'en a pas toujours été de même, et il est difficile de dire à quoi l'on doit attribuer ce changement dans les mœurs nationales de ce peuple. Leurs voisins du côté du nord, particulièrement les habitans de Pernambucco, méprisent cette pusillanimité (car ils possèdent dans tóute leur force les qualités bénignes qu'on reprochoit à leurs ancêtres), en attribuent la cause à la poltronerie; mais il prend plutôt sa source dans la plus grande civilisation de cette partie du Brésil qui met un frein aux passions des habitans, et les empêche de les porter, comme autrefois, à l'extrême. La fourberie, l'orgueil et l'envie

dominent toujours parmi eux ; et tant que la masse du peuple continuera aussi ignorante qu'elle l'est, et sous la discipline d'une église et d'un gouvernement qui se soucient fort peu de les éclairer et de les réformer, ces vices nationaux seront long-temps à déraciner.

Dans leurs communications avec les étrangers, on voit beaucoup moins de hauteur à Bahia que dans toute autre partie de la côte; les habitans se trouveroient sans doute heureux d'embrasser les avantages qu'offriroit un commerce libre et sans restriction, et ils expriment en secret ces sentimens. Le gouvernement portugais paroît cependant être aujourd'hui d'un avis bien différent, sur-tout par rapport à la nation britannique, à l'égard de laquelle il semble avoir adopté un nouveau système dans ses colonies pour vexer et irriter les négocians de cette nation. Cela a depuis long-temps été senti par ses rigoureuses ordonnances relatives aux douanes, ses prohibitions étudiées, et ses insultes aux navires auxquels il a eté permis de relâcher dans ses ports, et, en dernier lieu, par l'injuste saisie et la détention de plusieurs navires anglais sur la côte.

Ils porteront cette dernière injustice au point qu'elle attirera l'attention de notre cabinet, et l'engagera à interposer fortement, de manière à obtenir satisfaction pour le passé, et à prévenir, par la suite, la répétition d'une pareille conduite ; car on ne sauroit admettre que nos liaisons politiques avec le Portugal, quoique cimentées par un intérêt général et une balance de commerce en notre faveur, puissent excuser des insultes particulières et éloignées faites au pavillon britannique. Dans le fait, ces insultes sont les signes d'un esprit indépendant qui veut secouer cette protection dont les Portugais sont depuis si long-temps redevables à la Grande-Bretagne, et nous empêcher de participer davantage à leur commerce.

C'est dans cette intention que ce grand politique, le marquis de Pombal, a établi en Portugal, pour l'approvisionnement des colonies, ces manufactures qui sont maintenant presque à leur perfection, et qui, par le soin qu'on leur accorde, finiront par faire cesser la nécessité d'en importer d'aucun autre pays. C'est aussi dans cette vue que l'on rendit cet édit sévère pour prohiber l'exportation de toutes

les denrées coloniales, même dans des navires portugais, à moins qu'elles ne fussent destinées pour Lisbonne, Opporto, et leurs établissemens sur la côte d'Afrique.

On ne sauroit blâmer ces efforts patriotiques pour l'amélioration du pays et de son commerce; mais on condamnera sans doute cette aigreur prématurée qui commence à se montrer contre une puissance qui accorde depuis long-temps son assistance aux Portugais. C'est à la Grande-Bretagne seule que le Portugal doit maintenant son existence comme état indépendant, et c'est elle qui a jusqu'ici empêché que son territoire d'Europe et ses colonies n'aient été depuis long-temps partagés entre les plus fortes nations de l'Europe. Cette extrême rigueur envers les étrangers aliène les affections des colons, dont plusieurs *commencent a voir* que ce n'est pas leur intérêt que l'on consulte; mais au contraire que le fruit de leurs efforts et les richesses de leur pays, sont absorbés pour le soutien et l'agrandissement d'un gouvernement ingrat qui s'inquiète fort peu de leur bien-être; et peut-être ces sentimens ne tarderont-ils pas à s'étendre si universelle-

ment, qu'ils rompront les liens qui attachent les colons au Portugal, et formeront un autre changement politique dans une si vaste portion de l'hémisphère occidental.

APPENDICE.

Les vaisseaux anglais allant aux Indes orientales, à la Chine, à la nouvelle Galle méridionale, ou à la pêche du sud, sont souvent obligés, à cause de la longueur de leur voyage, de relâcher dans des ports intermédiaires pour y prendre de l'eau et des provisions fraîches, ou pour réparer les petits dommages qu'ils peuvent avoir éprouvés au commencement de leur voyage.

La côte du Brésil et le cap de Bonne-Espérance ont été jugés les endroits les plus commodes pour remplir ces objets; et en temps de guerre on préfère ordinairement le Brésil. Les ports où l'on entre sont en général ceux de Pernambucco, de Bahia, ou de Rio-Janeiro; particulièrement le dernier, où les provisions sont meilleures et à des prix fort raisonnables.

Le grand concours de navires qui venoient à Rio, avoit accoutumé les Portugais aux étrangers, et ils se conduisoient au moins avec ci-

vilité ; mais il s'est fait depuis peu un grand changement. Ils saisissent maintenant les vaisseaux sous les plus légers prétextes, ils insultent et oppriment les équipages. Toute espèce de commerce est aujourd'hui prohibée dans tous leurs ports ; cependant il n'y entre presque pas un seul vaisseau qui ne fasse un commerce de contrebande, parce que les individus chargés de l'empêcher sont eux-mêmes des contrebandiers, comme je l'ai déjà remarqué dans l'introduction. Tous les achats doivent se faire en argent, et on ne peut quitter le port avant d'avoir payé ; de sorte que les navires qui n'ont pas de numéraire sont mal à leur aise, parce qu'il est extrêmement difficile de se procurer de l'argent sur des billets, et cela ne sauroit se faire sans perdre vingt, et quelquefois vingt-cinq pour cent d'escompte.

Comme le change et le numéraire du Brésil sont très-compliqués pour le voyageur inexpérimenté, je vais donner ici une table facile de chaque pièce, en avertissant préalablement que le *reis* imaginaire est en usage au Brésil comme en Portugal, et que le change est calculé au taux de soixante-sept et demi, ou de cinq schellings sept sous et demi sterling (en-

viron six livres quinze sous tournois) par mille reis, quoiqu'il soit actuellement beaucoup plus bas en Europe, puisqu'il n'est qu'à soixante-deux ; car il varie comme le change des autres pays, haussant et baissant selon les événemens politiques ou commerciaux.

Nous allons mettre la table du change en livres, schellings et sous sterlings, telle qu'elle se trouve dans l'original anglais. Quelques calculateurs ont évalué la livre sterling, qui n'est aussi qu'imaginaire, à vingt-deux livres, et d'autres à vingt-deux livres dix sous tournois ; mais je crois que depuis la refonte des louis on peut la porter à vingt-quatre livres tournois, le schelling à vingt-quatre sous, et le *penny* ou sou à deux sous de France ; il faut vingt schellings pour une livre sterling, et douze *pence* ou sous anglais pour un schelling.

Table du Change.

Reis.	Liv.	Sch.	P. ou sous.	Liv.	Sch.	P.	Reis.
10	0	0	0 5/8	1,000	0	0	3,556,000
20	0	0	1 3/8	500	0	0	1,778,000
50	0	0	3 3/8	400	0	0	1,422,400
100	0	0	6 3/4	300	0	0	1,066,800
200	0	1	1 1/2	200	0	0	711,200
300	0	1	8 1/2	100	0	0	555,600
400	0	2	3	50	0	0	177,800
500	0	2	9 3/4	40	0	0	142,240
600	0	3	4 1/2	30	0	0	106,680
700	0	3	11 1/4	20	0	0	71,120
800	0	4	6	10	0	0	35,560
900	0	5	0 3/4	9	0	0	32,004
1,000	0	5	7 1/2	8	0	0	28,448
2,000	0	11	3	7	0	0	24,892
3,000	0	16	10 1/2	6	0	0	21,336
4,000	1	2	6	5	0	0	17,780
5,000	1	8	1 1/2	4	0	0	14,224
6,000	1	13	9	3	0	0	10,668
7,000	1	19	4 1/2	2	0	0	7,112
8,000	2	5	0	1	0	0	3,556
9,000	2	10	7	0	10	0	1,778
10,000	2	16	3	0	5	0	889
20,000	5	12	6	0	4	0	711
30,000	8	8	9	0	3	0	533
40,000	11	5	0	0	2	0	356
50,000	14	1	3	0	1	0	178
100,000	28	2	6	0	0	6	89
500,000	140	12	6	0	0	1	15
1,000,000	281	5	0				

Il paroît que le reis imaginaire des Portugais n'est usité que pour exprimer de rondes sommes d'argent, comme les anglais se servent des mots livres, schellings, et pences sterlings, et les Français de livres, sous et deniers tournois.

Table des Monnoies.

	Reis.	Liv.	Sch.	Penc.
OR.				
Un doublon est 40 patakas, ou	12,800	3	12	0
Un demi-doublon 20.	6,400	1	16	0
Pièce d'or de . . 12 ½.	4,000	1	2	6
Dito . . . . 6 ¼.	2,000	0	11	3
Dito . . . . 3 p. et 2 vint.	1,000	0	5	7 ½
ARGENT.				
Deux patakas font 16 vintins ou.	640	0	3	7 ¼
Un pataka. . . . . 8.	320	»	1	9 6/8
Un demi-pataka. . 4.	160	0	0	11
CUIVRE.				
Deux vintins font	40	0	0	2 ¾
Un dito	20	0	0	1 3/8

ou à-peu-près deux sous et demi de France.

Le dollar espagnol est en circulation dans tout le Brésil; mais, par un usage bizarre,

quand les étrangers le donnent en paiement, il ne passe qu'en raison de sept cent vingt à sept cent cinquante reis, ou depuis quatre schellings cinq huitièmes de pence jusqu'à quatre schellings deux pence et demi; tandis que lorsque les Portugais le reçoivent de leurs compatriotes, ils le prennent pour huit cent reis ou quatre schellings six pences : ce qui fait une perte de dix pour cent pour les étrangers.

Les frais de port du Brésil sont pour chaque navire de quelque dimension qu'il soit, excepté les vaisseaux de guerre ou les paquebots du roi.

Dans Pernambucco et Bahia.

	Reis.	Liv.	Sch.	Penc.
Pilotage, en entrant et en sortant.	7,000	1	19	4 ½
Pour l'entrée et la sortie des ports	4,000	1	2	6
Mouillage, par jour	2,000	0	11	3
Capitaine du port, par jour .	1,000	0	5	7 ½
Interprète, en tout.	2,000	0	11	3
Six douaniers, à trois patakas chacun, mangeant à leurs frais étant à bord.	5,760	1	12	5

Guarde de mor, de tabac; total.	3,200	0	18	0
Dito d'alfandego ou de douane	1,280	0	7	2
Formant un total de premiers frais de	17,480	4	18	4
Et de dépenses journalières.	8,760	2	9	3 ½

Dépenses à Rio-Janeiro.

	Reis.	Liv.	Sch.	P.
Entrée et sortie, y compris le pilotage	25,600	7	4	0
Interprète, par jour	1,000	0	5	7 ½
Mouillage, dito	1,000	0	5	7 ½
Deux gardes, dito	1,920	0	10	6 ½
Première dépense	25,600	7	4	0
Dépense journalière	3,920	1	2	0 ½

Le paiement de ces impositions onéreuses, et d'autres droits de la même nature, a causé, entre les capitaines de navires et les autorités de l'endroit où ils ont mouillé, de fréquentes querelles.

Malheureusement pour notre commerce il n'y a pas de consul, de résident, ou même de négociant anglais, sur toute la côte du Brésil pour décider et arranger les affaires en pareilles occasions; de sorte que l'étranger sans défense

est absolument à la merci de l'insolence des bureaux, et obligé de satisfaire aux demandes péremptoires d'un gouvernement tyrannique.

Vers l'an 1653, il se fit un traité entre Cromwel et Jean IV (ci-devant duc de Bragance), qui venoit de monter sur le trône de Portugal, dans lequel il étoit stipulé qu'ils se prêteroient mutuellement des secours contre les Hollandais, et tâcheroient sur-tout de les expulser des colonies du Brésil; entre autres clauses, il étoit convenu que la nation britannique auroit droit d'envoyer quatre consuls au Brésil pour protéger les navires anglais qui pourroient relâcher dans cette colonie (1). Ce pouvoir n'a cependant jamais été exercé; et, quoique le privilége existe toujours, il est nul, faute de le faire valoir.

La main-d'œuvre, le bois de construction et les autres articles propres à la réparation des vaisseaux, sont à bien meilleur compte à Bahia et à Pernambucco qu'à Rio-Janeiro; mais à présent ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que l'on obtient la permission de

(1) Je suis redevable de ce renseignement à M. War, consul à Opporto.

pouvoir s'y réparer, et jamais dans aucun cas, à moins qu'on ne soit dans un besoin absolu. Il faut toujours s'adresser à l'intendant de la marine, dans le port, qui fait quelquefois inspecter le navire (outre la visite ordinaire) et envoie des ouvriers des chantiers royaux. Je conseillerai à tous les capitaines d'éviter cela, s'il est possible, et d'obtenir la permission de prendre des charpentiers particuliers, parce qu'ils feront le travail beaucoup plus vîte et à moitié frais. On ne calfate dans aucune partie du monde aussi bien qu'au Brésil. Les Brésiliens se servent, pour leurs vaisseaux d'une belle écorce fibreuse, qui, à ce qu'ils disent, ne dépérit jamais et est supérieure au fil de carret.

Je ne saurois trop recommander à tous les capitaines, aux commissaires des vivres et aux simples particuliers de faire eux-mêmes leurs affaires, et de ne pas trop se fier aux interprètes, ou autres employés pour leurs achats, etc. parce qu'ils en seront plus ou moins les dupes.

Je vais terminer mon ouvrage par une table correcte des latitudes et des longitudes des ports du Brésil, depuis la ligne jusqu'à la rivière de la Plata inclusivement. Je les ai prises

dans des cartes manuscrites portugaises très-exactes ; et elles sont d'autant plus nécessaires qu'en général nos cartes de la côte, et nos tables de latitude et de longitude sont très-défectueuses.

Table de latitude et de longitude.

	LATITUDE.				LONGITUDE.		
	D.	M.	S.		D.	M.	S.
Ville de Belim sur la rivière Grao-Para, ou des Amazônes . . .	1	30	0	SUD.	48	30	0
Pointe de Tegioca.	0	27	0		48	8	0
Villa Cahete . . .	0	36	0		46	50	0
Ile de S.-Jean l'év.	1	17	0		44	14	0
Ile Maranhao. . .	2	32	0		43	40	0
Rio Parnaiba. . .	2	40	0		41	20	0
Siera.	3	31	0		38	23	0
Cap Saint-Roch. .	5	7	0		36	15	0
Rio-Grande. . . .	5	17	0		36	5	0
Barra do Paraiba do nord	6	40	0		35	30	0
Ville d'Olinda . . .	8	2	0		35	15	0
Ressif, ou port d'Olinda et de Pernambucco .	8	14	0		35	15	0
Cap S.-Augustin.	8	26	0		35	15	0
Port et ville d'Alagoas	9	55	0		36	41	0
Rio S.-Francisco do nord	10	58	0		37	0	0

	LATITUDE.				LONGITUDE.		
	D.	M.	S.		D.	M.	S.
Rio Real	11	38	0	SUD.	37	40	3
Bahia, ou San-Salvadore.	13	0	0		39	25	0
Morro de S.-Paul.	13	30	0		39	55	0
Punta dos Castellianos	14	0	0		40	0	0
Os Ilheos, ou les Iles.	14	45	0		40	7	0
Porto-Séguro . .	16	40	0		40	12	0
Rio Carevellos. .	18	0	0		40	22	0
Bancs des Abrolhos	18	0	0		38	50	0
Rio doce	19	33	0		40	26	0
Espirito-Santo. .	20	13	0		40	30	0
Paraida do sul, ou Campos	21	37	0		40	38	0
Cap S.-Thomas .	21	51	0		40	49	0
Cap Frio	22	54	0		41	35	0
Rio de Janeiro . .	22	54	10		42	39	45
Ilha Grande . . .	23	22	0		43	30	0
Ilha de San-Sébastian	23	45	0		44	28	0
Santos	24	0	0		45	16	0
Igoape	24	34	0		46	0	0
Cananea	24	58	0		47	7	0
Tapacoeca	26	44	0		47	39	0
Rio S.-Francisco de Ful	26	0	0		47	42	0
Enseadas do Garoupas	27	10	0		47	47	0
Ile Sainte-Catherine	27	40	0	pte. N.	47	36	0
				pte. S.	47	43	0

	LATITUDE.				LONGITUDE.		
	D.	M.	S.		D.	M.	S.
Rio do Lagoa, ou Grande	28	46	0	SUD.	47	46	0
Ararangua	29	11	0		48	5	0
Pointe directem. nord de la rivière Plata, ou Punta de Este; aussi entrée dans Maldano	34	57	30		54	43	30
Ile de Lobos ...	35	1	0	pte. E.	54	31	30
				pte. O.	54	35	0
Banc angl. Pointe du N.	35	10	0	pte. E.	55	40	45
Banc angl. Pointe du S.	35	13	30	pte. O.	55	46	15
Monte Video. . .	34	55	0		56	4	0
Buenos-Ayrès . .	34	37	0		58	13	0
Pointe S. de la rivière, ou Saint-Antoine	36	23	0		56	32	30

J'ai eu occasion de vérifier l'exactitude de plusieurs de ces latitudes et de ces longitudes, par le moyen d'observations lunaires, etc., et je les ai trouvées parfaitement justes; la ville de Belim est mal placée dans presque toutes les cartes, et l'on y trouve une rivière imaginaire à l'est de la rivière des Amazones, sous le nom de *Para;* tandis que dans le fait,

c'est la même que celle des Amazones, Para étant son nom primitif.

J'observerai pour l'avantage du navigateur inexpérimenté que, depuis le cap de Saint-Augustin, le vent soufle presque constamment du nord-est le matin; et le soir et durant la nuit du nord-ouest. Cela varie graduellement le long de la côte jusqu'à Rio-Janéiro et à la rivière de la Plata, où il y a une brise régulière de terre depuis le soir jusqu'au matin, et une brise de mer pendant le jour. Durant les trois mois orageux, c'est-à-dire, depuis la fin de février jusqu'à la fin de mai, il y a généralement un fort vent de sud, et de temps en temps des rafales du sud-ouest.

Vers le milieu d'octobre un fort courant commence à porter au sud depuis le cap Saint-Augustin, et continue jusqu'en janvier; après quoi il n'y a plus de courant régulier jusqu'au milieu d'avril, alors il y en a un considérable qui coule vers le nord jusqu'en juillet, époque où il cesse de la même manière.

Copie d'un ordre du gouverneur - général de Bahia, pour l'emprisonnement du capitaine Lindley et de son épouse.

« O cap. do forteleza do Mar, Joze Joaquin Velozo; receibera de baixo de prizao, » o Thomas Lindley, ea sua mulher; oz » quaes conservara na mesma prizao, com » toda e cautela e vigilancia, do fim de se » nao communicarem com pessoa alguma » ficanda na intelligencia, de que, oz nao » soltera della, sem possitiva ordem minha » por escrito. Bahia, 28 de septembro 1802.

» *Assignando*, F. C. M. ».

Traduction

« Capitaine Joze Joachim Velozo, du fort » de Mer, vous recevrez dans les cachots de » la prison, Thomas Lindley et sa femme; » que vous garderez dans ladite prison avec » toute la précaution et la vigilance possi- » bles, prenant garde qu'ils ne communi- » quent avec personne, et ne reçoivent aucun » avis, ni qu'ils sortent de là sans un ordre

» positif de moi. A Bahia, le 28 septembre
» 1802.

» *Signé*, F. C. M. (1) ».

---

(1) Ou Francisco de Cunha Menezès. Toutes les autorités du Brésil ne signent ordinairement que les lettres initiales de leurs noms.

FIN.



ERRATA.

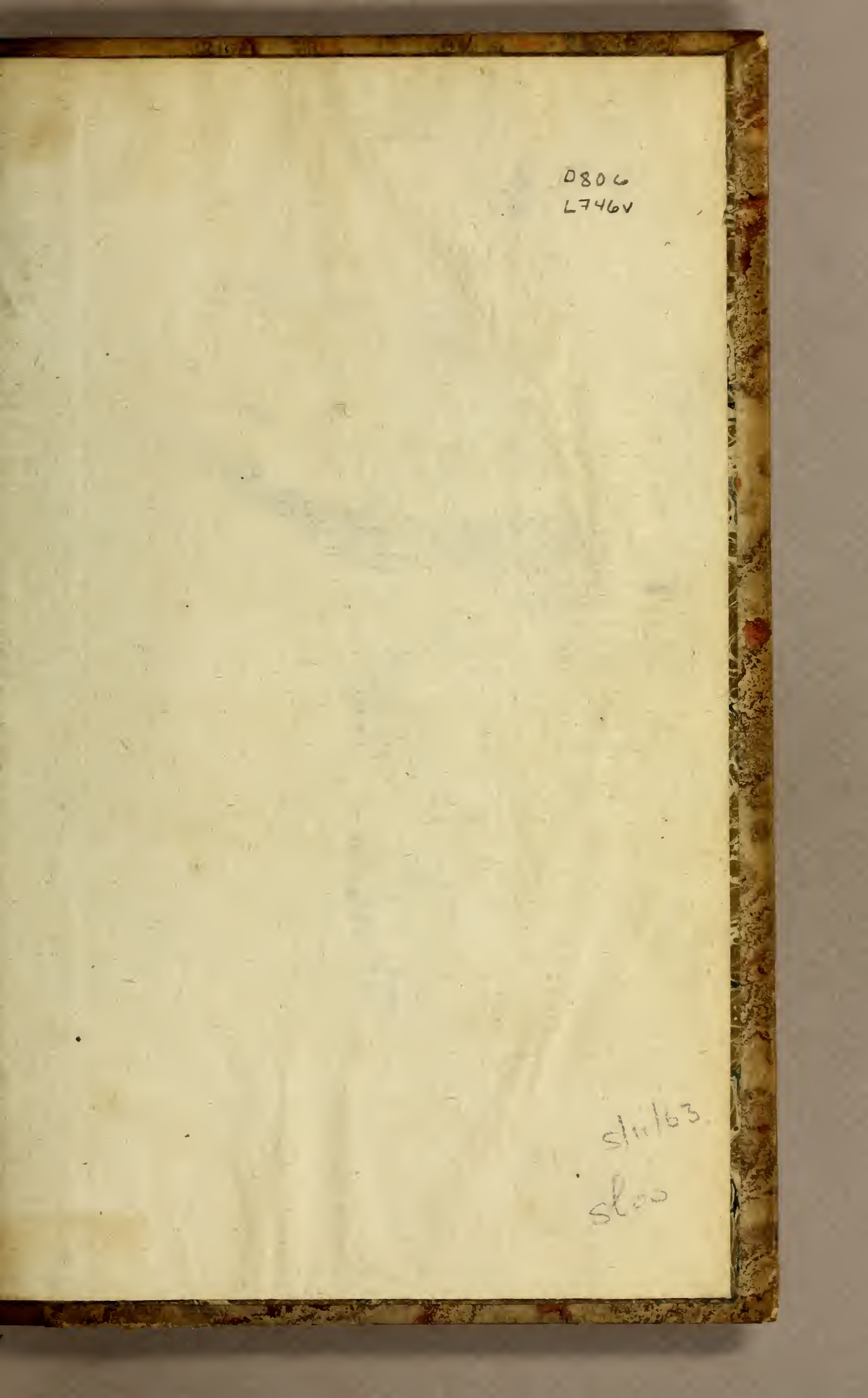
Page 29, ligne 5, *après* une, *mettez* aussi.

Page 91, ligne 14, au, *lisez* aux.

Page 92, ligne 21, meilleurs, *lisez* meilleures.

Page 137, ligne 22, autres, *lisez* les autres.

69-627
Maggs
Jan. '69


D806
L746v



